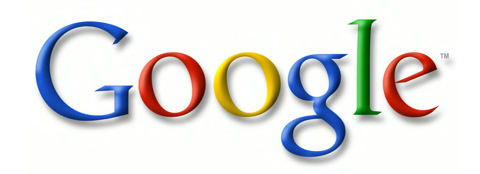
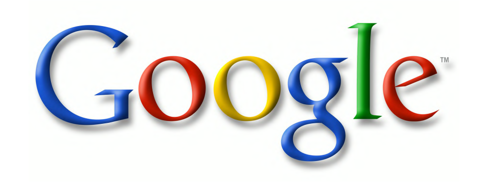







TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



LE ROMAN

DE

LA ROSE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

L'AN VII. — 1799.

LE ROMAN
DE
LA ROSE,

PAR

GUILLAUME DE LORRIS
ET
JEAN DE MEUNG, *dit* CLOPINEL.

Édition faite sur celle de LENGLET DUFRESNOY, corrigée avec soin, et enrichie de la Dissertation sur les Auteurs de l'ouvrage, de l'Analyse, des Variantes et du Glossaire publiés en 1737 par J. B. LANTIN DE DAMEREY.

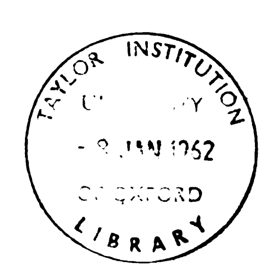
Avec Figures.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez { J. B. FOURNIER ET FILS, libraires, rue Hautefeuille, n.o 27.
P. N. F. DIDOT, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n.o 22.

AN SEPTIÈME.


TAYLOR INSTITUTION
-9 JAN 1962
OXFORD
LIBRARY

LE ROMAN DE LA ROSE.

Cy dit, à mon intention,
La meilleure introduction
Que l'en peut aux hommes apprendre,
Pour eulx bien garder et deffendre
Que nulles femmes leurs maistresses
Ne soyent, quant son janglercsses.

Mais le fol quant au soir se couche,
Et gyst lez sa femme en sa couche
Où reposer ne peut ou n'ose,
Qu'il a je croy fait quelque chose,
Ou veult par advanture faire
Quelque meurdre ou quelque contraire,
Dont il craint la mort recevoir,
Se l'en le peut apparcevoir,
Et se tourne, plaint et souspire,

Et sa femme vers soy le tyre,
Qui bien voit qu'il est à mal aise,
Si l'accolle, applanye et baise,
Et se couche entre ses mamelles.

La Femme qui parle à son Mary.

Sire, dit-elle, quelz nouvelles
Qui vous fait ainsi souspirer,
Et tressaillir et revirer ?
Nous sommes ores privément,
Icy nous deux tant seulement;
Les personnes de tout le monde,
Vous le premier, moy la seconde,
Qui nous devons mieulx entr'amer
De fin cueur loyal sans amer;
Et de ma main, bien m'en remembre,
Ay fermé l'huys de notre chambre,
Et les paroys, dont bien les proyse,
Sont espesses plus d'une toyse,
Et si hault en sont les chevrons,
Que bien asseurs estre devons;
Et si sommes loin des fenestres,
Dont moult plus seur en sont les estres,

Quant à noz secretz descouvrir :
S'il n'a povoir de les ouvrir,
Sans despecer nul homs vivant
Ne plus qu'en peut faire le vent.
Briefment je vous certifie,
Vostre voix ne peut estre ouye
Fors que de moy tant seulement ;
Pource vous pry piteusement
Par amour, que tant vous fyés
En moy, que vous le me dyés.

Le Mary.

Dame, dist-il, ou Dieu me voye,
Pour nulle riens ne le diroye ;
Car ce n'est mye chose à dire.

La Femme.

A moy, dist-elle, beau doulx Sire !
M'avez-vous donc soupeçonneuse,
Qui suis vostre loyale espeuse ?
Quant par mariage assemblasmes,
Jesu-Christ, que pas ne trouvasmes
De sa grace aver ne eschar,
Nous fist deux estre en une char ;

Et quant deux nous n'avons chair qu'une,
Par le droit de la loy commune,
Il ne peut en une chair estre
Fors ung seul cueur à la senestre.
Tout ung sont doncques les cueurs nostre;
Le mien avez, et j'ay le vostre :
Riens n'en doit donc le vostre avoir
Que le mien ne puisse sçavoir.
Pour ce vous pry que le me dictes,
Et par guerdon et par merites;
Car jamais joye au cueur n'auray
Jusques à tant que le sçauray;
Et se dire ne le voulez,
Je voy bien que vous me boulez;
Si sçay de quel cueur vous m'aymés,
Qui doulce amye me clamés,
Doulce sœur et doulce compaigne.
A qui pelez-vous tel chataigne ?
Se vous tantost ne le deissés,
Bien pert que vous me trahyssés;
Car tant me suis en vous fiée,
Puisque vous m'eustes affiée,
Que dit vous ay toutes les choses

Que j'ay dedans mon cueur encloses.
Si laissay pour vous pere et mere,
Oncles et sœurs, nepveux et frere,
Et tous amys et tous parens,
Comme les faitz sont apparens.
Certes, moult ay fait maulvais change,
Quant vers moy estes si estrange,
Que j'ayme plus que riens qui vive;
Et ce ne me vault une cyve,
Qui cuidés que tant je mesprisse
Vers vous, que vostre secret deisse:
C'est chose qui ne pourroit estre,
Par Jesu-Christ le roy celestre.
Qui vous doit mieulx de moy garder,
Plaise-vous aumoins regarder
Se de loyaulté riens sçavez,
La foy que de mon cueur avez.
Ne vous suffist pas bien ce gage,
En voulez-vous meilleur hostage?
Donc suis-je des aultres la pire,
Quant voz secretz ne m'osez dire?
Je voy toutes ces autres femmes
Qui sont de leurs hostelz les dames,

Et leurs marys en eulx se fient
Tant que tous leurs secretz leur dient.
Tous à leurs femmes se conseillent,
Quant en leurs lictz ensemble veillent,
Et bien privément se confessent,
Si que riens à dire ne laissent;
Et plus souvent sont asseurez
Qu'ilz ne sont devant leurs curez.
Par eulx-mesmes bien je le sçay,
Car mainteffoys ouy les ay;
Car elles m'ont tout recongneu
Ce qu'elles ont ouy et veu,
Et aussi tout ce qu'elles cuident:
Ainsi se purgent et se vuydent,
Et redisent tout le conseil.
A eulx en riens ne m'appareil;
Car je nè suis pas jangleresse,
Vilotiere, ne tenceresse;
Et suis de mon corps preude femme,
Comment qu'il soit vers Dieu de l'ame:
Jà n'ouystes-vous oncques dire
Que j'aye fait nul adultire,
Se les folz qui le vous compterent

Par leur mal ne le controuverent.
Ne m'avez-vous bien esprouvée?
Ou m'avez-vous faulse trouvée?
Après, beau Sire, regardez
Comment vostre foy me gardez.
Certes, très-malement mespristes,
Quant vous l'annel au doy me meistes,
Et vostre foy me fiançastes:
Ne sçay comment faire l'osastes.
Qui vous fist à moy marier,
S'en moy ne vous osez fier?
Pource vous pry que vostre foy
Tenez et conservez à moy;
Et loyaulment si vous asseure,
Et prometz et fiance et jure
Par le très-beneuré saint Pierre,
Que ce sera secret soubz pierre.
Je seroye pire que fole,
Se de ma bouche yssoit parole
Dont en eussiez honte et dommage:
Honte seroit à mon lignage,
Qu'oncques nul jour ne diffamay,
Et tout premierement à may.

L'en seult dire, et est vray sans faille,
Que trop est fol qui son nez taille;
Sa face a tousjours deshonneure.
Dictes-moy, se Dieu vous sequeure,
Ce dont le cueur vous desconforte;
Ou se ce non, vous m'avez morte.
Lors luy manye pis et chief,
Et le rembrasse de rechief,
Et pleure sur luy larmes maintes,
Entre tous les baisieres faintes.

Comment le fol Mary couart
Se met dedans son col la hart,
Quant son secret dit à sa Femme,
Dont pert son corps, et elle s'ame.

A donc le malheureux luy compte
Sont grant dommage et sa grant honte,
Et par sa parole se pent;
Et quant l'a dit, si s'en repent.
Mais parole une fois volée
Ne peut plus estre rappellée.
Lors luy prie qu'elle se taise,
Com cil qui plus est à mal aise
Qu'oncques devant esté n'avoit,

Quant sa femme riens n'en sçavoit.
Et elle luy respond sans faille,
Que s'en taira vaille que vaille.
Mais le chetif que cuide-il faire ?
Il ne pent pas sa langue taire,
Si tend à l'autruy retenir !
A quel chief en cuide-il venir ?
Or se voit la dame au desseure,
Et sçait bien que de quelconque heure,
N'osera cil plus courroucer,
Ne contre elle de riens groucer ;
Mut le fera tenir et coy ;
Elle a bien matiere de quoy.
Convenant je croy luy tiendra,
Tant que courroux entre eulx viendra,
Encores s'elle tant attend :
Mais envys attendra jà tant,
Que moult ne luy soit en grevance,
Tant aura le cueur en balance.
Et qui les hommes aymeroit,
Cestuy sermon leur prescheroit,
Que bon feroit en tous lieux lire,
Affin que chascun homs s'y mire

Pour eulx de grant peril retraire.
Si pourra-il je croy desplaire
Aux femmes qui trop ont de jangles;
Mais verité ne quiert nulz angles.
Beaulx Seigneurs, gardez-vous de femmes,
Se voz corps amez et voz ames;
Aumoins que jà si mal n'ouvrez,
Que voz secretz leur descouvrez,
Que dedans voz cueurs estuyez.
Fuyés, fuyés, fuyés, fuyés,
Fuyés enfans, fuyés tel beste!
Je vous conseille et admoneste
Sans deception et sans guille.
Et notés ces vers de Virgille,
Si qu'en voz cueurs si les fichiez,
Qu'ilz n'en puissent estre sachiez:
Enfans qui cueillez les florettes,
Et les fraises fresches et nettes,
Soubz gyst le frès serpent en l'herbe;
Fuyés enfans, car il enherbe
Et empoisonne et envenyme
Tout homme qui de luy s'aprime.
Enfans qui les fleurs allez querre

A framboises croissant par terre,
Le mal serpent refroidissant
Qui se va illec tapissant,
La malicieuse couleuvre
Qui son venin repont et cueuvre,
Et le musse soubz l'herbe tendre,
Jusques tant que le puisse espandre
Pour nous decevoir et grever,
Pensez, enfans, de l'eschever:
Ne vous y laissez pas happer,
Se de mort voulez eschapper;
Car tant est venimeuse beste,
Par corps, par queuë, aussi par teste,
Que se d'elle vous approuchez,
Tant vous trouverez encochez:
Car elle mort en trahyson
Ce qu'elle attaint sans gueryson;
Et de cestuy venin l'ardure,
Jamais triacle ne le cure;
Riens n'y vault, herbe ne racine;
Seul fouyr est la medicine.
Si ne dy-je pas toutesvoye,
N'onc ne fut l'intencion moye,

Que les femmes chieres n'ayés;
Ne que si fouyr les doyés,
Et qu'avec elles ne gysés:
Ains convient que vous les prisés,
Et par raison les exaulsez,
Bien les vestez, bien les chaussez,
Et tousjours à ce labourez,
Que les servez et honnourez
Pour continuer vostre espece,
Si que la mort ne la despiece;
Mais jà tant ne vous y fiés,
Que chose à taire leur dyés.
Bien souffrez que voysent et viennent,
La mesgnye et l'hostel maintiennent,
Se veulent à ce mettre cure:
Ou s'il advient par advanture
Que saichent achapter ou vendre,
A ce les laissez bien entendre:
Ou se sçaivent aucun mestier,
Fassent-le, s'ilz en ont mestier,
Et saichent les choses appertes
Qui n'ont besoin d'estre couvertes;
Mais se tant vous habandonnez

Qu'ung peu de pouvoir leur donnez,
A tard vous en repentirez,
Quant leur malice sentirez.
L'escripture si nous escrye,
Que se la femme a seigneurie,
Elle est à son mary contraire,
Quant luy voit riens ou dire ou faire.
  Prenez-vous garde toutesvoye
Que l'hostel n'aille à male voye;
Car on pert bien en meilleur garde.
Qui sage est, sa chose regarde;
Et se vous avez voz amyes,
Portez-leur bonnes compaignies.
Bient affiert que saichent chascunes
Assez, de besongnes communes;
Mais se preux estes et senez,
Quant entre voz bras les tenez,
Et les accollés et baisiez,
Je vous pry que vous vous taisiez.
Pensés de voz langues tenir,
Car riens n'en peut à chief venir
Quant des secretz sont parsonnieres,
Tant sont orgueilleuses et fieres,

Et tant ont les langues nuysans,
Et venymeuses et cuisans.
Mais quant les folz sont là venuz,
Qu'ilz sont entre leurs bras tenuz,
Et les accollent et les baisent
Entre les jeux que tant leur plaisent,
Lors n'y peut riens estre celé;
Là est le secret revelé;
Là se descueuvrent les marys,
Dont puis sont dolens et marrys.
Tous accusent lors leurs pensées,
Hormis les sages bien sensées.
Dalida la malicieuse,
Par flaterie venymeuse,
A Sanson, qui tant fut vaillant,
Tant fort, tant preux, tant bataillant,
Ainsi que le tenoit forment
Souef en son gyron dormant,
Couppa ses cheveulx o ses forces,
Dont il perdit toutes ses forces;
Car de ses cheveulx le pela:
Cil ses secretz luy revela,
Et com fol compté luy avoit,

Qui riens celer ne luy sçavoit.
Mais plus n'en vueil exemple dire,
Bien vous peut ung pour tous suffire.
Salomon aussi en parole,
Dont je vous diray sans frivole
Tantost, pource que je vous aym :
Pour celle qui te dort au sain
Garde les portes de ta bouche,
Pour fouyr peril et reprouche.
Ce sermon bien devroit preschier
Quiconques auroit homme chier,
Que tous des femmes se gardassent,
Si que jamais ne s'y fiassent.
Or n'ay-je pas pour vous ce dit;
Car vous avez sans contredit
Tousjours été loyalle et ferme :
L'escripture mesme l'afferme,
Que vous a donné Dieu tant fin
Que vous estes sages sans fin.
  Genius ainsi la conforte,
Et de ce qu'il peut luy enhorte
Qu'elle laisse son dueil ester :
Car nul ne peut riens conquester

En dueil, ce dit, et en tristesse :
C'est une chose qui moult blesse ;
Et qui se dit, riens ne prouffite.
Quant il eut sa voulenté dicte,
Sans plus faire longue priere,
Il s'assit en une chayere
Jouxte de son autel assise ;
Et Nature tantost s'est mise
A genoux devant le provoyre.
Mais sans faille, c'est chose voire,
Que son dueil ne peut oublier :
N'il ne l'en veut aussi prier,
Car il perdroit sa paine toute ;
Ains se taist, et la Dame escoute,
Qui dit par grant devocion
En plourant sa confession,
Que je cy vous apporte escripte
Mot à mot, comme elle l'a dicte.

Entendez icy par grant cure
La confession de Nature.

Cil Dieu qui de tout bien habonde,
Quant il très-bien fist ce bel monde,
Dont il prenoit en sa pensée

La belle forme pourpensée,
Tousjours en pardurableté,
Avant qu'elle eust dehors esté :
Car là print-il son exemplaire,
Autant que luy fut necessaire ;
Car s'il ailleurs le voulsist querre,
Il n'y trouvast ne ciel ne terre,
Nulle riens dont aider se peust,
Comme nulle riens dehors n'eust.
Car de neant fist tout saillir
Cil en qui riens ne peut faillir ;
N'onc riens ne le meut à ce faire,
Fors sa voulenté debonnaire,
Large, courtoise, sans envye,
Qui fontaine est de toute vie ;
Et le fist au commencement
D'une masse tant seulement,
Qui fut toute en confusion,
Sans ordre et sans division :
Puis la divisa par parties,
Qui puis ne furent departies,
Et le tout par nombre ensomma,
Et sçait combien en la somme a ;

Et par raisonnables mesures
Termina toutes leurs figures,
Et les fist en rondesse estendre,
Pour mieulx mouvoir, pour plus comprendre,
Selon ce que mouvables furent,
Et comprenables estre deurent,
Et les mist en lieux convenables,
Ainsi comme il les veit estables.
Les legieres en hault volerent,
Les pesans à terre avallerent,
Et les moyennes au milieu;
Ainsi fut ordonné leur lieu
Par droit compas, par droit espace.
Celluy Dieu mesmes par sa grace,
Quant il eut tout par ses devises
Ses autres creatures mises,
Tant m'honnora, tant me tint chiere,
Qu'il m'establit sa chamberiere;
Servir me laisse et laissera
Tant que sa voulenté sera.
Nul autre droit je n'y reclame;
Ains le mercy quant il tant m'ame,
Que si très povre damoiselle

A si grant maison et si belle.
Celluy grant sire tant me prise,
Qu'il m'a pour chamberiere prise;
Pour chamberiere certes voire,
Pour connestable et pour vicaire,
Dont je ne fusse mye digne,
Fors par sa voulenté benigne.
  Si gard com m'a Dieu honnorée
De la belle chaine dorée
Qui les quatre elemens enlace,
Tous enclinés devant ma face;
Et me bailla toutes les choses
Qui sont dedans la chaine encloses,
Et commanda que les gardasse,
Et leurs formes continuasse;
Et voult que toutes m'obeyssent,
Et que mes reigles ensuyvissent,
Et que jamais les oubliassent;
Ains les tenissent et gardassent
A tousjours pardurablement.
Ainsi le font communément:
Toutes y mettent bien leur cure,
Fors une seule créature.

Du ciel ne me doy-je pas plaindre,
Qui tousjours tourne sans soy faindre,
Et porte en son cercle poly
Toutes les estoilles o ly,
Estincellans et vertueuses
Sur toutes pierres précieuses.
Si va le monde chariant,
Commençant son cours d'orient,
Et par occident s'achemine,
Et de tourner arrier ne fine,
Toutes les roës ravissant,
Qui vont contre luy gravissant,
Pour son mouvement retarder :
Mais ne le peuvent si garder,
Que jà pour eulx courre si lans,
Qu'il n'aille à trente-six mille ans,
Pour venir au point droictement
Où Dieu le fist premierement.
Ung cercle acomply tout entier,
Selon la grandeur du sentier
Du zodiaque à la grant roë,
Qui sur luy d'une forme roë :
C'est le ciel qui court si à point,

Que d'erreur en son cours n'a point.
Aplanos pour ce l'appellerent
Ceulx qui point d'erreur n'y trouverent,
Car aplanos vault en gregeoys
Chose sans erreur en françois :
Si n'est-il pas veu par nul homme
Cil aplanos que cy vous nomme ;
Mais raison ainsi le nous preuve,
Qui les demonstrance y treuve.
Ne ne me plain des sept planettes,
Cleres et reluysans et nettes,
Portant le cours de soy chascune.
Si semble-il aux gens que la lune
Ne soit pas bien nette ne pure,
Pource qu'el pert par lieux obscure ;
Mais c'est par sa nature double,
Que par lieux pert espesse et trouble.
D'une part luyst, d'autre part cesse,
Pource qu'elle est clere et espesse ;
Si luy fait sa lueur perir,
Si qu'el ne peut pas referir
La clere part de sa substance
Des rays que le soleil luy lance,

Ains s'en passent parmy tout oultre:
Mais l'espesse lueur demonstre
Qu'el peut bien aux rays contrester
Pour sa lumiere conquester.
Et pour faire entendre la chose,
Bien en peust-on en lieu de glose
A briefz motz ung exemple mettre,
Pour mieulx faire éclarcir la lettre.
Comme le verre tresparens,
Où les rays se passent par ens,
Qui par dedans ne par derriere
N'a riens espés qui le refiere,
Ne peuvent les figures monstrer,
Quant riens n'y peuvent rencontrer
Les rays des yeulx qui les retienne,
Parquoy la forme aux yeulx revienne.
Mais plomb ou quelque chose espesse,
Qui les rays trespassser ne laisse,
Qui d'autre part mettre vouldroit,
Tantost la forme retourroit,
Où s'aucun corps poly yere,
Qui peut bien referir lumiere;
Et fut espés d'autre ou de soy,

Retourroit-elle, bien le sçay.
Ainsi la lune en sa part clere,
Dont elle ressemble à l'espere,
Ne peut pas les rays retenir,
Pourquoy lueur luy peust venir :
Ains s'en passe oultre, mais l'espesse,
Qui passer oultre ne les laisse,
Mais les refiert forment arriere,
Si fait à la lune lumiere :
Pource pert par lieux lumineuse,
Et par lieux semble tenebreuse.
Et la part de la lune obscure
Nous represente la figure
D'une très-merveilleuse beste ;
C'est d'ung serpent qui tient sa teste
Vers occident adès encline,
Vers orient sa queuë fine ;
Sur son doz porte ung arbre, estant
Ses rains vers orient portant ;
Mais en estendant les bestourne,
Et sur ces bestourneis sejourne
Ung homs sur les bras apuyez,
Qui vers occident a ruez

Ses piedz, ses cuisses ambedeux,
Comme il appert au semblant d'eulx.
  Moult font ces planettes bonne œuvre,
Leurs ouvrages si le descœuvre;
Car toutes sept point ne sejournent,
Par leurs douze maisons s'en tournent,
Et par tous les degrez s'en queurent,
Et tant que doyvent y demeurent;
Et pour bien la besongne faire,
Tournent par mouvement contraire,
Sus le ciel chascun jour acquierent
Les portions qui leur affierent,
A leurs cercles enteriner;
Puis recommencent sans finer,
Et retardant du ciel le cours,
Pour faire aux élemens secours:
Car qui pourroit courre à délivre,
Riens ne pourroit dessoubz luy vivre.
  Le bel soleil qui le jour cause,
Qui est de toute clarté cause,
Se tient au milieu comme roys,
Trestout reflamboyant de rays
Au milieu d'eulx en sa maison :

Mais ce n'est mye sans raison ;
Car Dieu le bel, le fort, le sage,
Voult que fust illec son estage ;
Car s'il plus bassement courust,
N'est riens qui de chault n'en mourust ;
Et s'il courust plus haultement,
Le froit mist tout à damnement.
Là départ sa clarté commune
Aux estoilles et à la lune,
Et les fait apparoir si belles,
Que la nuyt en fait ses chandelles.
Au soir quant elle met sa table,
Pour estre moins espouventable
Devant Acheron son mary,
Qui moult en a le cueur marry,
Qui voulsist mieulx sans luminaire
Estre avec la nuyt toute noyre,
Comme jadis ensemble furent,
Quant de premier s'entrecongneurent,
Quant la nuyt en leurs drueries
Conceust les troys forceneries,
Qui sont en enfer justicieres
Gardes, felonneuses et fieres.

Mais touteffois la nuyt, se pense,
Quant bien se mire en sa despense,
En son celier, ou en sa cave,
Qui moult seroit hydeuse et have,
Et face auroit trop tenebreuse,
Se n'avoit la clarté joyeuse
Des corps du ciel reflamboyans
Parmy l'air obscurcy rayans,
Qui tournoyent en leur espere,
Comme l'establit Dieu le pere.
Là font entre eulx leurs harmonyes,
Qui sont causes de melodies
Et de diversités de tons,
Que par accordance mettons
En toutes manieres de chant.
N'est riens qui par celles ne chant,
Et muent par leurs influences
Leurs accidens et leurs substances
Des choses qui sont soubz la lune
Par leur diversité commune :
S'espesse le cler élement,
Cler font les espés ensement
Et froit, et chault, et sec, et moyste,

Tout ainsi comme en une voyste
Font-ilz à chascun corps venir,
Pour leur paix ensemble tenir;
Tant soyent-ilz contrarians,
Les vont-ilz ensemble lians;
Si font paix de quatre ennemies,
Quant ilz les ont ensemble mies
Par attrempance convenable
A complexion raysonnable,
Pour former en la meilleur forme
Toutes les choses que je forme.
Et s'il advient qu'ilz soyent pires,
C'est du deffault de leurs matires:
Mais qui bien garder y sçaura,
Jà si bonne paix n'y aura,
Que la chaleur l'humeur ne succe,
Et sans cesser gâte et mangeusse
De jour en jour, tant que venuë
Soit la mort qui leurs en est deuë,
Par mon droit establissement.
Se mort ne leur vient autrement,
Qui soit par autre cas hastée,
Ains que l'humeur soit dégastée.

Car, jà soit ce que nul ne puisse
Par medecine que l'en truisse,
Ne par riens qu'on saiche songier,
La vie du corps alongier;
Se sçay-je bien que de legier
La se peut chascun abregier.
Car mains acourcent bien leur vie,
Ains que l'humeur soit deffaillie,
Par eulx faire noyer ou pendre,
Ou par quelque peril emprendre,
Dont ains qu'ilz s'en puissent fouir,
Se font ardoir, ou enfouir,
Ou par quelque meschief destruire,
Par leurs faitz folement conduire,
Ou par leurs privés ennemis,
Qui mains en ont en couple mis
Par glaive à mort ou par venins,
Tant ont les cueurs faulx et chenins,
Ou bien par cheoir en maladie,
Par faulx gouvernemens de vie,
Par trop dormir, par trop veiller,
Trop reposer, trop travailler,
Trop engresser, et trop lecher.

Car en tout ce peut-on pecher,
Et par trop longuement jeuner,
Par trop de delictz aduner,
Et par trop mesaise grant avoir,
Trop esjouir, et trop douloir,
Par trop boyre et par trop mangier,
Par trop leurs qualitez changier;
Si comme il appert mesmement,
Quant ilz se font soubdainement
Trop chault avoir, trop froit sentir,
Dont à tard sont au repentir;
Ou par leurs coustumes muer,
Qui font beaucoup de gens tuer,
Quand soubdainement les remuent;
Mains s'en griefvent et mains s'en tuent.
Car les mutations soubdaines
Sont trop à nature grevaines,
Si qu'ilz me font en vain pener
D'eulx à naturel mort mener.
Et jà soit ce que moult mesfacent,
Quant contre moy tel mort pourchassent,
Si m'en poyse moult toutesvoyes,
Quant ilz demeurent en telz voyes,

Comme chetif et recreans,
Vaincuz par mors si mescreans,
Dont moult se peussent bien garder,
En eulx voulans contregarder
Des grans excès et des folies,
Qui leur font acourcir leurs vies
Ains qu'ilz ayent atainte et prinse
La bourne que je leur ay mise.

Comment Nature se plaint cy
Des deuils qu'ilz firent contre luy.

Empedocles mal se garda,
Qui tant ès livres regarda,
Et tant ayma Philosophie,
Plain estoit de melencolie,
Qu'oncques la mort ne redoubta,
Mais tout vif au feu se bouta,
Et à joinctz piedz dedans sailly,
Pour monstrer que bien sont failly
Ceulx qui mort veullent redoubter:
Pour ce s'y voult premier bouter.
Ne n'en print pas ne miel, ne sucre,
Ains esleut illec son sepulcre

Entre les sulphureux bouillons.
Origenes, qui les couillons
Se coupa, peu me reprisa,
Quant en ses mains les ancisa,
Pour servir en devotion
Les dames de religion;
Si que nulluy souspeçon n'eust
Que gesir avec elles peust.
Si dit l'en que les destinées
Leur eurent telz motz destînées,
Et que tel bonheur leur eut meuz
Dès le jour qu'ilz furent conceuz,
Et qu'ilz prindrent leurs nations
En telles constellations,
Que par droicte necessité,
Sans autre possibilité:
C'est sans pouvoir de l'eschever,
Combien qu'il leur en deust grever,
Leur convient tel mort recevoir:
Mais je suis certaine de voir,
Combien que les cieulx y travaillent,
Que les meurs naturelz leur baillent
Qui les enclinent à ce faire,

Et les font à ceste fin traire
Par la matiere obeissant,
Qui leur cueur leur va flechissant.
Si peuvent-ilz bien par doctrine,
Par nourriture necte et fine,
Par suivir bonnes compaignies
De sens et de vertuz garnies,
Ou par aucunes medecines
Qui soyent très-bonnes et fines,
Et par bonté d'enseignement
Procurer qu'il soit aultrement:
Mais qu'ilz ayent, comme senez,
Leurs meurs naturelz refrenez;
Car quant de sa propre nature
Contre bien et contre droicture
Se veult homme ou femme tourner,
Raison l'en peut bien destourner,
Mais qu'il la croye seulement,
Lors ira la chose aultrement.
Car aultrement peut-il bien estre,
Quoy que face le cours celestre,
Qui moult a grand povoir sans faille,
Pour que Raison encontre n'aille;

Car n'ont povoir contre Raison,
Comme sçet chascun sages hom :
Qu'ilz ne sont pas de raison maistre,
N'ilz ne la firent mye naistre.
  Mais de souldre la question,
Comment predestination
De la divine prescience
Pleine de toute pourveance
Peut estre voulenté délivre,
Fort est aux gens laiz à descrivre;
Et qui vouldroit la chose emprendre,
Trop fort leur seroit à l'entendre,
Qui leur auroit mesmes soluës
Les raisons à l'encontre meuës.
Mais il est vray, quoy qu'il leur semble,
Qu'ilz s'entreseuffrent bien ensemble;
Autrement ceulx qui bien feroyent
Jà loyer avoir n'en devroyent,
Ne cil qui de pecher se maine
Jamais n'en devroit avoir paine,
Se telle estoit la verité
Que tout fust par necessité :
Car cil qui bien faire vourroit,

Autrement faire ne pourroit;
Ne cil qui le mal vouldroit faire,
Ne s'en pourroit mye retraire;
Voulsist ou non il le feroit,
Puisque destiné luy seroit.
Et si pourroit bien aulcun dire,
Pour disputer de la matire,
Que Dieu n'est pas en riens deceuz
Des faitz qu'il a par devant sçeuz;
Dont adviendront-ilz sans doubtance,
Si comme ilz sçet en sa science;
Mais il sçet comme ilz adviendront,
Comment et quel chief ilz tiendront:
Car s'aultrement estre se peut,
Que Dieu paravant ne le sçeust,
Il ne seroit pas tout-puissant,
Ne tout bon, ne tout congnoissant;
N'il ne seroit pas souverain,
Le bel, le doulx, le primerain;
N'il n'en sçauroit ne que faisons,
Ains cuideroit avec les homs
Qui sont en doubteuse creance
Sans certaineté de science.

Mais tel erreur en Dieu retraire,
Ce seroit diablerie à faire;
Nul homs ne la devroit ouyr
Qui de Raison vouldroit jouyr.
Donc convient-il par vive force,
Que vouloir d'homme à riens s'efforce.
De ce qu'il fait qu'ainsi le face,
Pense, dye, veuille ou pourchasse;
Donc est-ce chose destinée,
Qui ne peut estre destournée,
Dont ce doit-il ce semble ensuyvre,
Que riens n'a voulenté délivre.
Et se les destinées tiennent
Toutes les choses qui adviennent,
Comme cest argument le preuve,
Par l'apparence qu'il y treuve,
Cil qui bien œuvre ou malement,
Quand ne le peut faire autrement,
Quel gré luy en doit Dieu sçavoir,
Ne quel paine en doit-il avoir.
S'il avoit juré le contraire,
Ne peut-il autre chose faire?
Donc ne feroit pas bien justice

De bien rendre et pugnir le vice :
Car comment faire le pourroit ?
Qui bien regarder y vourroit,
Il ne feroit vertus, ne vices,
Ne sacrifices, ne malices :
Ne Dieu prier riens n'y vauldroit,
Quant vices et vertus fauldroit ;
Ou se Dieu justice faisoit,
Comme vice et vertu ne soit,
Il ne seroit pas droicturiers ;
Ains clameroit les usuriers,
Les larrons et les meurtriers quittes ;
Et les bons et les ypocrites,
Tout y seroit à poix unis ;
Ainsi seroyent-ilz bien honnis
Ceulx qui d'aymer Dieu se travaillent,
S'ilz à s'amour en la fin faillent ;
Et faillir les y conviendroit,
Puisque la chose ainsi viendroit,
Que nul ne pourroit recouvrer
La grace Dieu pour bien ouvrer.
Mais il est droicturier sans doubte,
Car bonté reluit en luy toute ;

Autrement seroit en deffault
Cil en qui nulle riens ne fault.
Doncques rend-il soit gaing ou perte
A chascun selon sa desserte ;
Donc sont toutes œuvres meries,
Et les destinées peries,
Aumoins comme gens laiz en sentent,
Qui toutes choses leur presentent,
Bonnes, males, faulses et voyres,
Par advenemens necessaires ;
Et franc vouloir est en estant,
Que telz gens vont si mal traitant.
Mais qui se vouldroit opposer
Pour destinées aloser,
Et casser franche voulenté,
Car maint en a esté tenté ;
Et diroit de chose possible,
Combien qu'il puisse estre faillible,
Aumoins quand elle est advenuë,
S'aulcuns l'avoyent devant veuë,
Et deyssent, tel chose sera,
Ne riens ne l'en destournera,
N'auroyent-ilz pas dit verité :

Donc seroit-ce necessité.
Car il s'ensuit, se chose est voyre,
Doncques est-elle necessaire
Par la convertibilité
De voir et de necessité :
Donc convient-il qu'el soit à force,
Quand necessité s'en efforce.
Qui sur ce respondre vouldroit,
Eschapper comment en pourroit ?
Certes il diroit chose voyre,
Mais non pas pour ce necessaire ;
Car comment qu'il l'ait devant veuë,
La chose n'est pas advenuë
Par necessaire advenement,
Mais par possible seulement ;
Car qui bien y aura égard,
C'est necessité en regard,
Et non pas necessité simple :
Si que ce ne vault une guimple,
Et se chose advenir et voyre,
Donc est-ce chose necessaire ;
Car telle verité possible
Ne peut pas estre convertible

Avec simple necessité,
Si comme simple verité:
Si ne peut tel raison passer
Pour franche voulenté casser.
D'autre part, qui garde y prendroit,
Jamais aux gens ne conviendroit
De nulle chose conseil querre,
Et faire besoignes en terre;
Car pourquoy se conseilleroyent,
Et besoignes pour quoy feroyent,
Se tout fut avant destiné
Et par force déterminé?
Par conseil pour œuvrer des mains,
Jà n'en seroit ne plus ne mains,
Ne mieulx ne pis n'en pourroit estre;
Fust chose née ou chose à naistre,
Fust chose faicte ou chose à faire,
Fust chose à dire ou chose à taire;
Nul d'aprendre besoing n'auroit,
Sans estude des ars sçauroit,
Cil qui sçaura s'il estudie
Par grant travail toute sa vie:
Mais ce n'est pas à octroyer.

Donc doit l'en plainement nier,
Que les œuvres d'humanité
Adviennent par necessité :
Ains font bien ou mal franchement
Par leur vouloir tant seulement,
Qui n'est riens fors eulx à voire dire,
Qui tel vouloir leur face eslire,
Que prendre ou laisser ne le puissent,
Se de raison user voulsissent.
Mais or seroit fort à respondre,
Pour tous les argumens confondre
Que l'on peut encontre admener ;
Mais se vouldrent à ce pener,
Et dyrent par sentence fine,
Que la prescience divine
Ne met point de necessité
Sur les œuvres d'humanité :
Car bien se vont apparcevant,
Pour ce que Dieu les sçet devant ;
Ne s'ensuit-il pas qu'ilz adviennent
Par force, ne que telz fins tiennent :
Mais pour ce qu'elles adviendront,
Et tel chief et tel fin tiendront,

Pour ce les sçet ains Dieu se dyent.
Mais ceulx maulvaisement deslyent
Le neu de cette question;
Car qui voit leur intencion,
Et se veult à raison tenir,
Les faitz qui sont à advenir,
Se ceulx donnent vraye sentence,
Causent de Dieu la prescience,
Et la font estre necessaire:
Mais moult est grant folie à croire,
Que Dieu si foiblement entende,
Que son sens d'autruy fait despende;
Et ceulx qui telz sentences suyvent,
Contre Dieu malement estryvent,
Quant veulent si par fabloyer
Sa prescience affoibloyer.
Ne raison ne peut pas contendre
Que nul puisse à Dieu riens aprendre:
Nul ne pourroit certainement
Estre sage parfaictement,
S'il fust en tel deffault trouvé,
Que ce cas fust sur luy prouvé.
Donc ne vault riens ceste responce,

Qui prescience Dieu absconse,
Et musse sa grant pourveance
Soubz les ténebres d'ignorance,
Qui n'a povoir tant est certaine,
D'aprendre riens par œuvre humaine;
Et se le pouvoit sans doubtance,
Celluy viendroit de non puissance,
Qui est douleur de recenser,
Et moult grant peché du penser.

Les autres autrement sentirent,
Et selon leur sens respondirent,
Et s'accorderent bien sans faille,
Que des choses comment qu'il aille,
Qui vont par voulenté délivre,
Si comme election les livre:
Sçait Dieu ce qu'il en adviendra,
Et quel fin chascune tiendra,
Par une addicion legiere,
C'est assavoir en tel maniere
Comme elles sont à advenir;
Et veulent par ce soubstenir
Qu'il n'y a pas necessité;
Ains vont par possibilité,

Si qu'il sçait quel fin ilz feront,
Et s'ilz seront ou ne seront;
Tout ce sçait-il bien de chascune,
Qui de deux voyes tiendra l'une:
Ceste yra par negacion,
Ceste par affirmacion,
Non pas si terminéément,
Qu'il ne viegne espoir autrement:
Car bien peut autrement venir,
Se franc vouloir s'en veult tenir.
Mais comment osa nul ce dire,
Comment osa tant Dieu despire,
Qu'il luy donna tel prescience,
Qu'il n'en sçait riens fors en doubtance,
Quand il ne peut apparcevoir
Determinablement le voir?
Car quand du fait la fin sçaura,
Jà si bien sçeuë ne l'aura,
Quand autrement peult advenir,
S'il luy voit autre fin tenir
Que celle que jà aura sçeuë,
Sa prescience est moult deceuë,
Comme mal certaine, et semblable

A opinion decevable,
Si comme avant monstré l'avoye.
Autres allerent autre voye,
Et maints encor à ce se tiennent,
Qui dyent des faitz qni adviennent
C'a jus par possibilité,
Qu'ilz vont tous par necessité,
Quant à Dieu non pas autrement;
Car il sçait tout certainement
De tousjours et sans nulle faille,
Comment que de franc vouloir aille,
Les choses ains que faictes soyent,
Quelzconques fins que celles ayent,
Et par science necessaire,
Sans faille c'est bien chose voire,
De tant que tous à ce s'accordent,
Et pour verité le recordent,
Que la necessaire science
Est de tousjours sans ignorance.
Sçait-il comment ira le fait,
Mais contraignance pas n'y fait,
Ne quant à soy, ne quant aux hommes;
Car sçavoir des choses les sommes,

Et les particularitez
De toutes possibilitez,
Ce luy vient de la grant puissance,
De la bonté de sa science,
Vers qui riens ne se peut abscondre.
Et qui vouldroit à ce respondre,
Qu'il mette ès gentz necessité,
Il ne diroit pas verité;
Car pource qu'il les sçait devant,
Ne sont-ilz pas de ce me vant,
Ne pourçe qu'ilz sont puis, jà voir
Ne luy feront devant sçavoir.
Mais pource qu'il est tout puissant,
Tout bien et tout mal congnoissant,
Pource sçait-il de tout le voir,
Si qu'on ne le peut decevoir.
Riens ne peut estre qu'il ne voye;
Et pour tenir la droicte voye,
Qui bien vouldroit la chose aprendre,
Qui n'est pas legiere à comprendre,
Ung gros exemple en peut-on mettre
Aux gens layz qui n'entendent lettre;
Car telz gens veulent grosses choses,

Sans grans subtilité de gloses.
S'ung hom par franc vouloir faisoit
Une chose quelle quel soit,
Ou du faire se retardast,
Pource que l'on le regardast,
Il en auroit honte et vergongne.
Tel pourroit estre la besongne;
Et ung autre de riens n'en sçeust
Devant que celluy faicte l'eust;
Ou qu'il l'eust délaissée à faire,
S'il se vouloit du fait retraire:
Cil qui la chose après sçauroit,
Jà pour ce mise n'y auroit
Necessité, ne contraignance;
Et s'il en eut eu la science
Aussi-bien que par le temps devant,
Jà ne s'en allast decevant;
Mais qu'il le sçeut tant seulement
Cela n'est pas empeschement,
Que celluy n'ait faist, ou ne fist
Ce qui bien luy pleust, ou feïst,
Ou que du faire ne cessast,
Se la voulenté le laissast,

Qu'il a si franche et si délivre,
Qu'il peut le fait fouyr ou suyvre.
  Aussi Dieu et plus noblement
Et tout déterminablement
Sçait les choses à advenir,
Et quel fin ilz ont à tenir,
Comment que la chose puisse estre,
Par la voulenté de son maistre,
Qui tient en sa subjection
Le povoir de l'election,
Et l'encline à l'une partie
Par son sens ou par sa folie;
Et sçait les choses trespassées,
Comme faictes et compassées;
Et de ceulx qui les faitz cesserent
Pourquoy à faire les laisserent,
Pour honte, ou pour autre achoison,
Soit raisonnable ou sans raison,
Comme leur voulenté les maine.
Car je suis bien seure et certaine
Qu'ilz sont de gens à grant planté,
Qui de mal faire sont tempté:
Touteffois à faire le laissent,

Dont aucuns en y a qui cessènt
Pour vivre vertueusement,
Et pour l'amour Dieu seulement,
Qu'ilz sont de meurs bien réformez;
Mais iceulx sont bien cler semez.
L'autre qui de pecher s'apense,
S'il ne cuidoit trouver deffense,
Touteffois son courage dompte,
Pour paour ou de paine ou de honte.
Tout ce voit Dieu très-clerement
Devant ses yeulx appertement,
Et toutes les condicions
Des faitz et des intencions:
Riens ne se peut de luy garder,
Jà tant ne sçaura regarder;
Car jà chose n'est si loingtaine,
Que Dieu devant soy ne la tienne,
Ainsi que celle fut presente:
Devant dix ans, ou vingt, ou trente,
Voire cinq cens, voire cent mille,
Soit en foire, en champ, ou ville,
Soit honneste, ou desadvenant,
Si la voit Dieu dès maintenant,

Ainsi que s'el fust advenuë.
Et dès tousjours l'a-il bien veuë
Par demonstrance véritable
En son mirouer pardurable,
Que nul fors luy ne sçait polir,
Sans riens à franc vouloir tolir.
  Le mirouer c'est il luy-meismes
De qui commencement prenismes.
En ce bel mirouer poly,
Qu'il tint et tient tousjours o ly,
Où tout voit ce qu'il adviendra,
Et tousjours present le tiendra,
Il voit où les ames iront
Qui loyaulment le serviront,
Et de ceulx aussi qui n'ont cure
De loyaulté, ne de droicture;
Et leur promet en ses idées
Des œuvres qu'ilz auront œuvrées
Saulvement ou damnacion:
C'est la predestinacion
Et la prescience divine,
Qui tout sçait et riens ne devine,
Qui sçait aux gens sa grace estendre,

Quand il les voit à bien entendre;
Ne n'a pas pour ce supplanté
Povoir de franche voulenté.
Tout homme œuvre par franc vouloir,
Soit pour jouyr ou pour douloir:
C'est la presente vision;
Car qui la diffinicion
De pardurableté deslye,
C'est la possession de vie,
Qui par faim ne peut estre prise,
Trestoute ensemble sans devise.
Mais de ce monde l'ordonnance,
Que Dieu par sa grant proveance
Voult establir et ordonner,
Ce convient-il à fin mener.
Quant aux causes universelles,
Celles seront par force telles
Comme doyvent par tous temps estre;
Tousjours feront le cours celestre
Selon leurs révolucions,
Toutes leurs transmutacions:
Et useront de leurs puissances
Par necessaires influances

Sur les particulieres choses
Qui sont ès élemens encloses,
Quand sur eulx leurs rays recevront
Comme recevoir les devront.
Car tousjours choses engendrables
Engendreront choses semblables,
Ou feront leurs commixtions
Par naturelz complexions,
Selon ce qu'ilz auront chascunes
Entr'eulx proprietez communes;
Et qui devra mourir, mourra,
Et vivra tant comme il pourra.
Et par ung naturel desir,
Vouldront les cueurs des ungs gesir
En oyseuses et en delices,
Soit en vertus, ou soit en vices.
Mais par advanture les faitz
Ne seront tousjours ainsi faiz
Comme les corps du ciel entendent,
Se les choses d'eulx se deffendent,
Qui tousjours les obeyroyent,
Se destournées n'en estoyent;
Ou par cas, ou par voulentez,

Tousjours seront-ilz tous temptez
De ce faire où le cueur s'encline.
Nul de traire à tel fin ne fine
Si comme à chose destinée,
Ainsi ottroy-je destinée,
Que se soit disposicion
Sous la predestinacion
Adjoustée aux choses muables,
Selon ce qu'ilz sont inclinables.
   Ainsi peut estre homs fortuné,
Pour estre dès-lors qu'il fut né,
Preux et hardy en ses affaires,
Sage et large et debonnaires,
D'amys garny et de richesses,
Et renommé de grans prouesses,
Ou par fortune avoir perverse.
Mais bien regarde où il converse;
Car tout peut bien estre empesché,
Non par vertu, mais par peché;
S'il sent qu'il soit avers et chiches:
Car tel homs ne peut estre riches.
Contre ses meurs par raison vienne,
Et suffisance à soy retienne;

Prenne bon cueur, donne et despende
Deniers et robes et viande;
Mais que de ce son nom ne charge,
Que l'on le tienne pour fol large.
Si n'aura garde d'avarice,
Qui d'entasser les gens atice,
Et les fait vivre en tel matire,
Qu'il n'est riens qui leur peust suffire;
Et si les aveugle et compresse,
Que nul bien faire ne leur laisse,
Et leur fait toutes vertus perdre,
Quant à luy se veulent aherdre.
Ainsi peut homs, se moult n'est nice,
Soy garder de tout autre vice,
Ou soy de vertus destourner,
Si se veult à mal atourner:
Car Franc-vouloir est si puissant,
S'il est de soy bien congnoissant,
Qu'il se peut tousjours garantir,
S'il peut dedans son cueur sentir
Que Peché vueille estre son maistre,
Comment qu'il soit du corps celestre.
Car qui devant sçavoir pourroit

Quelz faitz le ciel faire vourroit,
Bien les pourroit-il empescher;
Car s'il vouloit si l'air seichier,
Que toutes gens de chault mourussent,
Et les gens par avant le sçeussent,
Ilz forgeroyent maisons neufves
En moistes lieux et près des fleuves,
Où grans cavernes creuseroyent,
Et soubz terre se musseroyent,
Si que de chault n'auroyent garde.
Ou s'il advenoit, quoy qu'il tarde,
Que par eaues sourdist deluges;
Ceulx qui sçauroyent les refuges
Laisseroyent tantost les plaines,
Et s'enfuyroyent ès montaignes,
Où feroyent si fors navyes
Qu'ilz y saulveroyent leurs vies,
Par la grant inundacion,
Ainsi que fist Deucalion
Et Pyrra, qui s'en échapperent
Par la nasselle, où ilz entrerent
Qu'ilz ne fussent des flotz happez.
Et quant ilz furent eschappez,

Qu'ilz vindrent au port de Salus,
Et vyrent plaines de palus
Parmy le monde les vallées,
Quant les mers s'en furent allées,
Et qu'il n'y eut seigneur ne dame,
Fors Deucalion et sa femme;
Si s'en allerent à confesse
Au temple Themys la déesse,
Qui jugeoit sur les affinées
De toutes choses destinées.

Comment, par le conseil Themys,
Deucalion tous ses amys,
Luy et Pyrra la bonne dame
Fit revenir en corps et ame.

A genoullons illec se myrent,
Et conseil à Thèmys requyrent
Comment ilz pourroyent ouvrer
Pour leur lignage recouvrer.
Quant Themys ouyt la requeste,
Qui moult estoit bonne et honneste,
Leur conseilla qu'ilz s'en allassent,
Et qu'ilz après leurs doz getassent
Tantost les os de leur grant mere.

Tant fut ceste response amere
A Pyrra, qu'el la reffusoit,
Et contre le sort se excusoit,
Qu'el ne devoit pas despecer
Les oz de sa mere, ne blecer,
Jusqu'à tant que Deucalion
Luy en dit l'exposition.
Ne faut, dit-il, autre sens querre,
Nostre grant mere c'est la terre:
Les pierres se nomment les oz;
Certainement ce sont les motz:
Après nous les convient gecter
Pour noz lignages susciter.
Comme dit l'eut; ainsi le fyrent,
Et maintenant hommes saillyrent
Des pierres que Deucalion
Gectoit par bonne intention;
Et des pierres Pyrra, les femmes
Saillyrent en corps et en ames,
Tout ainsi que dame Themys
Leur avoit en l'oreille mis.
Oncques n'y quyrent autre pere,
Jamais ne sera qui n'en pere

La durté en tous leurs lignaiges.
Ainsi ouvrerent comme saiges
Ceulx qui garantyrent leur vie
De grant déluge par navie :
Ainsi ceulx eschapper pourroyent
Qui tel déluge avant sçauroyent.
Ou se Herbout devoit saillir,
Qui si fist les biens deffaillir,
Que les gens de fain mourir deussent
Pource qu'un seul grain de bled n'eussent,
Tant en pourroit-on retenir,
Avant que ce peust advenir
Deux ans devant, ou troys, ou quatre,
Qui bien pourroit la fain abattre
Au peuple tant gros que menu,
Quant le Herbout seroit venu ;
Comme fist Joseph en Egipte,
Par son sens et par son merite ;
Et faire si grant garnison,
Qu'ilz en pourroyent garison
Sans fin et sans mesaise avoir :
Ou s'il le pourroit ains sçavoir
Qu'il se deust faire oultre mesure

En yver estrange froidure,
Ilz mectroyent avant leur cure
En eulx bien garnir de vesture,
Et de buches à grant chartées
Pour faire feu en cheminées,
Et nateroyent leurs maisons,
Quant feroyent froides saisons,
De belle paille necte et blanche,
Qu'ilz pourroyent prendre en leur granche,
Et clorroyent huys et fenestre,
Si en seroit plus chault leur estre,
Où seroyent estuves chauldes,
Par quoy leurs baleries baudes
Tous nudz pourroyent demener
Quant l'air verroyent forcener,
Et gecter pierres et tempestes,
Et tuassent aux champs les bestes,
Et grans fleuves prendre et glacer.
Jà tant ne sçauroyent menacer
Ne de tempestes, ne de glaces,
Qu'ilz ne risissent des menaces,
Et caroleroyent leans
Des perilz quittes et rians:

Bien pourroyent l'air escharnir,
Si se povoyent ainsi garnir.
Mais se Dieu n'y faisoit miracle
Par vision ou par oracle,
Il n'est nul, je n'en doubte mye,
S'il ne sçait par astronomye
Les estranges condicions,
Les diverses posicions
Des cours du ciel, et quel regard
Sur quel climat ilz ont esgard,
Qui puisse ce devant sçavoir
Par science ne par avoir.
Et quant le cours a tel puissance,
Qu'il sçait des cieulx la destrempance,
Et leur destourbe ainsi leur œuvre,
Quant encontre eulx ainsi se cœuvre,
Et plus puissant, bien le recors,
Est force d'ame que de corps:
Car el meut le corps et le porte;
S'el ne fust, il fust chose morte.
Mieulx donc et plus legierement
Par us de bon entendement
Pourroit eschever Franc-vouloir,

Tant qu'elle peut faire douloir,
N'a garde que de riens se deuille,
Pour quoy consentir ne se veuille,
Et sache par cueur cette clause,
Qu'il est de sa mesaise cause.
Foraine tribulation
N'en fait fors qu'estre occasion,
N'il n'a des destinées garde,
Se sa nativité regarde,
Et congnoist sa condition,
Que vault tel prédication :
Il est sur toutes destinées
Jà cy ne seront destinées.
Des destinées plus parlasse
Fortune et cas déterminasse,
Et bien voulsisse tout espondre,
Puis opposer et puis respondre,
Et moult d'exemples en diroye :
Mais trop longuement y mectroye,
Ains que je l'eusse tout finé ;
Bien est ailleurs déterminé :
Qui n'en sçet, à clerc le demande,
Ou bien le lise, si qu'il entende.

Encore, se taire m'en deusse,
Jà certes mot parler n'en eusse;
Mais il affiert à ma matire,
Car mon ennemy pourroit dire,
Quant ainsi mourroit de luy plaindre
Pour les desloyautez estaindre,
Et pour son createur blasmer,
Que le vueille à tort diffamer:
Car luy-mesmes souvent seult dire
Qu'il n'a pas Franc-vouloir d'essire.
Car Dieu par sa permission,
Si le tient en subjection,
Qui tout par destinée maine
Et l'œuvre et la pensée humaine,
Si que cil veult à vertu traire,
Ce luy fait Dieu à force faire.
Et cil de mal faire s'efforce,
Ce luy fait Dieu faire par force,
Qui mieulx le tient que par le doyt,
Si qu'il fait ce que faire doyt
De tout pechié, de toute aumosne,
De bel parler et de ramposne,
De loz et de détraction,

De larcin et d'occision,
Et de paix et de mariages,
Soit par raison, soit par oultrages.
Ainsi, dist-il, convenoit estre;
Ceste fist Dieu pour cestuy naistre,
Ne cil ne povoit autre avoir
Par nul sens, ne par nul avoir;
Destinée luy estoit ceste.
Et puis se la chose est mal faicte,
Que cil soit fol ou celle fole,
Comme d'aucun dont on parole,
Mauldit ceulx qui consentyrent
Au mariage et qui le fyrent.
Il respond lors le mal senez:
A Dieu, dist-il, vous en prenez,
Qui veult que la chose ainsi aille;
Tout ce fit-il faire sans faille.
Lors il conferme par serment,
Qu'il ne pouvoit estre autrement.
Non, non, ceste response est faulse;
Ne sers plus les gens de tel saulse:
Le vrai Dieu, qui ne peut mentir,
Ne les fait à mal consentir:

D'eulx vient le fol apensement
Dont naist le mal consentement
Qui les esmeut les œuvres faire
Dont ilz se deussent tost retraire.
Car moult bien retraire s'en peussent,
Mais que sans plus bien se congneussent:
Leur createur lors reclamassent,
Qui bien les aymast, s'ilz l'aymassent;
Car celluy ayme sagement,
Qui se congnoist entierement.
Sans faille toutes bestes muës,
D'entendement vuides et nuës,
Se mescongnoissent par Nature:
Car, s'ilz eussent en eulx parlure,
Et la raison pour eulx entendre,
Et qu'ilz s'entrepeussent aprendre,
Mal fust aux hommes advenu.
Jamais le bel destrier crenu
Ne laisseroit sur luy monter,
Ne par nul chevalier dompter:
Jamais beuf sa teste cornuë
Ne mectroit à joug de charruë:
Asnes, muletz, chameaulx, pour homme

Jamais ne porteroyent somme :
Oliphant sur sa haulte eschine,
Qui de son nez trompe et busine,
Et s'en paist au soir et matin
Comme ung homme fait de sa main :
Jà chien ne chat ne serviroyent,
Sans homme bien se cheviroyent :
Ours, loups, liepars et sanglier
Viendroyent les hommes estranglier :
Les ratz mesmes l'estrangleroyent,
Quant au berseau le trouveroyent :
Jamais oysel pour mal appel
Ne mectroit en peril sa pel ;
Ains pourroit moult homme grever,
Et en dormant les yeulx crever.
Et s'il vouloit à ce respondre,
Qui les cuideroit tous confondre,
Pour ce que faire sçet armeures,
Heaulmes, haubers, espées dures,
Et sçet faire arcz et arbalestes ;
Aussi feroyent autres bestes.
N'ont-ilz les cinges et marmottes
Qui leur feroyent bonnes cottes

De cuir, de fer, voyre pourpoins ?
Il ne demourroit jà pour poins,
Car ceulx ouvreroyent des mains,
Et n'en vauldroyent riens de mains ;
Et pourroyent estre escrivains :
Ilz ne seroyent jà si vains,
Que tous ne se subtilliassent
Comment aux armes contrestassent ;
Et puis aulcuns engins feroyent,
Dont moult aux hommes greveroyent :
Mesmes puces et oreillées,
S'elles fussent entortillées
En dormant dedans leurs oreilles,
Les greveroyent-ilz à merveilles.
Les poux, aussi sirons et lentes,
Tous leur livrent souvent ententes,
Qui leur font les œuvres laisser,
Et eulx flechir et abaisser,
Genchir, tourner, saillir, triper,
Et dégrater et défriper,
Et despouiller et deschausser,
Tant ne les sçavent-ilz chasser.
Mousches aussi à leur mangier

Leur mainent souvent grant dangier,
Et les assaillent ès visaiges,
Ne leur chault s'ilz sont roys ou paiges.
Formis et petites vermines
Leur feroyent moult grant ataynes,
S'ilz avoyent d'eulx congnoissance :
Mais est vray, que ceste ignorance
Leur vient de leur propre nature.
Mais raysonnable creature,
Soit homs mortel, soit divins anges,
Qui tous doyvent à Dieu louanges,
S'el se mescongnoist comme nice,
Ce deffault luy vient de son vice
Qui le sens luy trouble et enyvre ;
Car il peut bien Rayson ensuyvre,
Et peut de Franc-vouloir user :
N'est riens qui l'en peut excuser.
Et pour ce tant dit vous en ay,
Et telz raysons y admenay,
Que leurs jangles vueil estancher,
Que nul ne s'en peut revancher.
Mais pour l'intention poursuyvre,
Dont je vouldroye estre délivre

Pour ma douleur que si recors,
Qui me trouble l'ame et le corps,
Ne vueil plus or dire à ce tour
Vers les cieulx arrier m'en retour,
Qui bien font ce que faire doyvent
Aux créatures, qui reçoyvent
Les celestiaux influances,
Selon leurs diverses substances.
Les vens font-ilz contrarier,
L'air enflammer, braire et crier,
Et esclarcir en maintes pars
Par tonnoirres et par espars,
Qui tabourent, timbrent et trompent,
Tant que les nuës se desrompent,
Par les vapeurs qu'ilz font lever.
Si leur fait leurs ventres crever
La chaleur et les mouvemens,
Par horribles tournoyemens,
Et tempester et gecter fouldres,
Et par terre eslever les pouldres,
Voyre tours et clochiers abatre,
Et maintz vieilz arbres tant debatre
Que de terre en sont arrachés,

Jà si fort n'y sont attachés,
Que les racines riens leur vaillent,
Que tous envers à terre n'aillent,
Ou que des branches n'ayent rouptes,
Au moins une partie ou toutes.
Si dit l'en que ce font les diables,
A tous leurs grans crocz et leurs chables,
A leurs ongles, à leurs havetz;
Mais tel dit ne vault deux navetz.
Ilz en sont à grant tort mescreu;
Car nulle riens jà n'y a eu,
Fors les tempestes et le vent,
Qui si les vont aconsuyvant:
Ce sont les choses qui leur nuysent.
Ceulx versent bledz, et vignes cuysent,
Et fleurs et fruitz d'arbres abatent,
Tant les tempestent et debatent,
Qu'ès branches ne peuvent durer,
Tant qu'ilz se puissent bien meurer.
Voyre pleurer à grosses larmes
Refont-ilz l'air en divers termes;
Si ont si grant pitié les nuës,
Qu'elz s'en despouillent toutes nuës,

Ne ne prisent lors ung festu
Le noir mantel qu'elz ont vestu :
Car à tel dueil faire s'atirent,
Que tous par pieces le dessirent,
Et si luy aydent à plourer,
Comme s'on les deust acueurer,
Et plourent si parfondement,
Si fort et si espessement,
Qu'ilz font les fleuves desriver,
Et contre les champs estriver,
Et contre les forestz voysines
Par leurs oultrageuses cretines,
Dont il convient souvent perir
Les bledz, et le temps encherir,
Dont les povres qui les labourent
L'esperance perduë en plourent.
Et quant les fleuves se desrivent,
Les poissons qui les fleuves suivent,
Si comme il est droit et raysons,
Car ce sont leurs propres maisons,
S'en vont comme seigneur et maistre
Par prez, par champs, par vignes paistre,
Et s'estorcent contre les chesnes,

Contre les pins, contre les fresnes,
Et tollent aux bestes saulvaiges
Leurs manoirs et leurs heritaiges;
Et vont ainsi par tout nageant,
Dont tout vif s'en vont enrageant
Bacus, Cerès, Pan et Cibele,
Quant ainsi s'en vont à trubele.
Les poissons par leurs grands noueures,
Par les delectables pastures,
Aussi Satyres et les Fées
Sont moult dolens en leurs pensées,
Quant ilz perdent par telz cretines
Leurs délicieuses gaudines.
Les Nymphes pleurent les fontaines,
Quant des fleuves les trouvent plaines,
Et surabondans et couvertes,
Comme dolentes de leurs pertes:
Et le folet et les dryades
Ont les cueurs de dueil si malades,
Qu'ilz se tiennent trestous pour pris,
Quant ilz voyent leurs boys pourpris,
Et se plaignent des Dieux des fleuves,
Qui leur font villenies neuves;

Tout sans desserte et sans mesfait,
Comme riens ne leur ont forfait.
Et des prouchaines basses villes
Qu'ilz tiennent chetives et viles,
Si sont les poissons hosteliers.
N'y remaint granches ne celiers,
Ne lieu si vaillant ne si chier,
Que partout ne s'aillent fichier;
Vont aux temples et aux eglises,
Et tollent aux Dieux leurs servises,
Et chassent des chambres obscures
Les Dieux privés et leurs figures.
Et quant ce vient au chief de piece,
Que le bel temps le laid despiece,
Quant aux cieulx desplaist et ennuye
Temps de tempeste et temps de pluye,
L'air oste de toute son yre,
Et le fait ribauldire et rire:
Et quand les nuës apparçoyvent
Que l'air si rebaudy reçoyvent,
Adonc se rejoyssent-elles;
Et pour estre advenans et belles,
Font robes après leurs doulleurs,

De toutes leurs belles couleurs,
Et mettent leurs toysons secher
Au bel soleil luisant et cler,
Et les vont par l'air charpissant
Au temps cler et resplandissant;
Puis filent, et quand ont filé,
Si font voler de leur filé
En esguillées de fil blanches,
Ainsi que pour couldre leurs manches;
Et quand il leur reprent courage
D'aler loing en pelerinage,
Si font ateler leurs chevaulx,
Montent et passent mons et vaulx,
Et s'en fuyent comme desvans:
Car Eolus le dieu des vens,
(Ainsi est ce dieu appellez)
Quant il les a bien atellez,
Car ilz n'ont nul autre chartier
Qui sçache leurs chevaulx traitier,
Leur met aux piedz si bonnes esles,
Que nul oyseau n'eut oncques telles.
Adonc prent l'air son mantel ynde,
Qu'il vest trop voulentiers en Ynde,

Si s'en affuble, et s'en apreste
De soy cointir et faire feste,
Et d'atendre en ce point les nuës,
Tant qu'elles soyent revenuës,
Qui pour le monde solasser,
Ainsi que pour aller chasser,
Ung arc en leur poing prendre seulent,
Ou deux ou troys quant elles veulent,
Qui sont appellez arcz celestres,
Dont nul ne sçait s'il n'est bon maistres,
Pour tenir des regars escolle,
Comment le soleil les piolle.
Quantes couleurs ilz ont, ne quelles,
Ne pourquoy tant, ne pourquoy telles,
Ne la cause de leur figure,
Il luy conviendroit prendre cure
D'estre disciple d'Aristote,
Qui mieulx à mis Nature à note,
Que nul homs puis le temps caym.
Ashachim le vieil Huchaim,
Qui ne fut pas ne fol ne gars,
Cil fist le livre des Regars.
De ce doit cil science avoir,

Qui veult de l'arc du ciel sçavoir,
Car de ce doit estre jugeur,
Clerc naturel et regardeur,
Et sçache de geometrie,
Dont necessaire est la maistrie,
Au livre des Regars prouver;
Lors pourra les causes trouver
Et les forces des mirouers,
Qui tant ont merveilleux povoirs,
Que toutes choses très-petites,
Lectres gresles, très-loing escriptes,
Et pouldres de sablon menuës,
Si grans et si grosses sont veuës,
Et si près mises au mirens,
Que chascun les peut choisir ens,
Que l'en les peut lire et compter
De si loin, que qui racompter
Le vouldroit, et qui l'auroit veu,
S'il ne pourroit-il estre creu
D'homme qui point veu ne l'auroit,
Ou qui les causes n'en sçauroit:
Si ne seroit-ce pas creance,
Puisqu'il en auroit la science.

Mars et Venus, lesquelz prins furent
Ensemble au lit où ilz se geurent,
S'ilz ains que sur le lict montassent,
En tel mirouer se mirassent,
Mais que le mirouer tenissent
Si que le lict au dedans veissent,
Jà ne fussent prins ne liez
Es lacz subtilz et déliez
Que Vulcanus mis y avoit,
De quoy nulz d'eulx riens ne sçavoit,
Car celluy les eust fait d'airaigne,
Plus subtil que le fil d'araigne,
Si eussent-ilz bien les lacz veuz;
Et fust Vulcanus fort deceuz
Car ilz n'y fussent pas entré.
Car chascun lacz plus d'ung grand tré
Leur parust estre gros et longs,
Si que Vulcanus le felons,
Ardant de jalousie et d'ire,
Jà ne trouvast leur adultire,
Ne jà les Dieux de riens n'en sçeussent,
Se ceulx de telz miroüers eussent;
Car de la place s'en fouyssent,

Quant les lacz tous tenduz y veissent,
Et courussent ailleurs gesir ;
Ou mieulx celassent leur desir,
Ou ilz fissent quelque chevances
Pour eschever leur mescheances,
Sans estre honnis, ne grevez.
Dis-je vray foy que me devez
De ce que vous avez ouy ?

Genius.

Certes, ce dit le Prestre, ouy,
Ces mirouers, c'est chose voire :
Iceulx fussent donc necessaire,
Car ailleurs assemblez se fussent,
Quant le grant peril ilz congneussent :
Ou à l'espée qui bien taille,
Je croy que Mars, dieu de bataille,
Se fust si du jaloux vengié,
Que ses lacz eust moult dommagié.
Adoncques se peust en honneur
Esbatre avec sa femme asseur
Au lict sans autre place querre,
Ou près du lict dessus la terre.

Et se par aulcune adventure,
Qui moult fust felonneuse et dure,
Dam Vulcanus y survenist
A l'heure que Mars là tenist
Venus qui moult est sage dame,
Car trop de barat a en femme,
Se quant l'huys luy ouist ouvrir,
Peust bien à temps ses reins couvrir :
Moult eust eu excusations,
Par quelques cavillations,
Et controuvast autre achoison
Pour quoy Mars vint en sa maison ;
Et jurast tant que l'en voulsist,
Tant que ses preuves luy toulsist,
Et lors luy fist à force croyre
Qu'oncques la chose ne fust voyre ;
Car quant Vulcan si l'eust bien veuë,
Si eust-elle dit que la veuë
Luy fust obscurcie et troublée,
Tant eust la langue bien doublée
En diverses plications,
A trouver excusations.
Car riens ne jure, ne ne ment

Com femme, ne plus hardiment,
Si que Mars s'en alast tout quitte.

Nature.

Certes, sire Prestre, bien dictes,
Comme preux et courtoys et sages,
Trop ont femmes en leurs courages
Et subtilitez et malices :
Qui ne le sçet, est fol et nices,
Ne de ce ne les excusons ;
Car plus hardiment que nulz homs
Certainement jurent et mentent,
Mesmement quant elles se sentent
De quelque forfait encoulpées ;
Jà si ne seront attrapées
En ce cas speciaulement :
Dont bien puis dire loyaulment,
Qui cueur de femme appercevroit,
Jamais fier ne s'y devroit ;
Non feroit-il certainement,
Ou il mescherroit grandement.

L'Acteur.

Ainsi s'accordent, ce me semble,

Nature et Genius ensemble.
Si dit Salomon toutesvoys,
Puisque par la verité voys,
Que bienneuré l'homme seroit,
Qui bonne femme trouveroit.

Nature.

Encor ont mirouers, dist-elle,
Mainte autre force grande et belle;
Car choses grans et grosses mises
Très-près, semblent loing estre assises:
Et fust-ce la plus grand montagne,
Qui soit entre France et Sardaigne,
Qui y peuvent bien estre veuës
Si petites et si menuës,
Qu'envis les pourroit-on choisir,
Tant regardast l'en à loysir.
Autres mirouers pour veritez
Monstrent les propres quantitez
Des choses que l'en y regarde,
S'il est qui bien y prengne garde.
Autres mirouers sont-ilz qui ardent
Les choses qui en eulx regardent,

Qui les sçet à droit compasser,
Pour les raiz ensemble amasser,
Quant le soleil reflamboyant
Est dessus les mirouers royant.
Autres font diverses ymages
Apparoir en divers estages,
Droictes, bellongues et enverses,
Par composicions diverses;
Et d'une en font-ilz plusieurs naistre
Ceulx qui des mirouers sont maistre:
Et font quatre yeulx en une teste,
Et ont à cela forme preste:
Si font fantosmes apparens
A ceulx qui regardent par ens,
Et les font dehors apparoir
Tout vifz, soit par eauë ou par air;
Et les peut l'en bien veoir jouer
Entre l'œil et le mirouer,
Par les diversités des angles,
Sont le moyen compost ou sangles,
D'une matire et de diverse,
En quoy sa forme se reverse,
Qui tant se va multipliant,

Par le moyen obediant,
Qu'il vient aux yeux apparoissans
Selon les raiz ressortissans,
Que si diversement reçoit
Que les regardeurs en deçoit.
  Aristote aussi nous tesmoigne,
Qui bien sçeust de ceste besoigne;
Car toute science avoit chiere.
Ungs homs, dit-il, malade yere;
Si luy avoit la maladie
Sa veuë moult fort affoyblie,
Et l'air estoit obscur et troubles,
Et dit que par ses rayons doubles
Qu'il veit en l'air de place en place,
Aller par devant soy sa face.
Briefment, mirouers s'ilz n'ont obstacles,
Font apparoir trop de miracles.
Si font bien diverses substances,
Sans mirouers grant decevances
Sembler choses entre eulx loingtaines
Estre conjoinctes et prouchaines;
Et sembler d'une chose deux,
Selon la diversité d'eulx,

Ou six de troys, ou huyt de quatre,
Qui se veult bien au vray esbatre,
Ou plus ou moins on y peut veoir,
Si y peut-il ses yeulx asseoir
Ou plusieurs choses sembler une,
Qui bien les ordonne et adune.
Mesmes d'ung si très-petit homme,
Que chascun à nayn le renomme,
Font eulx paroir aux yeulx voyans,
Qu'il soit plus grans que nul geans;
Et pert par sur les boys passer,
Sans branche ployer ne quasser,
Si que tous de paour en tremblent;
Et le geant, nayn ilz ressemblent
Par les yeulx que si les desvoyent,
Quant si diversement les voyent.
Et quant ainsi en sont deceuz
Ceulx qui telles choses ont veuz,
Par mirouers ou par distances,
Qui leur ont fait telles monstrances;
S'ilz vont puis au peuple et s'en vantent,
Et ne dyent pas vray, mais mentent,
Qu'ilz ont tous les grans diables veuz,

Tant en sont leurs regars deceuz.
Si font bien œil enferme et trouble,
De chose sengle sembler double,
Et paroir au ciel double lune,
Deux chandelles où n'en a qu'une.
Si n'est nul qui si bien regard,
Qui souvent ne faille en regard,
Dont maintes choses jugées ont
D'estre tout autres qu'ilz ne sont.
Mais je ne vueil pas mettre cure
A en déclarer la figure
Des mirouers; rien ne diray
Comment font reflechir le ray,
Ne leurs angles ne vueil descrivre,
Tant est ailleurs escript en livre,
Ne pourquoy des choses mirées
Sont les ymages revirées
Aux yeulx de ceulx qui les remirent,
Quant vers les mirouers se mirent,
Ne les lieux de leurs apparences,
Ne les causes des decevances.
Ne ne vous vueil dire, beau maistre,
Où telz ydoles ont leur estre,

Ou dans mirouers, ou defores;
Ne recenserai-je pas ores
D'autres visions merveilleuses,
Soit plaisans ou soit ennuyeuses,
Que l'en voit advenir soubdaines;
Sçavoir moult s'elles sont foraines,
Ou sans plus en la fantaisie,
Ce ne déclaireray-je mye;
N'il ne convient maintenant pas,
Ainçoys le laisse et le trespas
Avec les choses devant dictes,
Qui ne seront par moy descriptes;
Car trop y a longue matire,
Et seroit griefve chose à dire,
Et aussi moult fort à entendre:
S'il est qui le voulsist aprendre,
Aux gens lays speciaulment.
Qui ne diroit generaument,
Si ne pourroyent-ilz pas croire
Que la chose fust ainsi voire,
De ces mirouers mesmement,
Qui tant œuvrent diversement,
Se par instrument ne voyoyent,

Se clercs livrer ne leur vouloyent,
Qui bien sçeussent par démonstrance
Cette merveilleuse science,
Ne des visions les manieres,
Tant sont merveilleuses et fieres,
Ne pourroyent-ilz ottroyer,
Qui les leur vouldroit desployer,
Ne quelz sont les deceptions
Qui viennent par telz divisions,
Soit en veillant, soit en dormant,
Dont maint s'esbahyssent forment.
Pource les vueil cy trespasser;
Ne si ne vous vueil plus lasser,
Moy de parler, ne vous d'ouyr:
Bon fait prolixité fouyr.

Si sont femmes moult envyeuses,
Et de parler contrarieuses,
Si vous pry qu'il ne vous desplaise,
Pource que je de tout m'en taise,
Se bien par la vérité vois;
Tant en vueil dire toutesvois,
Que plusieurs en sont si deceuz,
Que hors de leurs lictz se sont meuz,

Et se chaussent et si se vestent,
Et de tous leurs harnoys s'aprestent,
Si com les sens communs sommeillent,
Et tous les particuliers veillent:
Prennent bourdons, prennent escharpes,
Ou pieux, ou faulcilles, ou sarpes,
Et vont cheminant longues voyes,
Et ne sçavent où toutesvoyes;
Et aussi montent sur chevaulx,
Et passent ainsi monts et vaulx,
Par seiches voyes et par fanges,
Tant qu'ilz viennent en lieux estranges.
Et quant les sens communs s'esveillent,
Moult s'esbahyssent et merveillent,
Quant puis à leur droit sens reviennent;
Et quant avec les gens se tiennent,
Si tesmoignent non pas pour fables,
Que là les ont portés les diables,
Qui de leurs ostelz les osterent,
Mais par eulx-mesmes s'y porterent.
Si est bien souvent advenuz,
Quant aucuns sont prins et tenus
Par aucune grant maladie,

Si comme il pert par frenaisie,
Quant ilz n'ont gardes suffisans,
Ou sont seulz en l'ostel gysans,
Qu'ilz saillent sus et puis cheminent,
Et de tant cheminer ne finent,
Qu'ilz trouvent quelques lieux saulvages,
Ou prez, ou vignes, ou boscages,
Et se laissent illec cheoir;
Là les peut l'en bien aller veoir
Se l'en le veult, combien que tarde,
Pource qu'ilz n'eurent point de garde,
Fors espoir gens fole et maulvaise,
Tous mors de froit et de mesaise:
Ou quant sont en bonne santé,
Voit l'en des gens à grant planté,
Qui mainteffois sans ordonnance,
Par naturelle acoustumance,
De trop penser sont curieux,
Quant trop sont melencolieux,
Ou paoureux oultre mesure,
Qui mainte diverse figure
Se font apparoir en eulx-meismes;
Autrement que nous ne disismes

Quant des mirouers nous parlions,
Dont si briefvement nous passions,
Et de tout ce leur sembloit lors
Qu'il soit ainsi pour vray dehors.
  Ceulx qui par grant dévocion
En trop grant contemplacion,
Font apparoir en leurs pensées
Les choses qu'ilz ont pourpensées,
Et les cuident tout proprement
Veoir dehors tout appertement:
Et ce n'est fors truffe et mensonge,
Ainsi que de l'homme qui songe,
Qu'il voit ce cuide en sa presence
L'espirituelle substance;
Comme fit Scipion jadis,
Qui veit enfer et paradis,
Et ciel et air, et mer et terre,
Et tout ce que l'en y peut querre.
Il voit estoilles apparoir,
Et voit oyseaulx voler par air,
Et voit poissons par mer noer,
Et voit bestes par boys jouer,
Et faire tours et beaulx et gentz;

Et voit diversitez de gens,
Les ungs en chambres soulasser,
Les autres vont par boys chasser,
Par montaignes, par rivieres,
Par prez, par vignes, par jachieres;
Et songe plaitz et jugemens,
Et guerres et tournoyemens,
Et balleries et carolles,
Et oyt vielles et citolles,
Et flairs d'espices doulcereuses,
Et toutes choses savoureuses;
Et gist entre les bras s'amye,
Et touteffois n'y est-il mye;
Et voit Jalousie venant,
Ung pestel à son col tenant,
Qui prouvez ensemble les treuve
Par Male-bouche, qui contreuve
Les choses ains que faictes soyent,
Dont tous Amans par jour s'effroyent.
Car ceulx qui vrays Amans se clament,
Quant d'amours ardamment s'entr'ament,
Dont ont moult travail et ennuys,
Quant de nuyt ilz sont endormis

En leur lict où moult ont pensé ;
Car les proprietez en sçé :
Si songent les choses amées,
Que tant ont par jour reclamées ;
Ou songent de leurs adversaires,
Qui leur font ennuys et contraires.
Ceulx qui fort sont en males haynes,
Courroux songent et les ataines,
Et contemps à leurs ennemys,
Qui les ont en tel hayne mys,
Et choses à guerre ensuyvables,
Par contraires ou par semblables :
Ou s'ilz sont boutez en prison
Par aucune grant mesprison,
Songent-ilz de leur délivrance,
S'ilz ont en eulx bonne esperance ;
Ou songent ou gybet ou corde,
Que le cueur par jour leur recorde,
Ou quelque songe desplaisans,
Qui ne sont mye hors, mais ens.
Si cuident-ilz pour vray dès-lors
Que ces choses soyent dehors,
Et font de ce ou dueil ou feste,

Et portent ce dedans leur teste,
Qui les cinq sens ainsi deçoit,
Par les fantosmes qu'il reçoit,
Dont maintes gens par leurs folies
Si cuydent veoir par nuyt estries
Errans avecques dame Habonde,
Et dyent que par tout le monde
Les tiers enfans de nacion
Sont de ceste condicion,
Qu'ilz vont trois fois en la sepmaine
Si comme destinée les maine;
Et par tous les ostelz se boutent,
Ne clef ne barre ne redoubtent,
Mais s'en entrent par les fendaces,
Par archieres et par crevaces;
Et se partent les corps des ames,
Et vont avec les bonnes Dames
Par lieux forains et par maisons,
Et le preuvent par telz raysons.
Car ces diversitez qu'ont veuës
Ne sont pas en leurs lictz venuës;
Mais sont leurs ames qui labeurent,
Et parmy le monde s'en queurent,

Et tant comme ilz sont en tel erre,
Si comme ilz font aux gens acroire
Qui leur cors bestourné auroit,
Jamais l'ame entrer n'y sçauroit.
Mais trop a cy folie horrible,
Et chose qui n'est pas possible;
Car corps humain est chose morte,
Tantost que l'ame en soy ne porte:
Doncques est-ce chose certaine,
Que ceulx qui troys fois la sepmaine
Ceste maniere d'errer suyvent,
Troys fois meurent et troys fois vivent
Dedans une sepmaine meismes:
Et s'il est ainsi que nous deismes,
Dont ressuscitent moult souvent
Les disciples de tel convent.
   Mais c'est une terminée chose,
Que j'ose reciter sans glose,
Que nul qui doye à mort courir,
N'a que d'une mort à mourir,
Ne jà ne ressuscitera,
Tant que le jugement sera,
Se n'est miracle especial

De par le Dieu celestial;
Comme de saint Ladre lysons,
Car ce point ne contredisons.
Et quant l'en dit d'autre partie,
Que quant l'ame s'est departie
Ainsi du corps desatourné,
S'el treuve le corps bestourné,
El ne peut en luy revenir.
Qui peut tel fable soubstenir,
Il est voir, et bien le recors.
Ame separée du corps,
Plus apperte est, et sage et cointe,
Que quand elle est au corps conjoincte,
Dont el suyt la complexion
Qui luy trouble l'intention :
Dont est mieulx lors par elle sçeuë
L'entrée que ne fut l'yssuë;
Pourquoy plus tost la trouveroit,
Jà si bestourné ne seroit.
D'autre part, que le tiers du monde
Aille ainsi avec dame Habonde,
Comme foles vieilles le preuvent
Par les visions qu'ilz y treuvent,

Dont convient-il sans nulle faille
Aussi que tout le monde y aille,
Qu'il n'est nul, soit voir ou mensonge,
Qui maintes visions ne songe :
Non pas troys fois en la sepmaine,
Mais quinze fois en la quinzaine,
De plus au moins par advanture,
Comme la fantasie dnre.
Si ne veuil-je dire des songes,
S'ilz sont vrays, ou s'ilz sont mensonges;
Se l'en les doit du tout essire,
Ou s'ilz sont du tout à despire.
Pourquoy les ungs sont plus horribles,
Les autres plus beaulx et paisibles,
Selon leurs apparicions
En diverses complexions,
Et selon leurs divers courages
Des meurs divers et des âages;
Ou se Dieu par telz visions
Envoye revelacions,
Ou les malignes esperitz,
Pour mettre les gens en perilz;
De tout ce ne m'entremettray,

Mais à mon propos me mettray.
Si vous dy doncques que les nuës,
Quant lassées sont et recruës
De traire par l'air de leurs flesches,
Et plus de moistes que de seiches,
Car de pluyes et de rousées
Les ont trestoutes arrousées,
Se chaleur aucune n'en seiche,
Pour traire aucune chose seiche,
Si destendent leurs arcs ensemble,
Quant on trait tant que bon leur semble :
Mais trop ont estranges manieres
Ces arcs dont trayent ces archieres,
Quant toutes leurs couleurs s'en fuyent,
Et en destendant les estuyent,
Ne jamais puis de ceulx-là meismes
Ne retraïrent que nous veismes ;
Car s'ilz veulent autres fois traire,
Nouveaulx arcz leur convient refaire,
Que le soleil puist pioler,
Qu'il convient autrement doler.
Encore œuvre plus l'influance
Des cieulx, qui tant ont grant puissance

Par mer, par terre, aussi par air,
Les comettes font apparoir,
Qui ne sont pas aux cieulx posées,
Ains sont parmy l'air embrasées,
Et pou durent puis que sont faictes,
Dont maintes fables sont retraictes.
Les mors aux princes en devinent
Ceulx qui de deviner ne finent;
Mais les comettes plus n'aguetent,
Ne plus espessement ne jettent
Leurs influances et leurs rays
Sur povres hommes que sur roys,
Ne sur roys que sur povres hommes,
Ainçoys œuvrent, certains en sommes,
Au monde sur les regions,
Selon les disposicions
Des climatz, des hommes, des bestes,
Qui sont aux influances prestes
Des planettes et des estoilles,
Qui plus grant povoir ont sur elles.
Si portent les signifiances
Des celestiaux influances,
Et les complexions esmeuvent,

Si comme obeissans les treuvent.
 Si ne dy-je pas ne n'affiche,
Que roys doyvent estre si riche
Plus que les personnes menuës
Qui vont à pied parmy les ruës.
Car suffisance fait richesse,
Et convoitise fait povresse;
Soit roy, ou n'ait vaillant deux miches,
Qui plus convoite moins est riches;
Et qui vouldroit croire escriptures,
Les roys ressemblent les painctures,
Dont tel exemple nous appreste
Cil qui nous escript l'Almageste.
Se bien y sçavoit prendre garde
Cil qui les painctures regarde,
Qui plaisent qui ne s'en apresse,
Mais de près la plaisance cesse;
De loing semblent délicieuses,
De près ne sont point doulcereuses.
Ainsi va des amys puissans,
Qui fait les gens mescongnoissans
Leur service et leur acointance,
Par le deffault d'experience;

Mais qui bien les esprouveroit,
Tant d'amertume y trouveroit,
Qu'il s'y craindroit moult à bouter,
Tant fait leur grace à redoubter.
Ainsi nous en asseure Horace,
De leur amour et de leur grace.
Ne les princes ne sont pas dignes,
Que les cours du ciel donnent signes
De leur mort plus que d'ung autre homme;
Car leur corps ne vault une pomme
Oultre le corps d'ung charuyer,
Ou d'ung clerc ou d'ung ecuyer :
Car je les fais semblables estre,
Si comme il appert à leur naistre;
Par moy naissent semblables nudz,
Fors et foibles, gros et menuz :
Tous les metz en égalité
Quant à l'estat d'humanité.
Fortune y met le remenant,
Qui ne peut estre permanant,
Qui ses biens à son plaisir donne,
Ne prent garde à quelle personne,
Et tout retoult et retouldra

Toutes les fois qu'elle vouldra.
Par elle est trop fort variable,
Que d'ung Varlet curant estable
Fait à la fois aussi grand compte
Comme d'ung roi, d'ung duc, d'ung conte,
Ainsi qu'il est monstré dessus
Du grant Neron et de Cresus.

Comment Nature proprement
Devise bien certainement
La vérité, dont gentillesse
Vient et en enseigne l'adresse.

Et se nul contredire m'ose,
Qui de gentillesse s'alose,
Et dye que le gentil-homme,
Comme le peuple le renomme,
Est de meilleur condicion,
Par noblesse de nacion,
Que ceulx qui la terre cultivent,
Ou qui de leur labeur se vivent;
Je respondz que nul n'est gentilz,
S'il n'est aux vertus ententifz;
Nul n'est villain que par son vice,
Dont il est oultrageux et nice.

Noblesse vient de bon courage,
Car gentillesse du lignage
N'est pas gentillesse qui vaille;
Pourquoy bonté de cueur y faille;
Pourquoy doit estre en lui parans
La prouesse de ses parens
Qui la gentillesse conquirent,
Par les gents travaulx qu'ilz y mirent:
Et quant du siecle trespasserent,
Toutes leurs vertus emporterent,
Et laisserent aux hoirs l'avoir;
Car plus n'en peurent-ilz avoir.
L'avoir ont, plus riens n'y a leur
Ne gentillesse ne valeur,
S'ilz ne font tant que gentilz soyent
Par sens ou par vertus qu'ilz ayent.
  Si ont clercs plus grans advantages
D'estre gentilz, courtois et sages,
Et la rayson vous en diray,
Que n'ont les princes ne le roy,
Qui ne sçaivent de la lecture;
Mais le clerc voit en l'escripture
Avec les sciences prouvées,

Raisonnables et demonstrées,
Tous maulx dont l'en se doit retraire,
Et tous les biens que l'en peut faire:
Les choses voit du monde escriptes,
Comme elles sont faictes et dictes:
Il voit ès anciennes vies
De tous villains les vilenyes,
Et tous les faitz des courtois hommes,
Et des courtoisies les sommes:
Briefment, il voit escript en livres
Ce que l'en doit fouyr ou suyvre,
Parquoy tout clerc, disciple et maistre,
Sont gentilz ou le doyvent estre;
Et seichent ceulx qui ne le sont,
C'est pour le cueur que maulvais ont;
Car ilz ont trop plus d'avantages
Que ceulx qui vont aux cerfs ramages.
Si valent pis que nulle gent
Clercs qui n'ont le cueur noble et gent,
Quant les biens congneuz ilz eschyvent,
Et les vices veuz ilz ensuyvent;
Et plus punys en devroyent estre
Par devant l'empereur celestre

Clercs qui s'abandonnent à vices,
Que les gens laiz, simples et nices,
Qui n'ont pas les vertus escriptes,
Qu'iceulx tiennent vilz et despites.
Et se princes sçeussent de lettre
Ne s'en peuvent-ilz entremettre,
De tant lire et de tant aprendre,
Qu'ilz ont trop ailleurs à entendre;
Parquoy pour gentillesse avoir,
Ont les clercs, ce pouvez sçavoir,
Plus d'avantages et greigneurs,
Que n'ont les terriens seigneurs;
Et pour gentillesse conquerre
Qui moult est honorable en terre,
Tous ceulx qui la veulent avoir
Doyvent cette regle sçavoir.
  Quiconques tend à gentillesse,
D'orgueil se gard et de paresse;
Aille aux armes, ou à l'estuide,
Et de villenye se vuyde;
Humble cueur ait, courtois et gent
En tous lieux et vers toute gent,
Fors sans plus vers ses ennemys,

Quant accord n'y peut estre mys.
Dames honnoure et damoiselles,
Mais ne se fie trop en elles;
Bien luy en pourroit-il mescheoir,
Car nulle trop n'est bonne à veoir.
Tel homs doit avoir loz et pris,
Sans estre blasmé ne repris,
Et de gentillesse le nom
Doit recevoir, les autres non.
Chevaliers aux armes hardys,
Preux en faitz et courtoys en ditz,
Comme fut messire Gauvain,
Qui ne fut paresseux ne vain;
Et le conte d'Artoys Robers,
Qui dèslors qu'il yssit du bers,
Hanta tous les jours de sa vie
Largesse, honneur, chevalerie:
N'onc ne luy pleut oyseux sejours,
Ains devint homs avant ses jours.
Tel chevalier preux et vaillant,
Large, courtoys, bien bataillant,
Doit par tout estre bien venu,
Loué, amé et chier tenu.

Moult doit l'en le clerc honnourer,
Qui bien veult aux arts labourer,
Et pense des vertus ensuyvre
Qu'il voit escriptes en son livre :
Et si fist l'en certes jadis ;
Bien en nommeroye jà dix,
Voire tant, que se je les nombre,
Ennuy sera d'ouyr le nombre.
Jadis tout vaillant gentilhomme,
Comme la lettre le renomme,
Empereurs, ducs, contes et roys,
Dont jà cy plus ne compteroys,
Les philosophes honnorerent ;
Aux poëtes mesmes donnerent
Villes, jardins, lieux delictables,
Et maintes choses honorables.
Napples fut donnée à Virgile,
Qui plus est delictable ville
Que n'est Amyens ne Lavardins.
En Calabre il eust beaulx jardins
Et riches, qui donnez luy furent
Des anciens qui le congneurent.
Mais pourquoy plus en nommeroye ?

Par plusieurs le vous prouveroye,
Qui furent nez de bas lignages,
Et plus eurent nobles courages
Que maints filz de roys ou de conte,
Dont jà cy ne vous feray comptes,
Et pour gentilz furent tenuz.
Or est le temps à ce venuz,
Que les bons qui toute leur vie
Travaillent en philosophie,
Et s'en vont en estrange terre
Pour sens et pour honneur conquerre,
Et seuffrent les grans povretez,
Com mendians et endebtez,
Et vont je croy deschaux et nudz,
Ne sont aymez, ne chier tenuz.
Princes ne les prisent deux pommes,
Et si sont-ilz plus gentilz-hommes,
Se Dieu me gard d'avoir les fievres,
Que ceulx qui vont chasser aux lievres,
Et que ceulx qui sont coustumiers
De prendre oyseaulx aux espreviers.
 Et cil qui d'autruy gentillesse,
Sans sa valeur et sa prouesse,

Veult emporter loz et renom,
Est-il gentil ? Je dis que non,
Mais doit estre villain clamé,
Et vil tenu, et moins amé
Que s'il estoit filz d'ung truant:
Je n'en iray nul excusant,
Et fust ores fils d'Alexandre,
Qui tant osa d'armes emprendre,
Et tant continua de guerres
Qu'il fut sire de toutes terres;
Et puis que ceulx lui obéirent,
Qui contre luy se combatirent,
Et que ceulx se furent renduz,
Qui ne s'estoyent deffenduz,
Dist-il, tant fut d'orgueil destroys,
Que ce monde estoit si estroys
Qu'il s'y povoit envys tourner,
Ne plus n'y vouloit séjourner;
Mais pensoit d'autre monde querre,
Pour commencer nouvelle guerre;
Et s'en alloit enfer briser,
Pour soy faire par tout priser:
Dont tous de grant paour tremblerent

Les dieux d'enfer, car ilz cuyderent,
Quant je leur comptay que ce fust
Cil qui par le bourdon de fust
Devoit d'enfer briser les portes,
Pour les ames de pechié mortes,
Et leur grant orgueil esfacier,
Pour les ames d'enfer chassier.
Mais posons ce qui ne peut estre,
Que je face aucun gentil naistre,
Et que des autres ne me chaille,
Qu'ilz vont appellant villenaille;
Quel bien a-il en gentillesse?
Certes, qui bien son engin dresse
A bien la verité comprendre,
On n'y peut autre chose entendre
Qui bonne soit en gentillesse,
Fors qu'il semble que la prouesse
De leurs parens doivent ensuyvre;
Soubs telz faits doivent toujours vivre,
Qui gentilshoms veult ressembler,
S'il ne veult gentillesse embler,
Et sans desserte loz avoir:
Car je fais à tous assavoir,

Que gentillesse aux gents donne
Nulle aultre chose qui soit bonne,
Fors que ses faits tant seulement.
Et sachiez bien certainement,
Que nul ne doit avoir louange
Par vertu de personne estrange.
Aussi n'est pas droit que l'en blasme
Nulle personne d'autruy blasme.
Cil soit loué qui le dessert;
Mais cil qui de nul bien ne sert,
En qui l'on trouve maulvaistiés,
Villenyes et engrietiés,
Et vanteries et boubans,
Ou s'il est double ou bien lobans,
D'orgueil farcy et de ramposnes,
Sans charité et sans aumosnes,
Et négligent et paresseux;
Car l'en en treuve pou de ceulx,
Tant soyent-ilz de telz parens,
Où toutes vertus sont parens:
Il n'est pas droit, bien dire l'os,
Qu'il ait de ses parens le loz;
Mais doit estre plus vil tenu,

Que s'il fust de chetif venu.
Et saiche tout homme entendable,
Qu'il n'est mye chose semblable
D'acquerre sens et gentillesse,
Et renommée par prouesse,
Et d'acquerre grans tenemens,
Grans deniers, grans aornemens,
Pour en faire à sa voulenté.
Car cil qui est entalenté
De travailler pour moult acquerre
Deniers, aornemens ou terre,
Bien ayt hanaps d'or amassez,
Cent mille marcs ou plus assez,
Tout peut laisser à leurs amis.
Mais ceulx qui leur travail ont mis
Es autres choses dessusdictes,
Tant qu'ilz les ont par leurs merites,
Amours ne les peuvent plaisser,
Qu'ilz leur en puissent riens laisser,
Pevent-ilz laisser science ? Non;
Ne gentillesse, ne renom;
Mais ilz leur en pevent aprendre,
S'ilz y veulent exemple prendre.

Autre chose n'en pevent faire,
Ne ceulx n'en pevent plus riens taire,
Si n'en font-ilz mie grant force,
Ne n'en donroyent une escorse :
Mais ne pensant fors que d'avoir
Les possessions et l'avoir :
Et dyent qu'ilz sont gentil-homme,
Pource que l'en les y renomme,
Et que leurs bons parens le furent,
Qui furent telz comme estre deurent ;
Et qu'ilz ont et chiens et oyseaulx,
Pour sembler gentilz damoiseaulx,
Et qu'ilz vont chantant par rivieres,
Par champs, par boys et par bruyeres,
Et qui se font oiseux esbatre.
Mais ilz sont maulvais vilenastre,
Et d'autruy noblesse se vantent,
Ilz ne dyent pas vray, mais mentent ;
Car le nom de gentillesse emblent,
Quant leurs bons parens ne ressemblent,
Et en leurs faitz semblables naistre,
Ceulx veulent doncques gentilz estre
D'autre noblesse, que de celle

Que je leur doint, qui moult est belle,
Qui a nom naturel Franchise,
Qu'ay sur tous également mise
Avec rayson, que Dieu leur donne,
Qui leur fait la voulenté bonne
Semblables à Dieu et aux anges,
Se mort ne les en fist estranges.
Mais mort par sa grant desirance,
Des hommes fait la desservance,
Et querent neufves gentillesses,
S'ilz ont en eulx tant de prouesses;
Car se par eulx ne les acquerent,
Jamais gentilz par autruy n'yerent:
Je n'en metz hors ne duc, ne conte.
D'autre part, est-ce plus grant honte
A filz de roy, s'il estoit nices,
Et plain d'oultrages et de vices,
Que s'il estoit filz d'ung chartier,
D'ung porchier, ou d'ung savetier.
Certes seroit plus honnourable
A Gauvain le bien combatable,
Qu'il fust d'ung couart engendré,
De feu de charbon encendré,

Qu'il ne seroit d'estre couart,
Et son pere fut renouart.
Mais sans faille, ce n'est pas fable,
La mort d'un prince est plus notable
Que n'est la mort d'ung païsant,
Quant on le treuve mort gisant,
Et plus loing en vont les paroles;
Et pour ce cuident les gens foles,
Quant ilz ont veuës les comettes,
Qu'ilz soyent pour les princes faittes.
Mais se jamais n'yert roy, ne prince
Par royaulme, ne par province;
Et fussent tous perilz en terre,
Fussent en paix, fussent en guerre,
Si feroyent les cours celestre
En leur tems les comettes naistre,
Quant ès regardz se recourroyent,
Ou œuvres telz faire devroyent;
Mais qu'il y eust en l'air matire,
Qui leur peust bien à ce suffire.
Dragons volans et estincelles
Font-ilz par l'air sembler chandelles,
Qui des cieulx en cheant descendent,

Comme les simples gens entendent.
Mais Rayson ne peut pas bien veoir
Que riens se puisse des cieulx cheoir,
Quant en eulx n'a riens corrompables,
Tant sont netz, fins, fors et estables;
N'ilz ne reçoyvent pas empraintes,
Par qui soyent dehors empraintes;
Ne riens ne les pourroit casser,
N'ilz ne layrroyent riens passer,
Tant soit subtille ne passable,
S'il n'est je croy espiritable:
Leurs rays sans faille bien y passent,
Mais ne s'empirent, ne ne cassent.
Les chaulx estés, les froys yvers,
Font-ilz par leurs regars divers,
Et font les noifs, et font les gresles
Une heure espaisses, l'autre gresles,
Et moult d'autres impressions,
Selon leurs composicions,
Et selon ce qu'ilz s'entr'eslongnent,
Ou s'approuchent, ou se conjoygnent,
Dont plusieurs souvent si s'esmayent
Quant ès cieulx les eclipses voyent,

Et cuident estre mal baillys
Des regars, qui leur sont faillys
Des planettes, qu'ilz avoyent veuës,
Dont si-tost deperdent les veuës.
Mais se les causes bien en sçeussent,
Jà de riens plus ne s'en esmeussent,
Ne pour les behourdiz des vens,
Les undes de mer eslevans,
Et les flos aux nuës baisier,
Puis refont la mer apaisier,
Tant qu'elle n'ose plus grondir,
Ne ses floz faire rebondir,
Fors celluy qui par escouvoir
Luy fait adez l'eauë mouvoir,
Et la fait aller et venir;
N'est riens qui l'en peut retenir.
Et qui vouldroit plus bas enquerre
Des merveilles qui sont en terre,
Du cours du ciel et des estelles,
Tant y en trouveroit de belles,
Que jamais n'auroit tout descript,
Qui tout voudroit mectre en escript.
Ainsi le ciel vers moy s'aquite,

Qui par sa bonté tant prouffite,
Que bien me puis apparcevoir
Que tous font très-bien leur devoir;
Ne ne me plains des elemens,
Bien gardent mes commendemens,
Bien font entre eulx leurs mictions,
Selon leurs révolucions;
Car quan que la lune a soubz soy
Est corruptible, bien le sçay;
Riens ne se peut si bien nourrir,
Que tout ne convient-il pourrir:
Tous ont de leur complexion
Par naturelle intencion,
Reigle qui ne fault, ne ne ment:
Tout s'en va diffinement:
Si generalle est ceste reigle,
Qu'en eulx ne deffault, ne desreigle.
 Si ne me plains mye des plantes,
Qui d'obeir ne sont pas lentes;
Bien sont à mes loix ententives,
Et font bien tant qu'elles sont vives
Leurs racines et leurs feuillettes,
Troncz, raims et fruitz, aussi fleurettes;

Chascune chascun en aporte,
Tant comme peut tant elle est morte,
Comme herbes, arbres et buissons.
Les oyseaulx, aussi les poissons,
Qui moult sont beaulx à regarder,
Bien sçavent mes reigles garder :
Et sont si très-bons escoliers,
Qu'ilz trayent tous à mes coliers;
Tous faonnent à leurs usages,
Et font honneur à leurs lignages,
Ne ne les laissent pas décheoir,
Dont c'est moult grans soulas à veoir.
Ne ne me plains des autres bestes,
A qui fais incliner les testes,
Et regarder toutes vers terre.
Ceulx ne me meurent oncques guerre,
Toutes à ma cordelle tirent,
Et font comme leurs peres firent.
Le masle va à la femelle,
S'il a couple advenant et belle;
Tous engendrent et vont ensemble
Toutes les foys que bon leur semble;
Ne jà nul marchié ne feront,

Mais ensemble s'acorderont.
Ains plaist à l'ung pour l'autre faire,
Par courtoysie debonnaire;
Et tous bien appayez se tiennent
Des biens qui de par moy leur viennent.
Si font mes belles verminetes,
Formis, papillons et mouchetes;
Vers, qui de pourriture naissent,
De mes commans garder ne cessent,
Et mes serpens et mes couleuvres,
Tous estudyent à mes œuvres.
Mais seul homs à qui fait avoye
Trestous les biens que je pouvoye;
Seul homs que je fais et devis,
Hault vers le ciel porter le vis;
Seul homs que je forme et fais naistre
A la propre forme son maistre;
Seul homs pour qui paine et labour
Trestoute nuyt et toute jour,
N'il n'a pas, se je ne luy donne,
Quant à la corporel personne,
Ne de par corps, ne de par membre,
Qui vaille une pommete d'ambre.

Ne quant à l'ame vrayment,
Fors une chose seulement,
Il tient de moy, qui suis sa dame,
Troys forces, que de corps, que d'ame;
Car bien puis dire sans mentir,
Je fais estre, vivre et sentir.
Moult a le chetif davantaige,
Si voulsist estre preux et saige;
De toutes vertus surabonde,
Que Dieu a mises en ce monde.
Compains est à toutes les choses
Qui sont dedans le monde encloses,
Et de leur bonté parsonnierres;
Il a son estre avec les pierres,
Et vit avec les herbes druës,
Et sent avec les bestes muës.
Encor peut-il trop plus en tant
Qu'avec les anges il entant.
Que vous puis-je plus recenser?
Il a tant qu'il convient penser.
C'est ung petit monde nouveaux;
Cil me fait pis que nulz louveaulx.
Sans faille de l'entendement,

Congnois-je bien que vrayement
Celluy ne luy donnay-je mye;
Là ne s'estend pas ma baillye.
Ne suis si sage, ne puissant,
De faire riens si congnoissant.
Oncques ne fiz riens pardurable :
Tout ce que fais est corrompable.
Platon moult bien si le tesmoigne,
Quant il parle de ma besoigne,
Et des dieux qui de mort n'ont garde :
Leur Createur, ce dit, les garde,
Et soustient pardurablement
Par son vouloir tant seulement;
Et se son vouloir n'y tenist,
Trestous mourir leur convenist.
Mon fait, ce dist, est tout soluble :
Tant ay povoir povre et obnuble,
Au regard de la grant puissance
De Dieu, qui voit en sa presence
La triple temporalité
Soubz un moment de trinité :
C'est le roy et c'est l'emperere,
Qui dit aux dieux qu'il est leur pere.

Ce sçavent ceulx qui Platon lisent,
Car telles paroles y gisent,
Au moins en est-ce la sentence,
Selon le langaige de France:
Dieu des Dieux qui est mon faiseur,
Vostre pere, aussi créateur,
Et vous estes mes créatures,
Et mes œuvres et mes faictures;
Par nature estes corrompables,
Par ma voulenté pardurables.
Car jà riens n'est fait par Nature,
Combien qu'elle y mecte grant cure,
Qu'el ne faille en quelque saison;
Mais tant que par bonne raison
Veult Dieu conjoindre et attremper
Fors et foibles, sages sans per.
Jà ne vouldra, ne n'a voulu
Que riens il y ait dissolu;
Jà n'y viendra corruption.
Dont je fais tel conclusion:
Puisque vous commensastes estre
Par la voulenté nostre maistre,
Dont vous estes tous engendré,

Par quoy je vous tiens et tendré :
N'estes pas de mortalitez,
Ne de corruption quittez
Du tout, qu'une fois ne vous veisse
Mourir, si je ne vous teneisse.
Par nature mourir pourrez,
Mais par mon vueil jà ne mourrez :
Car mon pouvoir a seigneurie
Sur les liens de vostre vie,
Qui les compositions tiennent,
Dont pardurabletez vous viennent.
C'est la sentence de la lectre
Que Platon voult en livre mectre,
Qui mieulx de Dieu parler osa,
Plus le prisa, plus l'alosa,
Qu'oncques ne fist nulz terriens
Des philosophes anciens.
Si n'en peust-il pas assez dire ;
Car il ne peut pas bien suffire
A bien parfaictement entendre
Ce qu'oncq homme ne peut comprendre,
Fors le ventre d'une pucelle :
Mais il est vray que celle ancelle,

Son très-sainct ventre en estendit
Plus que Platon n'y entendit ;
Car elle sçeut dès qu'el portoit,
Dont au porter se déportoit,
Qui est le pere merveillable
Qui ne peut estre corrompable,
Qui par tous lieux son sens translance,
Ne nul n'a vers luy conferance,
Qui est le merveilleux triangles,
Dont l'unité fait les troys angles,
Ne les troys tout entierement
Ne font que l'ung tant seulement.
C'est le cercle triangulier,
Et le triangle cerculier,
Qui en la Vierge s'hostella :
Ne sçeut pas Platon jusques-là,
Ne vid pas la trine unité
En ceste simple trinité,
Ne la Deité souveraine
Affublée de pel humaine.
Le Dieu qui créateur se nomme,
Qui fist l'entendement de l'homme,
Et en le faisant luy donna

Et cil si luy guerredonna,
Comme maulvais à dire voir,
Qui cuida puis Dieu decevoir,
Mais luy-mesmes si se deceut,
Dont messieres la mort receut,
Quant il sans moy print chair humaine,
Pour les chetifs oster de paine.
Sans moy, las! je ne sçay comment,
Fors qu'il peut tout par son comment.
Ains suis trop forment esbahye,
Quant il de la vierge Marie
Fut pour le chetif encharné,
Et puis pendu tout enchainé.
Car par moy ne peut-ce pas estre,
Que riens puisse de vierge naistre,
Si fut jadis par maint prophete
Ceste incarnation retraicte,
Et par les juifz et par payens,
Que mieulx noz cueurs en appayens:
Et plus nous efforçons à croire
Que la prophetie soit voyre.
Car ès bucoliques Virgille
Lisons ceste voix de Sibille,

Du saint esperit enseignée:
Jà nous est nouvelle lignée
Du hault ciel cy jus envoyée,
Pour avoir la gent desvoyée,
Dont les siecles de fer fauldront,
Et ceulx d'or au monde sauldront.
  Albumasar aussi tesmoigne
Comment qu'il sçeust ceste besoigne,
Que dedans le virginal signe
Naistroit une pucelle digne,
Qui sera, dit-il, vierge et mere,
Et qui alettera son pere,
Et son mary lez luy sera,
Qui jà point ne la touchera:
Ceste sentence peut sçavoir
Qui veult Albumasar avoir:
Elle est au livre toute preste,
Dont chascun an font une feste
Toutes gens chrestiens en septembre,
Qui tel nativité remembre.
  Mais tout ce que j'ay dit dessus
Ce sçet nostre Seigneur Jesus,
Ay-je pour homme labouré

Pour le chetif ce labour ay.
Cil est la fin de tout mon euvre,
Cil seul contre mes regles œuvre,
Ne se tient de riens appayé
Le desloyal, le renoyé;
N'est riens qui luy puisse souffire;
Nul ne pourroit faire ne dire
Les honneurs que je luy ay faictes
Ne pourroyent estre retraictes;
Et il me refait tant de honte,
Que ce n'est mesure ne compte.
Beaulx doulx prestre, beau chapelain,
Est-il doncques droit que je l'aym,
Ne que luy porte reverence
Quant il est de tel pourveance?
Ainsi m'aist Dieu le crucifiz,
Moult me repens quant je le fiz;
Mais pour la mort que cil souffrit,
A qui Judas baisier offrit,
Et Longis ferit de sa lance,
Je lui coupperay bien sa chance
Devant Dieu qui le me bailla,
Quant à s'ymage le tailla,

Puisqu'il me fait tant de contraire.
Femme suis qui ne me puis taire,
Ains qui vueil tantost tout reveler,
Car femme ne peut riens celer :
N'oncques ne fut mieulx ledengié,
Quant de moy s'est tant estrangié ;
Ses vices seront recités,
J'en diray toutes verités.
Orgueilleux est, meurdrier et lierre,
Fel, convoiteux, aver, trichierre,
Desesperé, glout, mesdisant,
Et hayneux, autruy mesprisant,
Mescreant, envieux, menteur,
Parjure, très-maulvais vanteur,
Inconstant, fol et variable,
Idolatre desaggreable,
Traistre, desloyal, ypocrite,
Et paresseux, et sodomite :
Briefment trop est chetif et nices,
Qu'il est serf à trestous les vices,
Et tous dedans soy les heberge.
Voyez de quel fer il s'enferge :
Va-il bien pourchassant sa mort,

Quant à tel maulvaistié s'amort ?
Et puisque toutes choses doyvent
Retourner là dont ilz reçoyvent
Le commencement de leur estre,
Quant homs viendra devant son maistre,
Que tousjours, et tant comme il peut,
Servir, craindre et honnorer deust,
Et soy de maulvaistié garder,
Comment l'osera regarder ?
Et celluy qui juge sera,
De quel œil le regardera,
Quant vers luy s'est si mal porté
Qu'en tous deffaulx s'est comporté,
Et qu'il a eu le cueur si lent
Qu'il n'a de bien faire talent ?
Ains font du pis grant et mineur
Qu'ilz peuvent, saulve leur honneur,
Et l'ont ainsi juré ce semble,
Par ung accord trestous ensemble :
Si n'y est-elle pas souvent
A chascun saulve par convent ;
Ains en reçoyvent mainte paine,
Ou mort, ou grant honte mondaine.

Mais le, las ! que peut-il penser,
S'il veult ses pechiés recenser,
Quant il viendra devant le juge
Qui toutes choses poise et juge,
Et tout à droit sans faire tort,
Que riens ne guenchit ne estort?
Quel guerdon peut-il en attendre,
Fors la hart à le mener pendre
Au douloureux gybet d'enfer;
Ou sera prins et mis en fer,
Rivez en anneaulx pardurables,
Avec tous les princes des diables?
Ou sera boully en chauldiere,
Ou rosty devant et derriere,
Ou sur charbons ou sur gresilles,
Et tournoyé à grans chevilles,
Comme Yxion à trenchans roës,
Que mauffez tournent à leurs poës;
Ou mourra de soif ès palus,
Ou de fain avec Tantalus
Qui tousjours en l'eauë se baigne,
Et combien que soif destraigne,
Jà n'approuchera de sa bouche

L'eauë, qui au menton luy touche,
Quant plus la suyt et plus s'abesse;
Et plus fain si fort le compresse,
Qu'il n'en peut estre assasié,
Ains meurt de fain tout enragié;
Et si ne peut la pomme prendre
Qu'il voit tousjours à son nez pendre,
Car de tant plus la veult mangier,
Plus de luy se veult eslongier:
Ou roullera la meulle à terre
De la roche, et puis l'yra querre,
Et de rechief la roullera,
Ne jamais jour ne cessera,
Comme fist le las Ticius,
Qui pour ce faire fut mis sus
Ung tonnel sans fons, et l'yra
Emplir, ne jà ne l'emplira,
Comme font les belles Dyanes
Par leurs folies anciennes.
Si sçavez-vous, beau Genius,
Comme le chetif Ticius
S'efforce le vautour mangier,
Ne riens ne l'en peut estrangier.

Moult y a d'autres grandes paines,
Et felonneuses et villaines,
Où sera mys je croy ly homs,
Pour souffrir tribulacions
A grant douleur et à grant rage.
Vengé sera de l'oultrage,
Certes, le juge devant dit,
Qui tout juge en fait et en dit:
S'il fust tant seulement piteux,
Bon fust, je croy, et deliteux
Le prest qu'aura fait l'usurier,
Mais il est tousjours droicturier;
Par quoy fut moult à redoubter:
Mal se fait en peché bouter.

Sans faille de tous les pechez
Dont le chetif est entachez,
A Dieu les laisse, et s'en chevisse;
Quant luy plaira si l'en punisse:
Mais de ceulx dont Amours se plaint,
Car j'en ay bien ouy le plaint,
Je mesmes tant comme je puis
Me plains et m'en doy plaindre; puis
Que de ce me renyent le treu

Que trestous les hommes m'ont deu,
Et tousjours doyvent et devront,
Tant que mes houstilz recevront.

C'est cy comme dame Nature
Envoye à Amours par grant cure,
Genius pour le saluer,
Et pour maints courage muer.

Genius le bien emparlez,
En l'ost du dieu d'Amours allez,
Qui moult de moy servir se peine,
Et tant m'ayme, j'en suis certaine,
Que par son franc cueur debonnaire
Plus se veult vers mes œuvres traire,
Que ne fait le fer vers aymant;
Dictes-luy que salu luy mand,
Et à dame Venus m'amye,
Puis à toute la baronnye,
Fors seulement à Faulx-semblant,
Affin que mieulx s'aille assemblant
Avec les felons orgueilleux,
Les ypocrites perilleux,
Desquelz l'escripture respetes
Que ce sont les maulvais prophetes:

Et puis est moult souspeçonneuse
Abstinence d'estre orgueilleuse,
Et d'estre à Faulx-semblant semblable,
Combien que semble charitable.
Se Faulx-semblant est plus trouvez
Avec ces faulx traistres prouvez,
Jà ne soit mys en ma salvance,
Ne luy, ne s'amye Abstinence :
Trop sont telz gens à redoubter;
Bien les devroit Amours bouter
Hors de son ost, si bien luy pleust,
Et que certainement ne sçeust
Que bien luy fussent necessaire,
Et qu'il ne peust sans eulx riens faire ;
Mais s'ilz sont advocatz pour eulx
En la cause aux fins amoureux,
Dont leur mal leur soit allegé,
De saliier vous doint congé.
Amys, allez au dieu d'Amours
Porter mes plains et mes clamours,
Non par pource que droit m'en face,
Mais qu'il se conforte et solace
Quant il orra ceste nouvelle

Qui moult luy devra estre belle,
Et à noz ennemys grevaine,
Et trespasser ne luy soit paine
Le soucy que mener luy voy.
Dictes-luy qu'à luy vous envoy
Pour tous ceulx excommunier
Qui nous veulent contrarier,
Et pour absoudre les vaillans
Qui de bon cueur sont travaillans
Aux reigles droictement ensuyvre
Qui sont escriptes en mon livre,
Et forment à ce s'estudyent
Que leur lignage multiplyent,
Et qu'ilz pensent de bien amer,
Car telz les doys amys clamer,
Pour leurs ames mettre en délices;
Mais qu'ilz se gardent bien des vices
Que j'ay cy-devant racomptez,
Et qu'ilz fassent toutes bontez.
Pardon qui soit bien suffisans
Leur donnez, non pas de dix ans,
Ne le priseroyent ung denier,
Mais à tousjours pardon planier

De trestout ce que fait auront,
Quant bien confesser se seront.
Et quant en l'ost serez venuz,
Où vous serez moult chier tenuz,
Puisque saluez les m'aurez,
Comme salüer les sçaurez,
Publiez-leur en audience
Ce pardon et cette sentence,
Que je vueil que cy soit escripte.
Lors script cil, et elle dicte;
Puis la scelle, et si la luy baille,
Et luy prie que tost s'en aille;
Mais qu'elle soit avant absoulte
De ce que son penser luy oste.
 Si-tost qu'elle eust esté confesse
Dame Nature la déesse,
Comme la loy le veult et l'us,
Le vaillant prestre Genius
Tantost l'absoult, et si luy donne
Penitence advenant et bonne,
Selon la grandeur du meffait
Qu'il pourpensoit qu'elle eust forfait:
Luy enjoingt qu'elle demourast

Dedans sa forge et labourast,
Si comme labourer souloit
Quant de neant ne se douloit,
Et que son service adès fist,
Tant qu'ung autre conseil y mist
Le roy, qui tout peut adressier,
Et tout faire et tout despecier.
Si luy dist adonc Genius
Tout ce que j'ay dit cy-dessus;
Pensez de faire et retenir
Tant qu'à vous puisse revenir.

Nature.

Sire, dist-elle, voulentiers.

Genius.

Et je m'en vois endementiers
En l'ost d'Amours plus que l cours,
Pour faire aux fins amans secours,
Mais que desaffublé me soye
De ceste chasuble de soye,
De cest aube et de ce rochet.

L'Acteur.

Lors va tout pendre à ung crochet,

Et vest sa robe seculiere,
Qui estoit honneste et legiere,
Comme s'il allast caroler;
Et prent ses esles pour voler.

Comment damoiselle Nature
Se mist pour forgier à grant cure
En sa forge presentement;
Car c'estoit son entendement.

Lors remaint Nature en sa forge,
Prent ses marteaulx, et fiert et forge
Trestout ainsi comme devant:
Et Genius plustost que vent
Ses esles bat, qui plus n'attent,
En l'ost s'en est venu à tant;
Mais Faulx-semblant n'y trouva pas,
Allé s'en fut plus que le pas,
Dès-lors que la Vieille fut prise,
Qui m'ouvrit l'huys de la pourprise;
Et tant m'eut fait avant aller,
Qu'à Bel-acueil m'eut fait parler:
Il n'y voulut pas plus attendre,
Mais s'en fouyt sans congié prendre.
Ains sans faille, c'est chose attainte,

Il trouve Abstinence contrainte,
Qui de tout son pouvoir s'apreste
De courre après à moult grant haste,
Quant el voit le Prestre venir,
Qu'envis la peut l'en retenir :
Car au Prestre jà ne se mist,
Pource que autre nul ne la veist,
Qui luy donnast d'or ung besant,
Se Faulx-semblant n'estoit present.
Genius sans plus de demeure
Parle, et en icelle mesme heure,
Si comme il deust, tous les saluë;
Et l'achoison de sa venuë,
Sans oublier nul mot leur compte.
Je ne vous quier jà faire compte
De la grant joye que tous firent,
Quant ses nouvelles entendirent,
Mais vueil ma parole abbregier
Pour vos oreilles alegier :
Car mainteffois celluy qui presche,
Quant briefvement ne se despesche,
En fait les auditeurs aller,
Par trop prolixement parler.

L'Acteur.

Tantost le dieu d'Amours affuble
A Genius une chasuble;
Annel luy baille, et crosse et mitre,
Plus clere que cristal ne vitre,
Ne quierent autre parement,
Tant ont grant entalentement
D'ouïr cette sentence lyre.
Venus, qui ne cessoit de rire,
Si ne se pouvoit tenir coye,
Tant par estoit jolye et gaye
Pour plus enfoncir l'anathiesme,
Quant il aura finé son thiesme,
Luy met au poing ung ardant cierge,
Qui ne fut pas de cire vierge.
Genius sans plus terme mettre,
S'est lors, pour mieulx lire en sa lettre
Selon les faitz devant comptez,
Sur ung grant echaffault montez;
Et les barons seirent par terre,
N'y vouldrent autre chose querre;
Et cil sa chartre leur desploye,
De sa main entour soy tournoye,

Et fait signe que tous se taisent;
Et ceulx qui les paroles plaisent,
S'entreguignent et s'entreboutent,
A tant se taisent et escoutent;
Par telles paroles commence
La diffinitive sentence.

Comment presche par très-grant cure
Les commandemens de Nature
Le vaillant prestre Genius,
En l'ost d'Amours, present Venus;
Et lenr fait à chascun entendre
Tout ce que Nature veult tendre.

De l'auctorité de Nature,
Qui de tout le monde a la cure,
Comme vicaire ou connestable,
De par l'empereur pardurable,
Qui siet en la cour souveraine
De la noble cité mondaine,
Dont il fist Nature ministre,
Qui tous les biens y administre
Par l'influence des estelles:
Car tout est ordonné par elles
Selon les droitz imperiaulx,

Dont Nature est officiaulx,
Qui toutes choses a fait naistre,
Puisque ce monde vint en estre;
Et leur donna terme ensement
De grandeur et d'acroyssement;
N'oncques ne fist riens pour neant
Soubz le ciel, qui va tournoyant
Entour la terre sans demeure,
Si hault dessoubz comme desseure;
Ne ne cesse ne nuyt, ne jour,
Mais tousjours tourne sans sejour:
Soyent tous excommuniez
Les desloyaulx, les reniez,
Et condamnés sans nul respit,
Qui les œuvres ont à despit,
Soit de grant gent, soit de menuë,
Par quoy Nature est soustenuë.
Et cil qui de toute sa force
De garder Nature s'efforce,
Et qui de bien aymer se paine
Sans nulle pensée villaine,
Mais que loyaulment y travaille,
Florir en paradis s'en aille.

Mais qu'il se face bien confez,
J'en prens sur moy trestout le faiz
De tel pouvoir que je puis prendre,
Jà pardon n'en porteray mendre.
  Mal leur ait Nature donné
Aux faulx, dont j'ay cy sermonné,
Greffes, marteaulx, table, enclumes,
Selon les loys et les coustumes,
Et socz à pointes bien aguës,
A l'usaige de ces charruës
Es jachieres non pas pierreuses,
Mais bien plantines et herbeuses,
Qui d'arer et de cerfouyr
Ont besoing, qui en veult jouyr,
Quant ilz ne veullent labourer,
Pour luy servir et honnourer;
Mais veullent Nature destruire,
Quant ses enclumes veulent fuyre,
Et ses tables et ses jachieres,
Qu'el fist précieuses et chieres,
Pour ses choses continuer,
Que mort ne les puisse tuer.
Bien deussent avoir très-grant honte

Ces desloyaulx, dont je vous compte,
Quant ilz ne daignent la main mectre
Es tables pour escrire lectre,
Ne pour faire emprainte qui pere.
Moult sont d'intention amere
Qu'ilz deviendront toutes moussuës
Se sont en oyseuse tenuës,
Quant sans coupz de martel ferir
Laissent les enclumes perir;
Or si peut la rouille s'embatre,
Sans ouyr marteler, ne batre
Les jachieres qui ne refiche
Le soc demoureroit en friche;
Vifz les puisse l'en enfouir,
Quant les outilz n'osent fouir,
Que de Dieu de ses mains entailla,
Quant à ma dame les bailla,
Qui pour ce les luy voult bailler,
Quant elle les sçeut bien tailler,
Pour donner estre pardurables
Aux créatures corrompables.
Moult œuvrent mal et bien, le semble;
Car se tous les hommes ensemble

Soixante ans fouyr les vouloyent,
Jamais hommes n'engendreroyent.
Et se ce plaist à Dieu sans faille,
Dont veult-il que le monde faille,
Ou les terres demeurent nuës
Aux peuples et aux bestes muës,
Se nouveaulx hommes ne faisoit,
Se refaire les luy plaisoit,
Ou que ceulx fist ressusciter,
Pour la terre arriere habiter;
Et se ceulx vierges se tenoyent
Soixante ans, de rechief fauldroyent,
Si que si ce luy devoit plaire,
Tousjours les auroit à refaire.
Et s'il est qui dire voulsist
Que Dieu le vouloir leur toulsist,
A l'ung par grace, à l'autre non,
Pour ce qu'il a si bon renon,
N'oncques ne cessa de bien faire.
Doncques luy devroit-il bien plaire
Que chascun autre ainsi le feist,
Si que telle grace en luy meist:
Si r'auray ma conclusion,

Que tout aille à perdition.
Je ne sçay pas à ce respondre,
Se foy n'y veult creance espondre;
Car Dieu en leur commencement,
Les ayma tous communement;
Et donna raysonnables ames
Aussi aux hommes comme aux femmes,
Si croyt qu'il vauldroit à chascune,
Et non pas seulement à une,
Que le meilleur chemin tenist,
Par quoy plus-tost à luy venist.
Si veult-il doncq que vierges vivent
Aucuns pour ce que mieulx suyvent,
Des autres pour quoy ne vourra?
Quelle rayson l'en destourra?
Donc semble-il qu'il ne luy chausist,
Se generation fausist.
Qui vouldra respondre, respongne;
Je ne sçai plus de la besongne.
Viennent devin qui le devinent,
Qui de ce deviner ne finent.
Mais ceulx qui des greffes escrivent,
Par qui les mortels hommes vivent,

Es belles tables précieuses
Que Nature, pour estre oyseuses
Ne leur avoit pas aprestées;
Ains leur avoit pour ce prestées
Que tous y fussent escrivans,
Comme tous et toutes vivans.
Ceulx que les deux marteaulx reçoyvent,
Et ne forgent si comme ilz doyvent
Droyctement sur la droicte enclume:
Ceulx qui si leurs pechiez enfume
Par leur orgueil qui les desvoye,
Qu'ilz desprisent la droicte voye
Du champ très-bel et plantureux,
Et vont comme folz maleureux
Arer en la terre deserte,
Où leur semence va à perte,
Ne jà n'y tiendront droicte ruë,
Ains vont bestournant la charruë,
Et conferment leurs reigles males
Par exceptions enormales,
Quant Orpheus veulent ensuyvre,
Qui ne sçeut arer ne escrire,
Ne forger en la droicte forge:

(Pendu soit-il parmi la gorge !
Quant telles reigles controuva,
Vers Nature mal s'esprouva)
Ceulx qui telles œuvres desprisent,
Quant à rebours leurs lectres lisent,
Et qui pour le droict sens entendre,
Par le bon chief ne veulent prendre,
Ains pervertissent l'escripture,
Quant ilz viennent à la lecture
Où tous lisent communément,
Qui tous les met en damnement,
Puisque là se veullent aherdre ;
Ains qu'ilz meurent, puissent-ilz perdre
Et l'aumosniere et les estalles
Dont ilz ont signes d'estre males !
Perte leur vienne des pendans
A quoy l'ausmoniere est pendans !
Les marteaulx dedans attachiés
Puissent-ilz avoir arrachiés !
Les greffes leur soyent tollu,
Quant escrire n'en ont voullu
Dedans les précieuses tables
Qui leur estoyent convenables !

Et des charruës et des socs,
S'ilz n'en arent à droit, les os
Puissent-ilz avoir despecez,
Sans jamais estre redressez !
Tous ceulx qui telz vouldront ensuivre,
A grant honte puissent-ilz vivre,
Et leur pechié ord et terrible
Leur soit douloureux et penible,
Qui par tous lieux fuster les face,
Si qu'on les voye emmi la place !
Pour Dieu, Seigneurs, vous qui vivez,
Gardez que telz gens n'ensuivez;
Soyez aux œuvres natureux
Plus vistes que nulz escureux,
Et plus legiers et plus mouvans
Que n'est ung oyselet volans.
Ne perdés pas cestuy pardon :
Trestous vos pechiez vous pardon,
Mais que bien vous y travaillez ;
Remués-vous, trippés, saillez ;
Ne vous laissez pas refroidir,
Ne trop vos membres enroidir ;
Mectés tous voz outilz en œuvre :

Assez s'eschauffe qui bien œuvre.

Ce fort excommuniément
Met Genius sur toute gent
Qui ne se veullent remuer
Pour l'espece continuer.

Arez pour Dieu, barons, arez,
Et voz lignages réparez :
Se ne pensés forment d'arer,
N'est riens qui les peust réparer.
Recorcez-vous bien par devant,
Ainsi que pour cueillir le vent,
Ou s'il vous plaist tous nudz soyez ;
Mais trop chault ne trop froit n'ayez.
Tenez à deux mains toutes nuës
Les mancherons de voz charuës ;
Forment aux bras les soustenez,
Et du soc bouter vous penez
Roidement en la droicte voye,
Pour mieulx enfondrer en la roye :
Et les chevaulx devant alans,
Pour Dieu ne les laissiez jà lans,
Aspremeut les esperonnez,
Et les plus grans coupz leur donnez

Que vous oncques donner pourrez,
Quant plus parfont arer vouldrez:
Et les beufz aux testes cornuës,
Accouplés au joug des charruës,
Réveillez-les à aguillons;
A noz biens faitz vous acueillons
Se bien les picquez et souvent:
Mieulx en arerez par convent.
Et quant aré aurez assez,
Tant que d'arer serez lassez,
Et la besoigne à ce viendra
Que reposer vous conviendra;
Car travail sans reposement
Ne peut pas durer longuement,
Ne ne pourrés recommencer
Tantost pour l'œuvre ravancer,
Du vouloir ne soyez pas las.
Cadmus, au dit dame Palas,
De terre ara plus d'ung arpent,
Et sema les dens d'ung serpent,
Dont chevaliers armez saillirent,
Qui tant entre eulx se combatirent
Que tous en la place moururent,

Fors cinq qui ses compaignons furent,
Et luy vouldrent secours donner,
Quant il deut les murs massonner
De Thebes, dont il fut fondierres.
Ceulx assirent o luy les pierres,
Et luy peuplerent sa cité,
Qui est de grant antiquité.
Moult fist Cadmus bonne sentence,
Qui tout son peuple ainsi avance:
Se vous aussi-bien commencez,
Vos lignaiges moult avancez;
Si avez-vous deux advantaiges,
Moult grans à saulver voz lignaiges;
Si le tiers avoir ne voulez,
Moult avez le sens affolez.
Si n'avez que ung nuysement,
Deffendez-vous legierement.
D'une part estes assaillis,
Troys champions sont mal baillis,
Et bien ont desservi à batre,
S'ilz ne peuvent le quart abatre;
Trop seurs sont, si ne le sçavez,
Dont les deux à secours avez:

La tierce seulement vous griefve,
Qui toutes les vies abriefve.
Saichez que moult vous réconforte
Cloto, qui la quenouille porte,
Et Lachesis qui les filz file:
Mais Atropos si anichile
Ce que ces deux peuvent filer.
Atropos vous bée à guiler;
Ceste qui parfont ne fourra,
Tous voz lignages enfourra,
Et s'en va espiant vous-meismes:
Oncques pires bestes ne veismes;
N'avez nul ènnemy greigneur.
Seigneur mercy, mercy Seigneur,
Souvienne-vous de voz bons peres,
Et de voz anciennes meres:
Selon leurs faitz vous maintenez:
Gardez que vous ne forlignez
En ce qu'ilz ont fait prenez garde,
S'il est qui leur prouesse esgarde.
Ilz se sont si bien deffendus,
Qu'ilz vous ont les estres rendus;
Se ne fust leur chevalerie,

Vous ne fussiez pas or en vie.
Moult eurent de vous grant pitié
Par amours et par amitié;
Pensez des autres qui viendront,
Qui vos lignages maintiendront;
Ne vous laissiez pas desconfire.
Greffes avez, pensés d'escrire;
N'ayez pas les bras emmouflez;
Martelez, forgez et souflez;
Aydez Cloto et Lachesis,
Si que de ses filz coupe six
Atropos, qui tant est villaine,
Qu'il en ressaille une douzaine.
Pensez de vous multiplier;
Si pourrez ainsi conchier
La felonnesse, la revesche
Atropos, qui le tout empesche.
Ceste lasse, ceste chetive
Qui contre les vies estrive,
Et des mors a le cueur si bault,
Nourrit Cerberus le ribault,
Qui tant desire leur morie,
Que tout en frit de lecherie,

Et de fain enragé mourust,
S'Atropos ne le secourust.
Car s'elle ne fust, il ne peust
Jamais trouver qui le repeust:
Ceste de luy paistre ne cesse;
Et pour ce que soif le compresse,
Ce mastin luy pend aux mamelles,
Qu'elle a triples, non pas jumelles.
Ses troys groins en son sain luy musse,
Et tire, et si groignoye et susse.
N'onc ne fut ne sera sevrez;
Si ne quiert-il estre abruvez
D'autre laict, et si ne demande
Estre repeu d'une autre viande,
Fors seulement de corps et d'ames;
Et luy gecte hommes et femmes
A monceaulx en sa triple gueule:
Ceste là le paist toute seule,
Et tousjours emplir la luy cuide;
Puis tousjours la treuve elle vuide,
Combien que de l'emplir se paine
De son relief. Sont en grant paine
Les troys ribauldes felonnesses,

Des felonnies vengeresses,
Alecto et Thisiphonay;
Car de chascune le nom ay.
La tierce aura nòm Megera,
Qui tous, se peut, vous mengera.
Ces troys en enfer nous attendent;
Ceulx fustent, batent, lyent et pendent,
Heurtent, hercent, escorchent, foulent,
Nayent, ardent, greillent et boulent
Devant les troys prevotz leans,
En plain consistoire seans,
Ceulx qui firent les felonnies
Quant ilz eurent ès corps les vies:
Ceulx par leurs tribulations
Recordent leurs confessions
De tous les maulx qu'ilz oncques firent,
Dès icelle heure qu'ilz nasquirent.
Devant eulx tout le peuple tremble;
Si suis-je trop couart, se semble,
Se ces prevostz cy nommer n'os:
Ce sont Radamante et Mynos,
Le tiers Cacus qui est leur frere.
Jupiter à ces troys fut pere.

Ces troys, comme je vous les nomme,
Furent au siecle si preud'homme,
Et justice si bien maintindrent,
Que juges d'enfer en devindrent.
Tel guerdon si leur en rendit
Pluto, qui tant les attendit
Que leurs ames du corps partirent,
Et telz offices desservirent.
Pour Dieu, seigneurs, que là n'aillez,
Contre les vices bataillez,
Que Nature nostre maistresse
Me vint hyer compter à ma messe:
Tous les me dist, onc puis ne six,
Vous en trouverez vingt et six
Plus nuysans que vous ne cuydez;
Et se vous estes bien vuidez
De l'ordure de tous ces vices,
Vous n'entrerez jamais ès lices
Des troys gardes devant nommées,
Qui tant ont males renommées,
Ne ne craindrez leur jugement
Des prevostz plains de damnement.
Ces vices en vous ne vouldroye,

Car d'oultrage m'entremectroye :
Assez briefment les vous expose
Le jolis Rommant de la Rose ;
S'il vous plaist là les regardez,
Pour ce que d'eulx mieulx vous gardez.
  Pensez de mener bonne vie :
Chascun voyse embrasser s'amie,
Et son amy chascun embrasse,
Et bayse, et festoye, et soulasse.
Se loyaulment vous entreamez,
Jà n'en devez estre blasmez ;
Et quant assez aurez joué,
Comme je vous ay cy loué,
Pensez de vous bien confesser
Pour bien faire et pour mal laisser ;
Et reclamez le roy célestre,
Que Nature reclame à maistre.
Cil en la fin vous secourra,
Quant Atropos vous enfourra :
Cil est salut de corps et d'ame ;
C'est le bel miroir de ma dame ;
Jamais madame riens ne sçeust,
Si ce très-bel miroir el n'eust ;

Cil la gouverne et cil la reigle;
Ma dame n'a point d'autre reigle;
Ce qu'elle sçait, il luy aprint
Quant à chambriere la print.
Si vueil, seigneurs, que ce sermon
Mot à mot, si vous en semon,
Et ma dame ainsi le vous mande,
Que chascun si bien y entende
Par bourgz, par chasteaulx, par citez,
Et par villes les recitez,
Et par yver et par esté,
A ceulx qui point n'ont cy esté.
Bon fait retenir la parole,
Quant elle vient de bonne escolle,
Et meilleur la fait racompter;
Moult en peut l'en à pris monter.
Ma parole est moult vertueuse;
Elle est cent foys plus précieuse
Que saphirs, rubis, ne baloy.
Beaulx seigneurs, ma dame en sa loy
A moult grans besoing de prescheurs,
Pour chastier tous les pecheurs
Qui de ses reigles se desvoyent,

Que tenir et garder devoyent.
Et se vous ainsi le preschiez,
Jà n'en seriez-vous empeschiez
Selon mon dit et mon accord.
Mais que le fait au dit s'acord
D'entrer au parc du champ joly,
Où l'aignel les brebis o ly
Conduit, saillant par les herbis
Le filz de la vierge brebis,
Avec sa très-blanche toyson,
Après et non pas à foyson :
Mais à compaignie escherie
Par l'estroicte sente serie,
Qui toute est fleurie et gerbuë,
Tant est pou marchée et batuë,
S'en vont les brebiettes blanches,
Bestes debonnaires et franches,
Qui l'herbete broutent et paissent
Et les flourettes qui là naissent.
Mais sachiez qu'ilz ont la pasture
De si merveilleuse nature,
Que les delectables fleurettes
Qui là naissent fresches et nectes,

Que cueillent au printemps pucelles,
Tant sont fresches, tant sont nouvelles,
Comme estoilles reflamboyans
Par les vergiers reverdoyans,
Au matinet à la rousée,
Tant sont toute jour atournée
De leurs propres beaultés nayves;
Fines couleurs, fresches et vives
N'y sont point au soir envieillies,
Ains y peuvent estre cueillies
Telles le soir que le matin,
Qui veult au cueillir mectre main,
Mais ne sont point, sachiez acertes,
Ne trop closes, ne trop ouvertes,
Ains flamboyent par les herbages,
Au meilleur point de leurs ââges:
Car le soleil levant luysant,
Qui ne leur est mye nuysant,
Ne ne degaste les rousées
Dont ilz sont toutes arousées,
Les tient adez en beaulté fines,
Tant leur adoulcist leurs racines.

Si vous dis que les brebiettes

Ne des herbes ne des fleurettes
Jamais tant brouter ne pourroyent,
Comme plus brouter en vourroyent,
Tant ne sçavent brouter ne paistre,
Que tousjours les voyront renaistre.
Plus vous dis ne tenez à fables,
Qui ne sont mye corrompables,
Combien que les brebis les broutent,
Dont les pastules rien ne coustent,
Car les peaulx ne sont pas venduës
Au derrenier, ne despenduës
Leurs toysons pour faire draps langes,
Ne couvertoirs à gens estranges;
Jà n'en seront d'eulx estrangées,
Ne les chairs en la fin mangées,
Ne corrompuës, ne mal mises,
Ne des maladies surprises;
Mais sans faille quoy que je dye,
Du bon pasteur ne dis-je mye,
Qui devant soy paistre les maine,
Qu'il ne soit vestu de leur laine,
S'il ne les despouille, ne plume,
Ne leur toult le pois d'une plume:

Mais il luy plaist et bon luy semble,
Que sa robe la leur ressemble.
Plus diray, mais ne vous ennuyt,
Qu'oncques on n'y veist naistre nuyt;
Si n'ont-ilz qu'ung jour seulement,
Mais il n'a point d'avesprement,
Ne matin n'y peut commencer,
Tant se saiche l'aube avancer;
Car le soir au matin s'assemble,
Et le matin au soir ressemble.
Autant vous dy de chascune heure;
Tousjours en ung estat demeure
Ce jour qui ne peut ennuyter,
Tant saiche à luy la nuyt luyter:
N'il n'a pas temporel mesure
Ce jour tant bel, qui tousjours dure,
Et de clarté présente rid:
Il n'a present ne preterit;
Car qui bien la verité sent,
Tous les troys temps y sont present,
Lequel present le jour compasse;
Mais ce n'est pas present qui passe,
En partie pour desfernir,

Ne dont soit partie à venir,
N'onc preterit present n'y fu :
Et aussi vous dy que le fu-
Tur n'y aura jamais presence,
Tant est destable permanence.
Car le soleil resplendissant,
Qui tousjours leur est paroyssant,
Fait le jour en ung point estable;
Ceulx sont en printemps pardurable:
Si bel ne veyd, ne si pur nulz,
Mesmes quant vivoit Saturnus,
Qui tenoit les dorées ââges,
Qui Jupiter fist tant d'oultrages
Son filz et tant le tormenta,
Que les couillons luy supplanta.
Mais certes, qui le vray en compte,
Moult fait à prudhomme grant honte
Et grant dommaige qui l'escouille;
Car qui des couillons le despouille,
Jà soit ce que je cele et taise
Sa grant honte et sa grant mesaise,
Au moins de ce ne doubte mye,
Luy toult-il l'amour de s'amye.

Jà n'est si bien à luy lyé :
Ou s'il je croy est maryé,
Puisque si mal vont ses affaires,
Pert-il, jà tant n'est debonnaires,
L'amour de sa loyal mouillier.
Grant pechié est d'homme escouillier,
Car mesmement cil qui l'escouille
Ne luy toult pas sans plus la couille,
Ne s'amye que tant a chiere,
Dont jamais n'aura belle chiere :
Ne sa mouillier, qui est du mains,
Mais hardement et sens humains
Qui doyvent estre en vaillans hommes.
Car escouillés, certains en sommes,
Sont pervers, couars et chenins,
Pour ce qu'ilz ont mœurs femenins.
Homme escouillé certainement
N'a point en luy de hardement,
Se ce n'est je croy d'aucun vice,
Pour faire aucune grant malice :
Car à faire grandes diablies
Sont toutes femmes trop hardies.
Escouillés en ce les ressemblent,

Pour ce que leurs mœurs s'entressemblent;
Et par dessus tout l'escouillié,
D'autres vices tout despouillié,
Aussi de tout mortel pechié,
Aumoins a-il de tant pechié,
Qu'il a fait grant tort à Nature
De luy tollir son engendrure.
Nul excuser ne l'en sçauroit,
Jà si bien penser n'y pouroit,
Aumoins moy; car se j'y pensoye,
Et la verité récensoye,
Ains pourroye ma langue user,
Que l'escouilleur en excuser
De tel pechié, de tel forfait,
Tant a vers Nature meffait.
Mais quelque pechié que ce soit,
Jupiter compte n'en faisoit,
Fors que sans plus à ce venist,
Que le regne en sa main tenist;
Et quant il fut roy devenu,
Et sire du monde tenu,
Il bailla ses commandemens,
Ses loix, ses establissemens,

Et fist tantost tout à délivre
Pour les gens enseigner à vivre,
Son ban crier en audience,
Dont je vous diray la sentence.

Comment Jupiter fist preschier
Que chascun ce qu'avoit plus chier
Prenist, et en fist à son gré
Du tout et à sa voulenté.

Jupiter qui le monde reigle,
Commande et establit pour reigle,
Que chascun pense d'estre à ayse;
Et s'il sçet chose qui luy plaise,
Qu'il le face s'il le peut faire,
Pour soulas à son cueur actraire.
Onc autrement ne sermonna,
Communement abandonna
Que chascun à son droit feist
Tout ce que delectable veist.
Car delict, si comme il pensoit,
Est la meilleur chose qui soit,
Et le souverain bien en vie,
Dont chascun doit avoir envie,
Et pour ce que tous l'ensuivissent,

Et qu'ilz à ses œuvres prenissent
Exemple de vivre, faisoit
A son corps ce qu'il luy plaisoit.
Damp Jupiter le renvoysié,
Par qui deliot fut tant prisié,
Et comme dit en Georgiques
Celluy qui escript Bucolicques,
Car ès livres gregoys trouva
Comment Jupiter ce prouva,
Avant que Jupiter venist,
N'est nul qui charuë tenist;
Nul n'avoit oncques champ aré,
Ne cerfouy, ne reparé;
N'onc n'avoit assise bourne
La simple gent paisible et bonne:
Communéement entre eulx cueilloyent
Les biens qui de leur gré venoyent.
Cil commanda partir la terre,
Dont nul sa part ne sçavoit querre,
Et la divisa par arpens;
Cil mist le venin ès serpens;
Cil aprint les loups à ravir,
Tant fist malice en hault gravir;

Celluy les chesnes mieulx trencha,
Les ruisseaulx courans estancha;
Cil fist par tout le feu estaindre,
Tant soubtiva pour gens destraindre;
Et le feu querir ès pierres,
Tant fut subtil et baretierres.
Cil fist diverses ars nouvelles;
Cil mist noms et nombre ès estelles;
Cil fist les latz et les rethz tendre,
Pour les saulvages bestes prendre,
Et leur hua les chiens premier,
Dont nul devant fut coustumier;
Cil dompta les oyseaulx de proye,
Par malice, qui gens esproye,
Assaulx mist en lieu de batailles
Entre esperviers, perdrix et cailles,
Et fist tournoyement ès nuës
D'autours, de faulcons et de gruës,
Et les fist au loyrre venir,
Et pour leur grace maintenir,
Qu'ilz retournassent à sa main,
Les peust-il au soir et au main.
Ainsi fist tant le damoiseaulx,

Qu'homme fut maistre des oyseaulx,
Et les en a servage mys,
Qu'ilz sont aux autres ennemys,
Et comme ravisseurs horribles
Aux autres oysillons paisibles.
Ce mestier si aima à suyvre,
Car sans leur chair ne vouloit vivre;
Ains en vouloit estre mangeur,
Tant fut délicieux lecheur,
Tant eut les volatilles chieres.
Cil mist les furetz ès tanieres,
Et fist les connins assaillir,
Pour eulx faire ès rayseaulx saillir.
Celluy fist, tant eut son corps chier,
Eschaulder, rostir, escorchier
Les poissons de mer et de fleuves,
Et fist les saulces toutes neufves,
D'espices de diverses guyses,
Où il a maintes herbes mises.
Ainsi sont artz avant venuës;
Car toutes choses sont venduës
Par travail, par povreté dure,
Parquoy les gens sont en grans cure;

Car le mal, les angoisses meuvent,
Par les malices qu'ilz y treuvent:
Ainsi le dit Ovide, qui
Eut assez, tant comme il vesqui,
De bien, de mal, d'honneur, de honte,
Comme luy mesmes le racompte.
Briefment, Jupiter n'entendit,
Quant à terre tenir tendit,
Fors muer l'estat de l'empire
De bien en mal, de mal en pire.
Moult eut en luy mol justicier;
Il fist printemps appeticier;
Et mist l'an en quatre parties,
Comme de present sont parties,
Esté, printemps, automne, yvers:
Ce sont les quatre temps divers,
Que tous printemps tenir souloit;
Mais Jupiter plus n'en vouloit,
Qui quant à regner s'efforça,
Les ââges d'or si despeça,
Et fist les ââges d'argent,
Qui puis furent d'arain; car gent
Ne finerent puis d'empirer,

Tant le vueillent à mal tirer.
Or sont d'arain en fer changiés,
Tant ont leurs estatz estrangiés,
Dont sont joyeux les dieux des salles,
Tousjours tenebreuses et salles,
Qui sur les hommes ont envye,
Tant comme ilz les voyent en vie.
Ceulx ont en leurs tectz attachées,
Dont jamais ne sont arrachées,
Les noires brebis douloureuses,
Lasses, chetives, mourineuses,
Qui ne vouldrent aller la sente
Que le bel aignelet presente.
Parquoy ilz fussent toutes franches,
Et leurs noires toisons très-blanches,
Quant le grant chemin ample tindrent,
Parquoy là habergier se vindrent,
A compaignie si planiere,
Qu'el tenoit toute la charriere.
  Mais jà beste qui leans aille
N'y portera toyson qui vaille,
Ne dont on puisse nul drap faire;
Ce n'est aucune horrible haire,

Qui plus est aguë et poignant,
Quant elle est aux costes joignant,
Que ne seroit ung pelisson
De peaulx de velu herisson.
Mais qui vouldroit charpir la laine,
Qui est molle, souefve et plaine,
Pourveu qu'il en eust tel foison
Pour faire drap de tel toyson
Qui seroit prinse ès blanches bestes,
Bien s'en vestiroyent ès festes
Empereurs et roys, voire et anges,
S'ilz se vestoyent de draps langes.
Pourquoy, bien le povez sçavoir,
Qui tel robe pourroit avoir,
Moult seroit vestu noblement,
Et pour la cause mesmement
Les devroit-on tenir plus chieres;
Car de telz bestes n'est-il gueres;
Ne le pasteur qui n'est pas nices,
Qui les bestes garde et les lices
En ce beau parc, c'est chose voire,
N'y lairroit entrer beste noire
Pour riens que l'on luy sçeust prier,

Tant luy plaist les blanches trier.
Pource vont o luy herbergier,
Car bien congnoissent le bergier,
Et sont très-bien par luy congneuës,
Parquoy de mieulx en sont receuës.
  Si vous dy que le plus piteux,
Le plus bel, le plus deliteux
De toutes les bestes vaillans,
C'est le bel aignelet saillans,
Qui les brebis au parc amaine,
Par son travail et par sa paine:
Car bien sçait se nulle en desvoye,
Que le loup seulement la voye,
Qui nulle autre chose ne trace,
Ne mais qu'elle ysse de la place
A l'aignel qui mener la pense,
Qu'il l'emportera sans deffense,
Et la mangera toute vive;
Ne l'en peut garder riens qui vive.
Seigneurs, c'est aignel vous attend;
Mais de luy nous tairons à tant,
Fors que nous prions Dieu le pere,
Que par la requeste sa mere

Luy doint si les brebis conduyre,
Que les loups ne leur puissent nuyre;
Et que par pechié ne faillés,
Que jouer en ce parc n'aillés,
Qui tant est bel et delectable
D'herbes, de fleurs tant bien flairable,
De violettes et de roses,
Et de trestoutes bonnes choses.
Car qui du beau jardin quarré,
Clos au petit guychet barré,
Où cil amant veit la carole,
Où Déduyt et sa gent carole;
En ce beau parc que je devise,
Qui tant est chose très-exquise,
Faire vouldroit comparaison.
Il feroit trop grant mesprison,
S'il ne la fait telle ou semblable
Comme il feroit de vray à fable:
Car qui dedans ce parc seroit,
Seurement jurer oseroit,
Ou qu'il mist sans plus l'œil leans,
Que le jardin seroit neans
Au regard de ceste closture,

Qui n'est pas faicte pas quarreure,
Mais est si ronde et si subtille,
Qu'oncques ne fut baril ne bille
De forme si bien arrondye.
Que voulez-vous que je vous dye ?
Parlons des choses qu'il veit lors
Et par dedans et par dehors,
Et par briefz motz nous en passons,
Affin que trop ne nous lassons :
Il veit dix laides imagettes
Hors du jardin au mur pourtraictes.
  Mais qui dehors ce parc querroit,
Tout figuré y trouveroit
Enfer, avecque tous les diables
Moult laidz et moult espouventables,
Et tous deffaulx et tous oultrages
Qui font en enfer leurs hostages,
Et Cerberus qui tout enserre ;
Et trouveroit toute la terre,
O les richesses anciennes,
Et toutes choses terriennes ;
Et verroit proprement la mer,
Et tous poissons, qui ont amer,

Et trestoutes choses marines,
Eauës doulces, troubles et fines,
Et les choses grans et menuës,
Toutes en eauës contenuës;
Et l'air et tous les oysillons,
Et mouschettes et papillons,
Et tout ce qui par l'air resonne;
Et le feu qui tout environne,
Les nuës et les tenemens
De tous les autres élemens:
Si verroit toutes les estelles,
Cleres, resplendissans et belles,
Soyent errans, soyent fichées
En leurs esperes attachées,
Qui là seroyent: toutes ces choses
Verroit en ce bel parc encloses,
Aussi appertement pourtraictes,
Qui proprement apparent faictes.
Or au jardin nous en allons,
Et des choses dedans parlons.
Il veit ce dit sur l'herbe fresche
Déduyt, qui demenoit sa tresche,
Et les gens o luy carolans

Sur les florettes bien olans :
Et veit, ce dit, les damoiseaulx,
Herbes, arbres, bestes, oyseaulx,
Et ruysselletz et fontenelles
Bruyre et fremir sur les gravelles,
Et la fontaine soubz le pin :
Et se vante que puis Pepin
Ne fut tel pin ; et la fontaine
Estoit de trop grant beaulté plaine.
Pour Dieu, seigneurs, prenez-y garde,
Qui bien la verité regarde,
Les choses dedans contenuës
Sont frivoles et fafeluës.
N'y a chose qui soit estable ;
Tout cė qu'il veit est corrompable :
Il veit caroles qui faillirent,
Et fauldront tous ceulx qui les firent ;
Aussi feront toutes les choses
Qu'il veit par tout leans encloses :
Car la nourrisse Cerberus,
A qui ne peut eschapper nulz
Humains, qu'el ne face finer,
Quant de sa force veult user,

Et sans cesser tousjours en use
Atropos, que riens ne refuse,
Par derrier vous les espyoit,
Fors les dieux s'aucuns y avoit;
Car sans faille choses divines
Ne sont pas à la mort enclines.
  Mais or parlons des belles choses
Qui sont en ce beau parc encloses.
Je vous dy generalement,
Que taire m'en vueil erramment,
Ne sçay-je proprement parler;
Car qui vouldroit le droit aller,
Nul homme ne pourroit penser,
Ne nulle bouche recenser
Les grans beaultés, les grans valuës
Des choses dedans contenuës,
Ne les beaulx jeux, ne les grans joyes
Qui sont pardurables et vrayes,
Que les caroleurs y demainent,
Et dedans la pourprise mainent:
Ce sont les choses delectables,
Toutes vrayes et pardurables,
Qu'ont ceulx qui leans se déduysent;

Et bien est droit, que tous biens puisent
A mesmes une grant fontaine
Qui moult est précieuse et saine,
Et belle et clere, et nette et pure,
Qui toute arrouse la closture;
Duquel ruyssel les bestes boyvent
Qui là veulent entrer et doyvent,
Quant des meres sont dessurées:
Car, puisqu'ilz en sont abuvrées,
Jamais soif avoir ne pourront,
Et vivront tant comme ilz voudront
Sans estre malades, ne mortes.
De bonne heure entrerent aux portes,
De bonne heure l'aignelet veyrent,
Que par estroit sentier suyvyrent
En la garde au sage bergier,
Qui les voult o luy herbergier;
Ne jamais nulz homs ne mourroit,
Qui une fois boire en pourroit.
Ce n'est pas celle dessoubz l'arbre,
Qu'il veit en la pierre de marbre;
L'en luy devroit faire la moue,
Quant icelle fontaine loue;

C'est la fontaine perilleuse,
Tant amere et tant venimeuse,
Qui tua le beau Narcissus,
Quant il se mira par dessus :
Et luy-meismes n'a pas vergongne
De recongnoistre, ains le tesmoigne,
Et sa cruaulté pas ne cele,
Quant perilleux miroir l'appelle;
Et dit que quant il se mira,
Maintefois puis en souspira,
Tant si trouva grief et pesant.
Telle odeur va celle eauë faisant,
Dieu ! si est la fontaine sade,
Où le sein tost devient malade.
Comment si fait-il bon virer,
Pour soy dedans l'eauë mirer.
Elle sourt, ce dit, à grans undes
Par deux sources grandes, parfondes;
Mais elle n'a pas, bien le sçay,
Ses sources, ne ses eaux de soy.
N'est nulle chose qu'elle tienne,
Que trestout d'autruy ne luy vienne;
Puis si redit que c'est sans fin,

Qu'elle est plus clere qu'argent fin.
Voyés de quelz truffe il nous plaide;
Elle est si très-trouble et si laide,
Que chascun qui sa teste y boute
Pour soy mirer, il n'y voit goute.
Tous si forcenent et angoissent,
Pource que point ne s'y congnoissent.
Au fons, ce dit, a cristaulx doubles,
Que le soleil, qui n'est pas troubles,
Fait luyre quant ses rays y jette,
Si cler que cil qui les aguette,
Voit tousjours la moytié des choses
Qui sont en ce vergier encloses:
Et pour le demourant y veoir,
S'il se veult d'autre part asseoir,
Tant sont cleres ne lumineuses,
Autres troubles et tenebreuses;
Parquoy ne font pas demonstrance,
Quant le soleil ses rays y lance
De toutes les choses ensemble;
Car ilz ne peuvent pas, ce semble,
Car l'obscurité qui les affuble,
Qui est si trouble et si obnuble

A celluy qui dedans se mire,
Qu'ilz ne peuvent par eulx suffire
Quant leur clarté d'ailleurs acquierent,
Se les rays du soleil n'y fierent
Si qu'ilz les puissent encontrer,
Ilz n'ont povoir de riens monstrer;
Mais celle que je vous devise,
C'est fontaine belle à devise.
Or levez ung pou les oreilles,
Si m'en orés dire merveilles.
Celle fontaine que j'ay dicte,
Qui tant est belle et tant prouffite
Pour guerir, tant est savourée,
Trestoute beste enlangourée
Rend tousjours par trois dois soutives
Les eauës cleres et moult vives.
Si sont si près à près chascune,
Que toutes s'assemblent à une,
Si que quant toutes les verrés,
Et une et trois y trouverés:
Se vous voulez au veoir embattre,
Vous n'y en trouverez jà quatre,
Mais tousjours trois et tousjours une;

C'est leur prosperité commune.
Onc telle fontaine ne veismes,
Car elle sourt de soy-meismes:
Ce ne sont pas autres fontaines
Qui sourdent par estranges vaines,
Ceste tout par soy se conduyt;
N'a besoing d'estrange conduyt,
Et se tient en soy toute vive,
Plus ferme que roche nayve,
N'a mestier de pierre de marbre,
Ne d'avoir converture d'arbre;
Car d'une sourse vient si haulte
L'eauë qui ne peut faire faulte,
Qu'arbre ne peut si hault attaindre
Que sa haultesse ne soit graindre,
Fors que sans faille en appendant,
Comme elle s'en vient descendant.
Là treuve une olivete basse,
Soubz qui toute l'eauë s'en passe;
Et quant l'olivete petite
Sent la fontaine que j'ay dicte,
Qui lui tempere ses racines
Par les eauës doulces et fines,

Si en prent tel nourrissement,
Qu'elle en reçoyt accroissement,
Et de fueille et de fruyt se charge:
Si devint si haulte et si large,
Qu'oncques le pin, qu'il vous compta,
Si hault de terre ne monta,
Ne ses rains si bien n'estendit,
Ne si bel umbre ne rendit.
Ceste olive tout en estant,
Ses rains sur la fontaine estant;
Ainsi la fontaine s'en umbre,
Et par le confort du bel umbre,
Les bestelettes là se mussent,
Qui les doulces rosées sussent,
Que le doulx ruisseau fait estendre
Par les fleurs et par l'herbe tendre.
Si pendent à l'olive escriptes
En ung roulet lettres petites,
Qui dyent à ceulx qui les lisent,
Qui soubz l'olive en l'ombre gysent:
Cy court la fontaine de vie
Par dessoubz l'olive fueillie,
Qui porte le fruyt de salut

Qui fut le pin qui la valut.
Si vous dy qu'en celle fontaine,
(Ce croyront foles gens à paine,
Et le tiendront plusieurs à fable)
Luyt ungs charboucle merveillable
Sur toutes merveilleuses pierres,
Trestout rayant à quatre quierres;
Et siet emmy si haultement,
Que l'en le voit appertement
Par tout le parc reflamboyer;
Ne ses rays ne peut desvoyer,
Ne vent, ne pluye, ne noblesse,
Tant est bel et de grant nublesse.
Et sçachiés que chascune esquierre,
Telle est la vertu de la pierre,
Vault autant que les autres deux:
Telz sont entr'eulx les forces d'eulx.
Ne les deux ne valent que celle,
Combien que chascune soit belle;
Ne nul ne les peut deviser,
Tant les saiche bien adviser,
Ne si joingdre par advisées,
Qu'il ne les treuve divisées.

Mais ung soleil si l'enlumine,
Qui est de clarté si très-fine,
Si bel et si resplendissant,
Que le soleil esclarcissant
En l'autre eauë les cristaulx doubles,
Les luy seroyent obscurs et doubles.
Briefment, que vous en compteroye?
Autre soleil leans ne roye
Que ces charboucles flamboyans;
C'est le soleil qui luyt leans,
Qui plus de resplendeur abonde,
Que nul soleil qui soit au monde.
Cil la nuyt en exil envoye;
Cil fait le jour, que dit avoye,
Qui dure pardurablement,
Sans fin et sans commencement,
Et se tient en un point de gré,
Sans passer signe ne degré,
Sans amendrir nul partie
Parquoy puisse estre departie;
Cil a si merveilleux pouvoir,
Que ceulx qui là vont pour le voir,
Si-tost que celle part se virent,

Et leur face en celle eauë mirent,
Tousjours de quelque part qu'ilz soyent,
Toutes les choses du parc voyent,
Et les congnoissent proprement,
Et eulx-mesmes pareillement;
Et puisque dedans se sont veuz,
Jamais ne seront plus déceuz
De nulle chose qui puist estre,
Tant y deviennent sage maistre.
Aultre merveille vous diray:
Que de cestuy soleil le ray
Ne trouble pas, ne ne retarde
Les yeulx de cil qui le regarde,
Ne ne les fait pas esblouyr,
Mais conforter et resjouyr,
Et fait revigourer leur veuë,
Par la belle clarté et veuë,
Plaine d'attrempée chaleur,
Qui par merveilleuse valeur
Tout le parc d'odeur resplenist
Par la grant doulceur qui en yst.
Et pource que trop ne vous tienne,
D'ung brief mot vueil qu'il vous souvienne:

Que qui la forme et la matire
Du parc verroit bien, pourroit dire
Qu'oncques en si bel paradis
Ne fut formé Adam jadis.
Pour Dieu, seigneurs, donc que vous semble
Du parc et du jardin ensemble,
Donnez raisonnable sentence
Et d'accident et de substance;
Dictes par vostre loyaulté
Lequel est de plus grant beaulté;
Et regardez des deux fontaines
Laquelle rend les eauës plus saines,
Plus vertueuses et plus pures,
Et des deux jugiés les natures:
Jugiés des pierres précieuses
Lesquelles sont plus vertueuses,
Et puis du pin et de l'olive
Qui cueuvre la fontaine vive:
Je m'en tiens à voz jugemens.
Se vous, selon les erremens
Que dit vous ay cy en arriere,
Donnez sentence droicturiere:
Car bien vous dy sans flaterie,

Hault et bas, de ce ne mens mye,
Que s'aucun tort y voulez faire,
Dire faulx et verité taire,
Tantost ne le vous quiers celer,
Ailleurs en iroye parler.
Mais pour nous plustot accorder,
Je vous vueil briefment recorder,
Selon ce que vous ay compté
De la fontaine la bonté:
Celle les vifz de mort enyvre,
Et ceste fait de mort revivre.
Seigneurs, sachiés certainement,
Se vous contenez sagement,
Et faictes ce que vous devrez,
De ceste fontaine beuvrez.
Et pour tout mon enseignement
Retenir plus legierement,
Car la leçon à briefz motz leuë
Plus est de legier retenuë,
Pource vous vueil briefment retraire
Tout cela que vous devez faire.
  Pensez de Nature honnourer;
Servez-la par bien labourer;

Et se de l'autruy riens avez,
Rendez-le, se vous le sçavez;
Et se rendre ne le povez,
Et les biens despendus ayez,
Ayés du rendre voulenté,
Se biens vous viennent à planté.
D'occision nul ne s'approuche;
Nettes ayés et mains et bouche;
Soyez loyaulx, soyez piteux :
Lors irez au champ delicteux,
Par trace l'aignel ensuyvant
En pardurableté vivant,
Boyre de la belle fontaine
Qui tant est pure, clere et saine.
Car jamais mort ne recevrez,
Si-tost que l'eauë beuë aurez,
Ains irez par joliveté
Chantans en pardurableté
Mottez, rondeaulx et chansonnettes
Par l'herbe verd sur les flourettes,
Soubz l'olivette carolant.
Que vous iray-je flajolant?
Droit est que mon frestel estuye,

Car beau chanter souvent ennuye ;
Trop vous pourroye huy mès tenir,
Si vous vueil mon sermon finir :
Or y perra que vous ferez,
Quant en hault encore serez
Pour bien preschier sur la bretesche.

L'Acteur.

Genius tout ainsi leur presche,
Et jette en la place le cierge,
Qui ne fut pas de cire vierge,
Dont la flamme toute enfumée
Par tout le monde est alumée.
N'est dame qui s'en sçeust deffendre,
Tant le sçeust bien Venus espandre ;
Elle a cueilly si hault les vens,
Que toutes les femmes vivans,
Leurs corps, leurs cueurs et leurs pensées
Sont de celle odeur encensées.
Amours de la chartre ainsi leuë
A si la nouvelle espanduë,
Que jamais n'est homs de vaillance
Qui ne s'accorde à sa sentence.
Quant Genius eut trestout leuz,

Les barons de grant joye esmeuz
Furent trestous communéement:
Chascun se maintint lyéement;
Car oncques mais, comme ilz disoyent,
Si bon sermon ouy n'avoyent,
N'oncques puis qu'ilz furent conceuz
Si grant pardon n'eurent receuz,
Ne n'ouyrent pareillement
Si droit excommuniément.
Affin que le pardon ne perdent,
A la sentence tous s'aherdent,
Et respondent tost et viat,
Amen, amen, fiat, fiat.
Comme la chose est en ce point,
N'y eut de demourée point;
Chascun le sermon mot à mot
L'a bien noté, comme il l'amot:
Car il leur sembla moult salvable
Par le bon pardon charitable,
Et moult l'ont voulentiers ouy.
Et Genius s'esvanouy,
Qu'ilz ne sçeurent onc qu'il devint,
Dont cryent en l'ost plus de vingt:

Or à l'assault sans plus attendre !
Qui bien sçait la sentence entendre,
Moult sont nos ennemys grevez.
Lors se sont tous en piedz levez,
Prest de continuer la guerre
Pour tout prendre et mettre par terre.
Genius se leva devant,
Ainsi que pour cueillir le vent,
Et alla plus-tost que le pas
Au chastel, mais n'y entra pas.
Venus, qui d'assaillir est preste,
Premierement leur admoneste
Qu'ilz se rendent; mais ains que firent,
Honte et Paour luy respondirent :
Certes, Venus, c'est pour neans;
Jà ne mettez les piedz ceans.
Non voir s'il n'y avoit que moy,
Dist Honte, point ne m'en esmoy.
Quant la déesse entendit Honte,
Dist : Orde garce, à vous que monte,
Me vouloir ainsi contrester !
Vous verrez jà tout tempester,
Se le chasteau ne m'est rendu :

Par vous ne sera deffendu:
Encontre moy ne le tiendrez;
Certainement vous le rendrez,
Ou je vous ardray toute vive,
Comme douloureuse et chetive:
Tout le pourpris vueil embraser,
Tours et tournelles arraser;
Je vous eschaufferay les naches;
J'ardray pilliers, murs et estaches;
Tous voz fossez seront remply,
Je les feray mettre à honny;
Voz barbacanes adressées
Jà si hault ne seront haussées,
Que ne les face à terre estendre;
A Bel-acueil lairray tout prendre,
Bouton et Roses à bandon,
Une heure en vente, et l'autre en don.
Ne vous ne serez jà si fiere,
Que tout le monde ne s'y fiere:
Tous yront à procession,
Sans point faire d'exception,
Par les Rosiers et par les Roses,
Quant j'auray les lices descloses.

Et pour Jalousie bouler,
Feray-je par tout defouler
Et les preaulx et les herbages,
Tant eslargiray les passages :
Tous y cueilliront sans delay
Boutons, Roses, et clerc et lay ;
Religieux et séculier,
N'est nul qui s'en puist reculier ;
Tous y feront leur penitence,
Mais ne sera sans difference.
Les ungs viendront répostement,
Et les autres appertement ;
Mais les répostement venus
Seront à preud'hommes tenus ;
Les autres seront diffamez,
Et ribaulx bordeliers clamez ;
Tant soit ce qu'ilz n'en ayent couple,
Comme ont aucuns que nul n'en coulpe,
S'il advient qu'aucun maulvais homme,
Que Dieu et saint Piere Romme
Confonde et eulx et leur affaire,
Laissent les Roses pour pis faire ;
Et leur donne chappeau d'ortie,

Le diable qui les enortie :
Car Genius de par Nature,
Pour leur vice, pour leur ordure,
Les a tous en sentence mys,
Avec noz autres ennemys.
Honte, se je ne vous engin,
Pou prise mon art et engin,
Qu'ailleurs jà ne m'en clameray.
Certes jà ne vous aymeray,
Ne vous, ne Rayson vostre mere,
Qui tant est aux Amans amere :
Qui vostre mere et vous croyroit,
Jamais par amours n'ameroit.
Venus à plus dire n'entend,
Car luy souffisoit bien à tant.
Lors s'est Venus hault secourcée;
Bien sembla femme courroucée;
L'arc tend, et le boujeon encoche :
Quant la corde fut mise en coche,
Jusqu'à l'oreille l'arc entoyse,
Qui n'est pas plus long d'une toise;
Puis ainsi comme bonne archiere,
Par une moult petite archiere

Qu'elle vit en la tour reposte,
Par devant non pas par decoste,
Que Nature eut par grant maistrise
Entre deux beaulx pilliers assise.
Les beaulx pilliers d'ivire estoyent
Moult gens ; et d'argent soustenoyent
Ung bel ymage en lieu de chasse,
Qui n'est trop haulte ne trop basse,
Trop grosse, trop gresle non pas ;
Mais toute taillée à compas,
De bras, d'espaulles et de mains,
Qu'il ne falloit ne plus ne moins.
Moult furent gens les autres membres,
Et mieulx flairans que pommes d'embres.
Dedans avoit ung saintuaire,
Couvert d'ung précieux suaire,
Le plus gentil et le plus noble
Qui fut jusqu'à Constantinoble ;
Et se nulz usant de rayson,
Vouloit faire comparaison
D'ymaige à autre bien pourtraire,
Autel le peut de ceste faire
A l'ymage Pygmalion,

Comme de souris à lion.

Cy commence la fiction
De l'ymage Pygmalion.

Pygmalion fut entaillieres,
Pourtrayant en fer et en pierres,
En metaulx, en os et en cyres,
Et en toutes autres matyres
Qu'on peult à tel œuvre trouver
Pour son grant engin esprouver,
Se voult à pourtraire desduire.
Il fist une ymage d'ivire,
Et mist au faire tel entente,
Qu'elle fut si plaisante et gente,
Qu'elle sembloit estre aussi vive
Que la plus belle riens qui vive;
N'oncques Heleine ne Lavine
Ne furent de couleur si fine,
Ne de si belle façon nées,
Tant furent-ilz bien façonnées,
Ne de beaulté n'eurent la disme.
Tout s'esbahit-il en luy-meisme
Pygmalion, quant la regarde;

Et luy qui ne s'en donnoit garde,
Amours en ses réseaux l'enlace
Si fort qu'il ne sçet comme il face,
Et à soy-mesmes se complaint,
Mais ne peut estanchier son plaint.
Las ? que fais-je ? dist-il ; dors-je ?
Maint ymage ay fait et forgé,
Qu'on ne sçavoit dire leur pris ;
N'onc d'eulx aymer ne fuz surpris :
Or suis par ceste mal bailly,
Par luy m'est tout le sens failly.
Las ! dont me vient ceste pensée,
Comme fut telle amour brassée ?
J'ayme une ymage sourde et muë,
Qui ne se crosle ne remuë,
Ne jà de moy mercy n'aura :
Telle amour comment me navra,
Il n'est nul qui parler en oye,
Qui trop esbahir ne s'en doye.
Or suis-je le plus fol du siecle,
Que puis-je faire à cest article ?
Par foy, s'une royne j'aymasse,
Mercy touteffoys esperasse,

Pour ce que c'est chose possible;
Mais ceste amour est si horrible,
Car elle ne vient de Nature,
Trop folement y metz ma cure.
Nature en moy maulvais filz a;
Quant me fist, forment s'avilla,
Si ne la doys-je pas blasmer:
Se je vueil folement amer,
Ne m'en doys prendre s'a moy non,
Puisque Pygmalion ay nom.
Dès que je peux sur piedz aller,
De telle amour n'ouy parler.
Si n'ayme-je trop folement:
Car, se l'escripture ne ment,
Maintz ont plus folement amé.
N'ayma jadis au boys ramé,
A la fontaine clere et pure,
Narcisus sa propre figure,
Quant cuida sa soif estanchier;
N'oncques ne s'en peut revanchier,
Qu'il n'en mourust selon l'hystoire,
Qui encor est de grant memoire.
Dont suis-je moins fol touteffoys,

Car quant je vueil à elle voys,
Et la prens, et l'acolle et baise,
Dont puis mieulx souffrir ma mesaise:
Mais cil ne povoit avoir celle
Qu'il voioit en la fontenelle.
D'autre part, en maintes contrées
Ont mains amans dames amées,
Et les servirent comme ilz peurent,
Qu'oncques ung seul baiser n'en eurent,
Si s'en sont-ilz forment penez:
Dont m'a Amours mieulx assenez.
Non a: car à quelque doubtance
Ont-ilz touteffoys esperance
Et de baisier et d'autre chose,
Dont l'esperance m'est forclose.
Quant au délict que ceulx attendent
Qui les déduitz d'amours demandent,
Car quant je m'en vueil à aiser
Et d'acoller et de baiser,
Je treuve m'amye aussi roide
Comme est ung pal, et aussi froyde;
Car quant pour la baiser y touche,
Toute me refroydist la bouche.

Ha! trop ay parlé folement:
Mercy, doulce dame, en demand,
Et pry que l'amande en prenez;
Car de tant que vous me daignez
Doulcement regarder et rire,
Ce me doit assez bien souffire.
Car doulx regardz et riz piteux
Sont aux Amans moult déliteux.

Comment Pygmalion demande
Pardon, en presentant l'amande
A son ymage, des paroles
Qu'il dit d'elle, qui sont trop foles.

Pygmalion lors s'agenouille,
Qui de larmes sa face mouille,
Son gaige tend si luy amende;
Mais el n'a cure de l'amende,
Car elle n'entent riens, ne sent
De luy, ne de tout son present,
Si que cil craint perdre sa paine
Qui de tel chose aymer se paine.
Ne cil n'en sçet son cueur ravoir,
Car amours toult sens et avoir;
Si que trestout s'en déconforte,

N'il ne sçet s'est elle vive ou morte;
Souvent va aux mains, et luy taste,
Et fait ainsi comme ce fust paste,
Que ce soit sa chair qui luy fuye;
Mais c'est sa main qu'il y apuye.
 Ainsi Pygmalion estrive;
En son estrif n'a paix ne trive;
En ung estat pas ne demeure :
Or ayme, or hayt, or rid, or pleure,
Or est lyés, or à mal aise,
Or se tormente, or se rapaise;
Puis luy revest en maintes guises
Robes faictes par grant maistrises
De beaulx draps de soye, ou de laine,
D'escarlatte, de tyretaine,
De verd, de pers et de brunette,
De couleur fine, fresche et nette,
Où moult a riches pennes mises,
Herminées, vaires et grises;
Puis les luy oste, si essaye
Com luy siet bien robe de soye,
Sandaulx, molequins, malebruns,
Indes, vermaulx, jaunes et bruns,

Samits dyaprés, camelos.
Pour neant fust ung angelos,
Tant est de contenance simple.
Autreffoys luy met une gimple,
Et par dessus ung cueuvrechief,
Qui cueuvre la gimpe et le chief;
Mais ne cueuvre pas le visaige,
Car ne veult pas tenir l'usaige
Des Sarrasins, qui d'estamines
Cueuvrent les chiefs aux Sarrasines,
Quant eulx trespassent par la voye,
Que nulz trespassans ne les voye,
Tant sont plains de jalouse rage.
Autreffoys luy reprent courage
D'oster tout, et de mettre guindes
Jaunes, vermeilles, vers et indes,
Et treceures gentilz et gresles,
De soye, d'or à menus perles;
Et dessus la crespine attache
Une moult précieuse attache,
Et par dessus la crespinete
Une couronne d'or pourtraicte
Où moult a précieuses pierres,

Et beaulx chastons à quatre esquierres
Et à quatre demis compas,
Sans ce que je ne compte pas,
L'autre pierrerie menuë,
Qui siet entour espesse et druë:
Et met à ses deux oreillettes
Deux verges d'or pendans greslettes;
Et pour tenir la chevessaille,
Deux fermeaulx d'or au col luy baille:
Emmy le pis ung en remet,
Et de la ceindre s'entremet;
Mais c'est d'ung si très-riche ceint,
Qu'oncques pucelle tel n'eut ceint:
Et pend au ceint une aumosniere,
Qui moult est précieuse et chiere;
Et cinq pierres y met petites
Du rivage de mer essites,
Dont pucelles aux marteaulx jouent,
Quant rondes et belles les trouvent:
Et par grant entente luy chausse
En chascun pied soulier et chausse
Entaillées si joliement,
Presqu'à deux doys du pavement.

N'est pas de houseaulx estrenée,
Car el n'est pas de Paris née;
Trop seroit rude chaussemente
A pucelle de tel jouvente.
D'une asguille bien affilée
D'argent, de fil d'or enfilée,
Luy a, pour mieulx estre vestuë,
Chascune manche estroit cousuë.
Puis luy baille fleurs nouvellettes,
Dont ces jolies pucellettes
Font en printemps leur chappeletz,
Et pommetes et oyseletz,
Et diverses choses nouvelles
Delectables aux damoiselles;
Puis chappelet de fleurs luy fait:
Oncques n'en veistes nul mieulx fait,
Car il y met sa peine toute.
Anneletz d'or ès doys luy boute,
Et dit comme loyal espoux:
Doulce amye, je vous espoux,
Et deviens cy vostre, et vous moye:
Ymeneus et Juno m'oye,
Qui veulent à nos nopces estre.

Je n'y quiers plus ne clerc ne prestre,
Ne prelatz à mitres ne croces,
Car ce sont les vrais dieux des nopces.
   Lors chante à haulte voix serie
Chans plains de grant renvoyserie,
En lieu de messe chansonnettes
Des jolys secrets d'amourettes;
Et fait ses instrumens sonner,
Qu'on n'y orroit pas Dieu tonner;
Et plus en sçeut-il les manieres
Et meilleures et plus entieres
Qu'oncques n'eut Amphion de Thebes,
Harpes bien sonnans et rebebes.
Il a aussi guitterne et lus,
Qu'il a pour son déport esleus;
Et puis faire sonner ses orloges
Par ses salles et par ses loges,
A roës trop subtillement
De pardurable mouvement.
Orgues avoit bien maniables,
A une seule main portables,
Où il mesme soufle et touche,
Et chante hault à plaine bouche

Mottez à contre et à teneure :
Puis met en cymbales sa cure,
Puis prent freteaulx et si fretele,
Et chalemeaulx et chalemele,
Et puis tabours et fleute et tymbe,
Pour neant sur tabour, sur tymbe
Et citole et trompe et cheurie,
Li comme l'en fait en Surie;
Et si psalterione et viele
D'une joliete viele :
Puis prent sa muse, et se travaille
Aux instrumens de cornouaille;
Et espringue, et sautele et bale,
Et fiert du pied parmy la sale;
Puis la prent par la main, et dance.
Mais moult a au cueur grant pesance,
Qu'el ne veult chanter ne respondre,
Ne pour prier, ne pour semondre :
Puis la rembrace, et si la couche
Entre ses bras dedans sa couche,
Et puis la baise et puis l'acole;
Mais ce n'est pas de bonne escole.
Quant deux personnes s'entrebaisent,

Et les baisiers aux deux ne plaisent;
Ainsi s'occist, ainsi s'affole,
Surprins en sa pensée fole
Pygmalion le bien deceu.
Or, pour sa sourde ymage esmeu,
Tant qu'il peut la pare et atourne;
Car tout à la servir s'atourne:
N'elle n'appert, quant elle est nuë,
Moins belle que s'estoit vestuë.
Lors advint qu'en celle contrée
Eut une feste celebrée,
Où moult advenoit de merveilles:
Si y vint tout le peuple aux veilles
Au temple que Venus avoit.
Le Varlet, qui moult se fioit
Pour soy de s'amour conseiller,
Vint à celle feste veiller.
Lors se plaint aux Dieux et démente
De l'amour qui se le tormante;
Et leur dist en ceste maniere,
A genoulx faisant sa priere:
Beaulx Dieux, dist-il, qui tout pouvez,
S'il vous plaist ma requeste oyez;

Et toy qui dame es de ce temple,
Saincte Venus, de grace m'emple,
Qu'aussi es-tu moult courroucée,
Quant chasteté est exaucée.
Si j'ay grant peine desservie
De ce que je l'ay tant servie,
Or m'en repens de cueur très-bon,
Et te pry m'en donner pardon,
Et m'octroye par t'amytié
Par ta doulceur, par ta pitié,
Par convenant que mal m'opresse;
Se chasteté du tout ne laisse,
Que la belle qui mon cueur emble,
Qui si bien yvoire ressemble,
Devienne ma loyalle amye,
Et de femme ait corps, ame et vie;
Et se de ce faire te hastes,
Se je suis jamais trouvé chastes,
J'ottroy que je soye pendu,
Ou à grans haches pourfendu,
Ou que dedans sa gueulle triple
Trestout vif m'engloutisse et crible,
Ou me lye en corde ou en fer,

Cerberus le portier d'enfer.
Venus, qui la priere ouyt
Du Varlet, forment s'esjouyt,
Pource que chasteté layssoit,
Et de luy servir s'avançoit,
Comme de bonne repentance
Prest d'en faire la pénitance
Tout nud entre les bras s'amye,
Se jà la peut tenir en vie.
A l'ymage envoya lors l'ame:
Si devint si très-belle dame,
Qu'oncques en toute la contrée
N'avoit nul si belle encontrée.
Ne jà plus au temple sejourne;
A son ymage s'en retourne
Pygmalion à moult grant haste,
Puisqu'il eut faicte sa requeste;
Car plus ne se peut retarder
De la tenir et regarder.
A luy s'en court les saultz menuz,
Tant qu'il est jusques-là venuz.
Du miracle riens ne sçavoit,
Mais ès Dieux grant fiance avoit;

Et quant de plus près la regarde,
Plus art son cueur, et frit et larde.
Lors voit qu'elle est vive et charnuë:
Si luy manye sa chair nuë,
Et voit ses beaulx crins blondoyans,
Comme unde ensemble undoyans;
Et sent les oz, et sent les vaynes
Qui de sang furent toutes plaines,
Et le poulx debatre et mouvoir.
Ne sçait se c'est mensonge, ou voir:
Arrier se trait, ne sçait que faire,
Ne s'ose plus près d'elle traire;
Car il a paour d'estre enchanté.
Qu'est-ce? dit-il, suis-je tempté?
Veille-je pas? Nenny; je songe.
Est-ce verité ou mensonge?
Songier, certes non fais: je veille.
D'où me vient donc ceste merveille?
Est-ce fantosmes ou ennemys
Qui s'est en mon ymage mys?
Lors luy respondit la pucelle,
Qui tant fut advenant et belle,
Et tant avoit blonde sa cosme:

Ce n'est ennemy, ne fantosme,
Doulx amy ; ains suis vostre amye,
Preste de vostre compaignie
Recevoir, et m'amour vous offre,
S'il vous plaist recevoir tel offre.
Cil voit que la chose est acertes,
Et voit les miracles appertes ;
Si se trait auprès, et s'asseure
Pource que c'est chose très-seure :
A elle s'ottroit voulentiers,
Comme cil qui sien est entiers.
A ces paroles s'entrallyent,
De leur amour s'entremercyent,
N'est joye qu'ilz ne s'entrefacent :
Par grant amour lors s'entrembrassent,
Comme deux coulombs s'entrebaisent ;
Moult s'entrayment, moult s'entreplaisent.
Aux Dieux tous deux graces rendirent,
Qui tel courtoisie leur firent,
Especialment à Venus
Qui leur a aidé mieulx que nulz.
Or est Pygmalion à aise,
Or n'est-il riens qui luy desplaise,

Car riens qui vueil ne refuse;
S'il oppose, el se rend confuse;
S'elle commande, il obeist:
Pour chose ne la contredist
De luy accomplir son plaisir.
Or peut avec s'amye gesir,
Car n'en fait ne dangier ne plainte.
Tant ont joué, qu'elle est ensainte
D'Epaphos, dont en fut nommée
L'ysle Paphos ès renommée,
Dont le roy Cyniras nasqui.
Preud'homs fut, fors en ung cas: qui
Tous bon eurs en soy eust bien euz,
S'il n'eust jamais été déceuz
Par Mirra sa fille la blonde:
Car la Vieille que Dieu confonde,
Qui de peché doubtance n'a,
La nuyt en son lict luy mena.
La royne estoit à une feste;
La pucelle saisist en haste
Le roy sans ce que mot en sçeust,
Qu'avec sa fille gesir deust:
Cy eut trop estrange semille,

Le roy laissé avec sa fille,
Quant les eut ensemble avenez,
Le bel Adonys en fut nez;
Puis fut-elle en arbre muée:
Car son pere l'eust lors tuée,
Quant il apperceut le tripot.
Mais oncques advenir n'y pot,
Quant eut fait apporter le cierge;
Car celle, qui n'estoit pas vierge,
Eschappa par ysnelle fuyte,
Autrement l'eust toute destruyte.
Mais c'est trop loing de ma matire,
Pource est bien droit qu'arrier m'en tire:
Bien orrez que ce signifie,
Ains que cest œuvre soit finie.
    Je ne vous vueil plus cy tenir;
A mon propos vueil revenir;
Autre champ me convient arer.
Qui vouldroit doncques comparer
De ces deux ymages ensemble
Les beaultez, si comme il me semble,
Tel similitude y peut prendre,
Qu'autant que la souris est mendre

Que le lion, et moins ossuë
De force de corps, de valuë;
Autant sçachiez en loyaulté
Eut celle ymage moins beaulté,
Que n'a celle que je tant pris.
Bien advisa dame de pris
Celle ymage que je cy prise,
Dessus le pileretz assise,
Dedans la tour droit au millieu:
Oncques encores ne vy lieu
Que si voulentiers regardasse,
Voire à genouillons l'aorasse,
Et le sainctuaire et l'archiere
Jà ne laissasse pour l'archiere,
Ne pour l'arc, ne pour le brandon,
Que je n'y entrasse habandon;
Tout mon povoir aumoins en feisse,
A quelque chief que j'en venisse,
Se trouvasse qui le m'offrist,
Ou sans plus qui le me souffrist.
Si me suis-je par Dieu vouez
Aux reliques que vous ouez,
Ou se Dieu plaist les requerray,

Si-tost que temps et lieu verray:
D'escharpe et de bourdon garny
Que Dieu me gard d'estre escharny,
Et destourbé par nulle chose
Que ne jouysse de la Rose!
Venus n'y va plus attendant;
Le brandon plain de feu ardant
Tout empenné laissa voler,
Pour ceulx du chastel affoler;
Mais sçachiez qu'onc nulle, ne nulz,
Tant les traits subtilement venus,
N'eurent povoir de le choisir,
Tant regardassent à loysir.

Comment ceulx du chastel yssirent
Hors, aussi-tost comme ilz sentirent
La chaleur du brandon Venus,
Dont aucuns jousterent tous nudz.

Quant le brandon s'en fut volez,
Et ceulx de leans affolez,
Le feu esprent tout le pourpris;
Bien se deurent tenir pour pris,
Tous s'escrierent: Trahy! trahy!
Tous sommes mors! hay! hay!

Fuyons-nous-en hors du pays;
Jettons nos clefz comme esbahys.
Dangier, cest horrible mouffé,
Quant il se sentit eschauffé,
S'enfuyt plus fort que cerf en lande.
N'y a nulz d'eulx qui l'autre attende:
Chascun les mains à la ceinture
Met à fouyr toute sa cure.
Paour s'en fuyt, Honte si cesse,
Embrasé le chastel délaisse,
N'onc puis ne voult riens mettre à pris,
Puisque le chastaux fut espris.
Après arriva Courtoysie,
La preux, la sage, la prisie,
Quant el veit la desconfiture,
Pour son filz oster de laidure:
Avec luy Pitié et Franchise
Saillirent dedans la pourprise,
N'onc pour l'ardure ne laisserent;
Jusqu'à Bel-acueil s'adresserent.
  Courtoysie prent la parole
Premier, et Bel-acueil accole,
Car de bien dire n'est pas lente:

Beau filz, moult ay esté dolente,
Moult ay tristesse à mon cueur euë,
Dont tant avez prison tenuë.
Mal-feu et male-flambe l'arde,
Qui vous avoit mis en tel garde!
Or estes, Dieu mercy, délivres,
Car là hors o ces Normans yvres
En ces fossez est mort gysant
Male-bouche le mesdisant;
Veoir or ne peut plus escouter.
Jalousie ne fault doubter;
L'en ne doit pas pour Jalousie
Laisser à mener bonne vie,
Ne soy solasser privéement
Avec son amy mesmement,
Quant à ce vient qu'il n'a povoir
De la chose n'ouyr ne veoir:
N'il n'est qui dire la luy puisse,
Ne n'a povoir que cy nous truisse.
Et les autres desconseillez
Fouys s'en sont tous exillez,
Les felons et oultrecuidez
Ont trestous le pourpris vuydez,

Beau très-doulx filz, pour Dieu mercy
Ne vous laissez pas brusler cy :
Nous vous prions par amytié,
Et je, et Franchise, et Pitié,
Que vous à ce loyal Amant
Ottroyés ce qu'il vous demand,
Qui pour vous a long temps mal trait,
N'oncques ne vous fist ung faulx trait :
Le franc qui oncques ne guilla,
Recevez et tout ce qu'il a ;
Voire l'ame mesmes vous offre :
Pour Dieu, ne refusez tel offre,
Beau doulx filz ; ains le recevez,
Par la foy que vous me devez,
Et par amours qui s'en efforce,
Qui moult y a mise grant force.
Beau filz, Amour vainct toutes choses ;
Toutes sont soubz la clef encloses.
Virgile mesme le conferme
Par sentence esprouvée et ferme,
Qu'en Bucoliques bien verrez :
Amour vainct tout, ce trouverrez,
Et vous la devez recevoir.

Certes il dit, et bien est voir,
En ung seul vers tout ce nous compte,
Nul ne peut ouyr meilleur compte:
Beau filz, secourez tel Amant;
Que Dieux ambedeux vous amant;
Ottroyez-luy la Rose en don.
  Dame, je la luy habandon,
Dist Bel-acueil, moult voulentiers;
Cueillir la peut endementiers
Que seulz sommes en ceste voye:
Pieçà recevoir le devoye,
Car bien voy qu'il ayme sans guille,
Dont luy rens des mercys cent mille,
Tantost comme bon pelerin,
Hatif, fervant et anterin,
De cueur comme fin amoureux.
  Après cest ottroy savoureux,
Vers l'archiere acueil mon voyage
Pour fournir mon pelerinage;
Et porte o moy par grant effort
Escharpe et bourdon grant et fort,
Tel qu'il n'a mestier de ferrer
Pour tournoyer, ne pour errer.

L'escharpe est de bonne facture,
D'une pel souple sans cousture;
Mais sachiez qu'elle n'est pas vuyde:
Deux marteletz par grant estuyde
Y mit dedans, comme il me semble,
Diligemment tous deux ensemble:
Nature qui les me bailla,
Quant premierement les tailla,
Subtilement forgés les avoit,
Com cel qui forger sçavoit,
Mieulx qu'oncques Dedalus ne sceust.
Si croy que pour ce fait les eust,
En pensant que j'en forgeroye
Maint palefroy quant j'erreroye.
Si feray-je certainement,
Se je puis avoir l'aysement;
Car, Dieu mercy, bien forger sçay.
Si vous dy bien que plus chier ay
Mes deux marteletz et m'escharpe,
Que ma citolle ne ma harpe.
Moult me fist grant honneur Nature,
Quant m'arma d'une tel armure,
Et m'en enseigna si l'usage,

Que m'en fist bon ouvrier et sage :
Car elle-mesmes le bourdon
M'avoit appareillé pour don,
Et voult au doler la main mectre,
Ains que je fusse mis à lectre.
Mais dn ferrer ne luy chaloit,
Pour ce que riens mains n'en valoit ;
Et depuis que je l'euz receu,
Près de moy je l'ay tousjours eu :
Je ne le perdis oncques puis,
Ne ne perdray pas se je puis ;
Car n'en vouldroye estre délivres
Pour cinq cens foys cent mille livres.
Beau don me fist, pour ce le garde ;
Moult suis joyeulx quant le regarde :
Je la mercy de son présent ;
Comptant suis de l'avoir present.
Mainteffois m'a puis conforté,
Et maintz lieux, où je l'ay porté,
Bien me sert, et sçavez de quoy,
Quant suis en aulcun lieu requoy,
Et je chemine, je le boute
Es fosses où je ne voy goute,

Ainsi que pour les guez tempter;
Si que je me puis bien vanter
Que n'y ay garde de nayer,
Tant sçay bien le gué essayer,
Et fier par rives et par fons:
Mais j'en treuve de si parfons,
Et qui tant ont larges les rives,
Qu'il me greveroit moins deux lives
Sur la marine esbanoyer,
Que telz rivages costoyer;
Et moins m'y pourroye lasser,
Que si perilleux gué passer.
Car trop les ay grans essayés,
Et si n'y suis-je pas noyés:
Car si-tost que je les trouvoye,
Et d'entrer ens m'entremectoye,
Et telz les avoye esprouvez,
Que jamais fons n'y fut trouvez
Par perche ne par aviron,
Je m'en alloye à l'environ,
Et près de rives me tenoye,
Tant que hors en la fin venoye;
Mais jamais yssir je n'en peusse

Se lors les armeures je n'eusse
Que Nature m'avoit données.
Mais or laissons ces voyes lées
A ceulx qui là vont voulentiers ;
Et nous les desduysans sentiers,
Non par les chemins aux charrettes,
Mais les jolyes sentelettes,
Belles et joyeuses tenons,
Qui les jolivetés menons.
Si rest plus de gaigne rentier
Vieilz chemin, que nouveau sentier ;
Et plus y trouve-l'on d'avoir,
Dont l'en peut grand prouffit avoir.
Et Juvenal mesme affiche
Que qui se met en vieille riche,
S'il veult à grant estat venir,
Ne peut brief chemin tenir ;
S'elle prent son service en gré,
Tantost le met en hault degré.
Et Ovide mesmes afferme
Par sentence esprouvée et ferme,
Que qui se veult à vieille prendre,
Moult en peut bon loyer attendre,

Tant a grande richesse acquise
Pour mener tel marchandise.
Mais bien se gard qui vieille prie,
Qu'il ne face riens, ne ne dye,
Qui puisse barat ressembler,
Ne qu'il vueille s'amour embler;
Ou laidement mesmes acquerre,
Quant amours en ses laqz l'enserre:
Car les dures vieilles chenuës,
Quant de jeunesse sont venuës
Où jadis ont esté flactées,
Et surprises en baratées,
De tant plus qu'ont esté déceuës,
Et plus-tost se sont apperceuës
Des barateresses flavelles
Que ne font les tendres pucelles,
Qui des aguetz point ne se doubtent
Quant les flateries escoutent;
Ains cuident que barat et guille
Soit aussi voir comme Evangille:
Car onc n'en furent eschauldées.
Mais les dures vieilles ridées,
Malicieuses et recuites,

Sont en l'art de barat si duites,
Qu'elles ont toute la science
Par art et par experience,
Que quant les flajoleurs là viennent,
Qui par flavelles les détiennent,
Et aux oreilles leur tabourent
Quant de leur grace avoir labourent,
Et souspirent et se humilyent,
Joygnent les mains et mercy cryent,
Et s'enclinent et s'agenouillent,
Et pleurent si que tous se mouillent,
Et devant eulx se crucifyent,
Pour ce que plus en eulx se fient,
Et leur promettent par faintise
Cueur et corps, avoir et servise;
Et leur fiancent et leur jurent
Les faitz qui sont, seront et furent;
Et les vont ainsi decevant
Par paroles où n'a que vent,
Tout ainsi comme l'oyseleur
Prent l'oysel, comme cauteleur,
Et l'appelle par doulx sonnetz
Mussé dedans les buissonnetz,

Pour le faire à son bray venir,
Tant que prins le puisse tenir :
Le fol oysel de luy s'aprime,
Qui ne sçet respondre au sophisme
Qui l'a mis en déception,
Par figure de diction,
Comme fait le cailleur la caille,
Pour ce que dedans la retz aille ;
Et la caille le son escoute,
Si s'en approuche, et puis se boute
Soubz la retz que cil a tenduë
Sur l'herbe en printemps fresche et druë :
Se n'est aucune vieille caille,
Qui n'a garde qu'au caillier aille,
Tant est eschauldée et batuë
Qu'elle a sa retz autreffoys veuë,
Dont elle s'est bien eschappée,
Quant elle y deust estre happée,
Par entre les herbes petites.
Ainsi les vieilles devant dites,
Qui jadis ont esté requises,
Et des requereurs fort surprises
Par les paroles qu'elles oyent,

Et les contenances qu'ilz voyent,
De loing leurs aguetz apparçoyvent;
Par quoy plus envis les reçoyvent,
Ou s'ilz leur font ainsi à certes,
Pour avoir d'amour les dessertes,
Comme ceulx qui sont prins aux latz,
Dont moult sont plaisans les soulas,
Et les travaulx tant delectables,
Que riens ne leur est si greables,
Comme est ceste esperance briefve
Qui tant leur plaist et tant leur griefve,
Sont-elles en grant souspeçon
D'estre prinses à l'ameçon,
Et oreillent et estudyent
Se ceulx voir ou fables leur dyent;
Et vont paroles souspesant,
Tant redoubtent barat pesant,
Pour ce que moult en ont passez,
Dont leur remembre encore assez.
Tousjours cuide chascune vieille,
Que chascun décevoir la vueille;
Et s'il vous plaist à ce flechir
Voz cueurs pour plus-tost enrichir,

Ou s'aucun délict y sçavez,
Se regard au délict avez,
Bien povez ce chemin tracer
Pour vous desduire et soulacer.
Et vous qui les jeunes voulez,
Que par moy ne soyez boulez,
Quoy mon maistre me commant,
Si est bel mon commandement,
Bien vous redis pour chose voyre,
Croye-m'en qui m'en vouldra croyre,
Qu'il fait bon de tout essayer,
Pour soy mieulx ès biens esgayer.
Ainsi que fait le bon lecheur,
Qui des morceaulx est cognoisseur,
Et de plusieurs viandes taste,
En pot, en rost, en saulse, en paste,
En friture et en galentine,
Quant entrer peut en la cuisine;
Et sçet loer et sçet blasmer
Lesquelz sont doulx, lesquelz amer,
Car de plusieurs en a goustez:
Ainsi saichiez et n'en doubtez,
Qui du mal essayé n'aura,

Jà du bien gueres ne sçaura;
Et qui ne sçet que d'honneur monte,
Jà ne sçaura congnoistre honte.
N'onc nul ne sçeust quel chose est ayse,
S'il n'a devant apris mesaise;
Ne n'est pas digne d'aise avoir,
Cil qui ne veult meschief sçavoir;
Et qui bien ne la sçet souffrir,
Nul ne luy devroit ayse soffrir.
  Ainsi va des contraires choses:
Les unes sont des autres gloses;
Et qui l'une en veult desservir,
De l'autre luy doit souvenir,
Ou jà pour nulle intention
N'y mettra diffinition;
Car qui des deux n'a congnoissance,
Jà n'y mectra de difference,
Sans qui ne peut venir en place
Diffinition que l'en face.
Tout mon harnoys tel que le port,
Se porter le puis à bon port,
Vouldray aux reliques touchier,
Se je m'en puis tant approuchier.

Lors ay tant fait et tant erré
A tout mon bourdon defferré,
Qu'entre les deux jolis pilliers,
Comme vigoureux et legier,
M'agenouillay sans demourer;
Car moult eu grant fain d'aorer
Le bel sanctuaire honorable
De cueur dévot et piteable.
Car tout estoit tombé à terre,
Qui contre feu riens ne peut guerre
Que tout par terre tost mis neut,
Pour ce que riens là ne me n'eust.
Retiray ung peu la courtine,
Qui les reliques encourtine :
De l'imaige lors m'approuchay;
Quant je fuz près je la baisay,
Moult la baisay dévotement.
Et pour essayer promptement,
Voys mon bourdon mectre en l'archiere,
Où l'escharpe pendoit derriere.
Bien le cuiday lancer debout,
Mais il ressort, et je rebout :
Ce riens n'y vault, tousjours reculle;

N'y peult entrer pour chose nulle,
Car ung pâlis devant trouvay,
Que je sens bien, et pas ne voy,
Dont l'archiere fut embordée
Dès-lors que premier fut fondée,
Qui estoit près de la bordeure,
Si en fut plus fort et plus seure.
Forment m'y convint assaillir,
Souvent heurter, souvent saillir.
Se la bouhourder m'y veissiez,
Pourveu que bien garde y prissiez,
D'Hercules vous peut remembrer,
Quant il voult Cacus desmembrer.
Troys foys sa porte assaillit,
Troys foys heurta, troys foys saillit,
Troys foys s'assit en la valée,
Tout las pour avoir s'alenée,
Tant eut souffert paine et travail:
Et je qui cy tant me travail,
Qui trestout tressuë d'angoisse,
Quant tel pâlis tantost ne froisse,
Si suis-je bien autant lassez
Comme Hercules, et plus assez,

Tant ay heurté, que toutevoye
M'aperceuz d'une estroite voye
Par où cuiday oultrepasser;
Mais convint le pâlis casser.
Par la sentelle que j'ay dicte,
Qui tant fut estroicte et petite,
Par où le passaige quis ay,
Le pâlis au bourdon brisay.
Si l'ay dedans l'archiere mis,
Mais n'y entra tout, ne demis.
Pesoit moy que plus n'y entroye,
Mais oultre passer ne povoye;
Mais lors pour riens je ne laissasse
Que le bourdon tout n'y passasse.
Oultre le passay sans demeure,
Mais l'escharpe dehors demeure,
O les martelletz rebillans,
Qui dehors fut pendillans.
Ainsi me mis en grant destroit,
Tant trouvay le passage estroit;
Car largement ne fut-ce pas
Que je trespassasse le pas;
Et se bien l'estre du pas sçé,

Nul n'y avoit oncques passé ;
Car j'y passay tout le premier,
N'encores n'estoit coustumier
Le lieu de recevoir passage.
Ne sçay s'il fist puis advantage
Autant aux autres comme à moy ;
Mais bien vous dy que tant l'amoy,
Que je ne le peux oncques croyre,
Non pas se ce fust chose voyre ;
Car nul de legier chose amée
Ne mescroit, tant soit diffamée,
Ne si ne le croyt pas encors ;
Mais je sçay bien aumoins que lors
N'estoit ne froissé ne batu,
Et pour ce me suis embatu ;
Car d'autre entrée n'y a point,
Pour le bouton cueillir à point.
Si sçavez comme m'y cointins,
Quant à mon gré le bouton tins :
Le fait orés et la maniere
Pour ce besoing qu'en vous requiere,
Quant la doulce saison viendra,
Seigneurs Varlets, qu'il conviendra

Que vous aillez cueillir les Roses,
Et les ouvertes et les closes;
Que si sagement y aillez,
Que vous au cueillir ne faillez,
Faictes comme vous m'orrez faire,
Se mieulx n'en sçavez à chief traire:
Car se vous plus legierement,
Ou mieulx, ou plus subtillement
Povez le passage passer,
Sans vous destraindre ne lasser;
Si le passez à vostre guise,
Quant vous aurez la voye aprise;
Tant aurez aumoins d'avantaige,
Que je vous aprens mon usaige,
Sans riens prendre de vostre avoir:
Si m'en devez bon gré sçavoir.
  Quant je fuz illec empeschié,
Tant suis du Rosier approuchié
Qu'à mon vouloir peuz la main tendre
Aux rainseaulx, pour le bouton prendre,
Bel-acueil moult fort me prioit,
Que nul oultraige fait n'y ait;
Et je luy mis bien en convent,

Pour ce qu'il m'en prioit so
Que jà nulle riens n'y feroy
Fors sa voulenté et la moye

La conclusion du Rommant
Est, que vous voyez cy l'Amar
Qui prent la Rose à son plaisi
En qui estoit tout son desir.

Par les mains saisi le Rosie
Qui plus est franc que nul
Et quant à deux mains m'y
Tout souefvement sans mo
Le bouton prins à eslochie
Car envis l'eusse eu sans h
Toutes en fis par escouvoi
Les branches crosler et moi
Sans jà nul des rains despec
Car n'y vouloye riens blecer
Et si m'en convint-il à force
Entamer ung pou de l'escorc
Autrement avoir ne sçavoye
Ce dont si grant desir avoye.
En la fin fis tant, vous en dy
Qu'un peu de graine y espan

Pl. IIII Tom. III. Pag. 246

Par les mains saisi le Rosier,

....

Et quant à deux mains m'y peus joindre

....

Le bouton prins à eslochier.

Galas Sculp.



Par les mains saisi le Rosier,

....

Et quant à deux mains m'y peus joindre,

....

Le bouton prins à eslochier.

R. de la R. V. 22537 et suiv.

Monnet inv. Patas sculp

Quant j'euz le bouton eslochié,
Ce fut quant dedans l'euz touchié,
Pour les feuillettes reverchier;
Car je vouloye tout chercher
Jusques au fons du boutonnet,
Comme il me semble que bon est:
Si fis lors si mesler les graines,
Qu'ilz se desmeslassent à paines,
Et tant que tout le bouton tendre
En fis eslargir et estendre.
Ce fut tout ce que je forfis;
Mais de tant fu-je lors bien fis,
Qu'oncques nul mal gré ne m'en sçeut
Le doulx, qui nul mal n'en conseut:
Ains me consent et seuffre à faire
Ce qu'il sçet qui me doye plaire.
Si m'appelle-il de convenant,
Que luy fais grand desavenant,
Et suis trop oultrageux, ce dit,
Si n'y met-il nul contredit,
Que je ne praine, et maine, et cueille
Rosiers, branches, et fleurs et fueille.
Quant en si hault degré me vi,

Que j'euz si noblement chevi,
Que m'esperance n'est pas fable,
Pour ce que bon et aggréable
Fusse vers tous mes bienfaicteurs,
Comme faire doyvent debteurs :
Car moult estoye à eulx tenuz,
Quant par eulx je suis devenuz
Si riche, que pour voir affiche,
Richesse n'estoit pas si riche.
   Au dieu d'Amours et à Venus,
Qui m'eurent aidé mieulx que nulz,
Puis à tous les barons de l'ost,
Lesquelz jamais Dieu ne forclost
Des secours aux fins amoureux,
Entre les baisiers savoureux
Rendy graces dix foys ou vingt ;
Mais de Rayson ne me souvint,
Qui tant gasta en moy de paine,
Maulgré Richesse la villaine,
Qui oncques de pitié n'usa,
Quant l'entrée me refusa
Du senteret qu'elle gardoit,
(En cestuy pas ne regardoit,)

Par où je suis ceans venuz,
Repostement les saulx menus,
Malgré mes mortelz ennemis
Qui tant m'eurent arriere mis,
Especialment Jalousie
A tout son chappeau de soussie,
Qui des Amans les Roses garde:
Moult en fait ores bonne garde.
Ains que d'illec me remuasse,
Car bien eus le tems et l'espace,
Par grant joliveté cueilly
La fleur du beau Rosier fleury.
Ainsi euz la Rose vermeille,
A tant fut jour, et je m'esveille.
   Et puis que je fus esveillié *
Du songe, qui m'a traveillié
Ou moult y ai eu grant afaire,
Avant que j'en pusse à fin traire
De ce que j'avoye entrepris:
Mais toutesfois si ai-je pris

* Ces 24 derniers Vers ne se trouvent dans aucune édition, non plus que dans la pluspart des Manuscrits; je les ai trouvés seulement dans des Manuscrits de la Bibliothèque que M. le duc de Coislin, évêque de Metz, a léguée à l'abbaye de S. Germain des prés.

Le bouton que tant desiroye,
Combien que traveillié me soye,
Et tout le soulas de ma mie,
Maulgré Danger et Jalousie,
Et maulgré Rayson ensement,
Qui tant me lesdengea forment:
Mais Amours m'avoit bien promis,
Et aussi me le dist amis,
Se je servoye loyaulment,
Que j'auroye certainement
Ma voulenté toute accomplie.
Fols est qui en Dieu ne se fie;
Et quiconques blasme les songes,
Et dist que ce soyent mensonges,
De cestuy je ne le dis mie;
Car je tesmoigne et certifie
Que tout ce que j'ai recité
Est fine et pure verité.

Explicit.

C'est fin du Roumant de la Rose
Où l'art d'Amours est toute enclose.

(v. 22638.)

FIN.

NOTES

SUR

LE ROMAN DE LA ROSE.

TOME PREMIER.

VERS I. *Cy est le Roman de la Rose, etc.)* Je dois avertir ici, ne l'ayant pas fait dans la préface, que tous les sommaires en vers, que j'ai fait imprimer en plus petit caractère, ne sont pas des premiers auteurs du Roman de la Rose, et ne se trouvent pas dans les anciens manuscrits de ce livre. Ils sont vraisemblablement des reviseurs qui ont corrigé cet Ouvrage vers la fin du quinzième siècle.

Vers 3. *Maintes gens, etc.)* Voici comme Clément Marot met ces huit vers dans son édition :

Maintes gens vont disant qu'en songes
Ne sont que fables et mensonges ;
Mais on peult tel songe songer,
Qui pourtant n'est pas mensonger ;
Ains est après bien aparent,
Si en puis trouver pour garant
Macrobe un auteur très-affable,
Qui ne tient pas songes à fable.

On voit par ces vers, et par d'autres qui seront rapportés ci-après, que Marot a extrêmement paraphrasé le Roman de la Rose en le faisant imprimer.

Un ancien manuscrit de la bibliothèque de S. Germain des Prez met ainsi ces huit premiers vers :

Maintes gens dyent qu'en songes
N'a se fables non et mensonges ;
Mais on en peut de telz songer
Qui ne soit mie mensonger :
Ains sont après bien apparant,
Si en puis bien traire à garant
Ung acteur qui ot nom Macrobes
Qui ne les tint pas à lobes.

Vers 9. *Macrobes)* fut un des plus celèbres littérateurs du bas-empire ; nous avons de lui des Remarques critiques sous le titre de *Saturnalia*, et un Commentaire sur le Songe de Scipion par Cicéron : c'est à ce dernier ouvrage que le Roman fait allusion. Du reste cet auteur n'est lu que par les savans de profession.

Vers 12. *Au roy Cipion.)* La qualité de roi ne coûtait rien à l'auteur de l'appliquer ainsi à un sénateur de l'ancienne Rome, où le titre de roi était en horreur, depuis que Tarquin en eut été chassé.

Vers 13. *Que soit folie ou musardie.)* C'est ainsi que lisent la plupart des manuscrits.

Vers 15. Clément Marot met ainsi ce vers, *De croire qu'aucun songe adviengne :* les manuscrits mettent *De croire que songes adviengne ;* et c'est ainsi qu'il faut lire.

Vers 16. La plupart des manuscrits mettent ainsi, *Qui le vouldra pour fol m'en tiengne.*

Vers 17. *Car endroit moy.)* Marot met, *Car quant à moy*, etc.

Vers 18. *Que songe soit signifiance.)* On a fort écrit sur l'interprétation des songes ; on y croyait autrefois beaucoup ; il y a encore bien des gens qui n'en sont pas revenus. Il faut avouer qu'il y aurait bien des choses à dire à ce sujet.

Vers 21. *Moult de choses.)* Plusieurs manuscrits, *Maintes choses couvertement, Que l'en voit plus appertement.*

Vers 23. *Au vingtième an de mon aage.)* Quelques manuscrits disent, *Droit au vingtième an de mon aage;* et Marot, *Sur le vingtième an de mon aage.* Mais il faut lire comme nous avons mis, parce que la plupart de nos anciens Poètes faisaient ââge de trois syllabes dont la dernière était muette. C'est ce que Clément Marot remarque lui-même dans ses notes sur le poète Villon.

Vers 25. *M'estoye.)* Marot met, *m'alloye;* en quoi il abandonne les Mss. et les imprimés.

Vers 27. *Et me dormoye moult formant.* Marot lit, *Et de fait dormir me convint, En dormant ung songe m'advint;* mais j'ai suivi les Mss.

Vers 29 et 30. Ces deux vers manquent en quelques Mss.

Vers 31 et 32. Voici comme on lit ces deux vers en quelques Mss.

> Qui moult fut biaux et moult me plot;
> Car en ce songe oncques riens n'ot, etc.

Vers 34. *Comme l'histoire le reçoit.)* Marot met:

> Comme le songe récensoit,
> Lequel vueil en ryme déduyre
> Pour plus à plaisir vous induire.

Mais nous avons suivi les Mss.

Vers 37, etc. *Amours le me prie et commande.)* Marot met:

> Amours m'en prie et le commande;
> Et si d'advanture on demande
> Comment je vueil que ce Rommant
> Soit appellé, sachés, Amant,
> Que c'est le Rommant de la Rose.

Vers 43. *Bonne et briefve, etc.)* Marot met:

> La matiere est belle et louable;

Dieu doint qu'elle soit agréable
A celle pour qui l'ai empris!

Quelques Mss. mettent :

La matiere en est bonne et neufve :
Or doint Dieu qu'en gré la receuve
Celle pour qui je l'ai empris!

Vers 51. *Que ou mois de mai je songeoye.)* Quelques Mss. mettent, *Qu'ou joli mois de may songeoye;* et Clément Marot :

Que je songeoye au mois de may,
Au temps amoureux sans esmay,
Au temps que tout rit et s'esgaye,
Qu'on ne voit ne buisson ne haye, etc.

Mais nous avons suivi les meilleurs Mss.

Vers 59 et 60. Clément Marot change ainsi ces deux vers :

Terre mesmes fiere se sent
Pour la rosée qui descent.

Vers 63. Marot met ainsi ces deux vers :

En effet si gaye se treuve,
Qu'elle veut avoir robe neuve

Vers 67 et 68. Marot met :

D'herbes et fleurs rouges et perses,
Et de maintes couleurs diverses.

Quelques manuscrits lisent :

D'herbes, de fleurs indes et perses;
Et de maintes couleurs diverses.

Vers 71 jusqu'au 76. Marot met ainsi:

Les oyseletz qui se sont teuz
Durant que les grans froitz ont euz,
Pour le fort temps divers nuysible,
Sont si aise au temps paisible
De may, qu'ils monstrent en chantant,
Qu'en leur cueur a de joye tant, etc.

Des manuscrits mettent :

Ly oysel qui se sont teu
Tant comme ils ont le froid eu,
Et le temps divers et frarin,
Sont en may pour le temps serin
Si liez, qu'ils monstrent en chantant
Qu'en leurs cueurs s'y a de joye tant, etc.

Vers 79. *De chanter et de faire joye, etc.)* Quelques Mss. omettent ce vers et les trois suivans, et lisent :

A estre gays et amoureux
En icelluy tems doulcereux, etc.

Vers 84, etc. Marot met ainsi :

Pour le beau printemps vigoureux.
Dur est qui n'ayme d'amour franche,
Quant il oyt chanter sur la branche
Aux oyseaulx les chants gracieux, etc.

Quelques Manuscrits mettent ainsi ce dernier vers :

Aux oyseaulx les sons gracieux
En ce doux temps délicieux.

Vers 98. *Hors de ville euz talent d'aller.)* Les Mss. mettent, *Hors de la ville euz fain d'aller;* et Clément Marot lit, *Hors de ville euz desir d'aller.*

Vers 102. *Vindelle.)* Marot met *videlle*, et les Mss. *vilelle.*

Vers 106. *Jardins,)* les Mss. mettent *buissons.*

Vers 112. *Qui d'ung tertre près et derriere, etc.)* Le Mss. met : *D'ung tertre qui près d'illec yere*, c'est-à-dire, *étoit;* et Marot met : *D'ung petit mont d'illecques derriere.*

Vers 116. *Moindre que saine, etc.)* Il veut parler de la rivière de Seine, qui arrose Paris et bien d'autres villes.

Vers 119, 120. Clément Marot met ainsi ces deux vers :

Je n'avois cette eau qui couloit,

Parquoy mon œil ne se souloit
De regarder, etc.

Et quelques Manuscrits portent :

Celle eauë qui si bien seoit,
Sachez que grant bien me faisoit
De regarder le lieu plaisant, etc.

Vers 123. *Mon vis,)* Marot met, *mon visaige.*

Vers 136. *Enclos d'ung hault mur bastillié ;)* Marot met ;

Enclos d'un hault mur richement
Dehors entaillé vivement.

Vers 138. Les Manuscrits mettent ainsi :

A maintes riches portraitures.
Les images et les figures
A y moult voulentiers remiré
Si vous compteré et diré, etc.

Vers 146. Le Manuscrit porte :

Iré estoit, et moult perverse,
Bien sembloit estre tenceresse ;
Et remplie de graude rage,
Estoit par semblant ceste image.

Vers 151. Ce vers manque dans l'édition de Clément Marot, in-folio gothique de l'an 1527.

Vers 157. Toute la description de Felonie jusqu'au vers 167, manque en quelques Manuscrits.

Vers 175. Le Manuscrit met : *Et medisante et rapporteuse.*

Vers. 186. Le Manuscrit met : *Et des grans avoirs aduner.*

Vers 187 jusqu'au 198. Le Manuscrit met ainsi ces vers :

C'est celle qui fait à usure
Prester, moins pour la grant ardure
D'avoir, conquerre et assembler.
C'est celle qui semond d'embler
Les larrons et les ribauldiaulx,
Dont en advient souvent telz maulx,

Qu'en la fin en convient maint pendre.
C'est celle qui l'autruy fait prendre,
Rober, tollir et barrater,
Et bestourner et mescompter.
C'est celle qui les tricheours
Fait tous, et les faulx plaideours,
Qui maintesfois par leurs flavelles
Ont aux Varletz et aux Pucelles
Leurs droites heritez tolluës.
Recoquillées et crochuës
Avoit les mains icelle image.

Et Clément Marot a retenu quelques vers de ce Manuscrit, surtout les quatre premiers.

Vers 216, etc. Le Manuscrit met ainsi :

Com s'elle fust aux chiens remese,
Moult estoit ceste coste rese,
Et pleine de vielz paletiaulx.

Et l'édition de Marot met :

Comme si des chiens plus de treize
L'eussent tint, et si estoit raise
Et plaine de vieil maint lambeau.

Vers 224 et 225. Le Manuscrit met :

D'aigneaulx noirs velus et pesans,
Bien avoit la pane cent ans.

Et Marot met :

Mais d'agneaulx velus et pesans,
Et la robbe avoit bien seize ans.

Vers 236. Après ce vers on lit dans le Manuscrit les deux vers suivans :

Ne n'alloit point à ce beant,
Que de sa bourse ostast neant.

Et Marot met après le vers 237 :

Avant que d'y mettre le poing,
Aussi de ce n'avoit besoing,

Car d'y riens prendre n'eust envie,
Et fut-ce pour sauver sa vie.

Après quoi suit le vers 240, etc.

Vers 256. *La convient,)* le Manuscrit et Clément Marot mettent *luy convient:* ce qui est mieux.

Vers 272 et 273. Le Manuscrit met :

Son felon cueur l'art et détrenche
Qui de luy Dieu l'agent revenche.

Et Marot met :

Et souhaite en son cueur immonde
Se venger de Dieu et du monde.

Vers 276 et 277. Ces deux vers manquent en quelques Manuscrits et dans l'édition de Marot.

Vers 286. Le Manuscrit met : *Sa renommée et son honneur.*

Vers 292. Ce vers et les trois suivans manquent dans quelques Manuscrits, mais se trouvent en d'autres, aussi bien que dans l'édition de Clément Marot.

Vers 300. *Près;)* le Manuscrit met, *delez*, c'est à-dire, *auprès.*

Vers 308, etc. Le manuscrit met ainsi :

Et la pesance et les ennuyts
Qu'el souffroit de jour et de nuyts.

Vers 357. *Grant dommaige, etc.)* L'édition de Marot et quelques autres mettent :

Pas n'eust esté grande mourie *ou* morie.

C'est-à-dire, *folie;* mais nous avons suivi les Mss.

Vers 366. *Qu'à grant paine, etc.)* Clément Marot met ainsi ce vers et le suivant :

Parquoy n'eust sceu mascher qu'à peine,
De vieillesse estoit si fort pleine.

Vers 379. *Au clerc lisant.)* Tous ceux qui anciennement s'appliquaient aux sciences ou à l'étude, étaient nommés Clercs: nous en avons encore retenu une manière de parler populaire. *Ce n'est pas*, dit-on, *un grand Clerc;* pour dire un homme qui sait peu de chose. Et ce que nous appelons science et doctrine, avait anciennement le nom de *Clergie.*

Vers 605. *Terre Alexandrin.)* C'est apparemment Alexandrie d'Egypte, dont le Roman veut parler.

Vers 703. *Oyseuse.)* N'a-t-on pas bien dit que l'oisiveté est la mère de tous les vices, et surtout de la passion amoureuse? Qui ne fait rien, pense à faire le mal.

Vers 822 et 824. *Les yeux vers et cheveulx blonds.)* C'était anciennement une beauté d'avoir les yeux verts et les cheveux blonds; c'est du moins ce que j'ai vu en beaucoup de Poètes antiques. Ce goût a changé; ainsi il en est de la beauté comme des autres modes.

Vers 828. *Le faulx du corps.)* C'est ce que nous appelons la taille.

Vers 1139. *D'Alexandre.)* Comme Alexandre, avant son expédition d'Asie, donnait tout ce qu'il avait à ses officiers, on lui demanda: Mais, seigneur, que vous réservez-vous donc? Il repondit, l'espérance.

Vers 1178. *Au bon roy Artus.)* Ce roi Artus fut, dit-on, le chef de la Table ronde, sur laquelle il s'est fait tant de Romans de chevalerie.

Vers 1185. *D'un tournoyement.)* C'était l'ancien usage des Amans de la plus haute volée, d'aller faire le coup de lance pour l'amour de leurs maitresses, et pour faire avouer que celle du chevalier victorieux était la plus belle.

Vers 1249. *Jusques Arras.)* On voit que la ville d'Arras n'est mise ici que pour la rime, que nos anciens cherchaient par-tout, même aux dépens de la raison. On en

voit encore une preuve au vers 1629, où *Pavie* est mise, parce qu'il fallait rimer à envie.

Vers 1337. *Au cas des malades.)* Parce que, dans les fièvres ardentes, le suc ou sirop de grenades est fort utile.

Vers 2021. *Il est assez seigneur du corps, Qui a le cœur en sa commande.)* Ces deux vers ont été copiés par Clément Marot, Chanson 8.

Vers 2126. *Gauvain,)* fut un des plus célèbres chevaliers de la Table ronde.

Vers 2238. *Ne te fais tenir pour aver.)* C'est ce que dit le même poète au vers 5025.

Plus est cornu que cerf ramé
Chiche homme qui cuide estre amé.

Et le *Champion des Dames :*

Homme qui est d'étroite marge
Jà ne sera bien fortuné.

Il s'agit de l'amour. Mais La Fontaine le dit plus élégamment:

Quant à l'avare, on le hait ; le magot
A grand besoin de bonne rhétorique;
La meilleure est celle du magnifique.

Vers 2468. *Chateaulx en Espaigne.)* Il y a longtemps que ce proverbe est en vogue.

Vers 2565. *La porte baise.)* C'était une galanterie des anciens amoureux, de baiser même, en sortant, la porte de sa maîtresse : mais il fallait du moins faire en sorte qu'elle en fût informée, autrement ; quel avantage le galant aurait-il pu tirer de cette singerie ? On voit encore d'autres galanteries de cette sorte dans les Arrêts d'Amours (*Arresta Amorum.)*

Vers 2583. *Plus gras qu'abbez, etc.)* C'est un des at-

tributs que l'on donnait jadis aux abbés, aux prieurs et aux moines. Aussi Clément Marot dit-il:

Un gros prieur son petit fils baisoit.

Et il nous en est resté le proverbe, gras comme un moine.

Vers 2668. *Espérance te gardera, etc.)* C'est ce que dit quelque part Clément Marot:

A tout le moins laisse-moi l'espérance.

Vers 2827. *Un Varlet.)* C'était un jeune gentilhomme qui, aspirant au degré d'écuyer et de chevalier, commençait ses premières armes.

Vers 2864. *Dangier.)* C'était, dans l'ancien style amoureux, un fâcheux qui interrompait les parties intéressées; et souvent on le prenait pour le mari.

Vers 3099. *Blanc moine.)* Ce sont les religieux de Citeaux, dont le poète parle ici comme des personnes qui ont beaucoup de peine à servir l'église.

Vers 4397. Le poète commence ici une description de l'Amour par contradiction; il s'en trouve de pareilles dans le *Champion des Dames* et en quelques autres poètes.

Vers 4511. L'auteur, confondant l'amour avec la charité, applique au premier ce que S. Paul dit de la seconde au chapitre xiij de la première épître aux Corinthiens.

Vers 5381. *Botterel.)* C'est un crapaud.

Vers 6899. Manfredus ou Mainfroy, fils naturel de l'empereur Frédéric II, usurpateur de la Sicile, fut battu en 1265.

Vers 6918. Conradin, fils de l'empereur Conrad IV, de la maison de Souabe, fut battu et pris par Charles d'Anjou, frère du roi S. Louis, et eut la tête coupée en 1268. Bien des auteurs ne louent pas cette action de Charles d'Anjou, qui occasionna les Vêpres de Sicile en 1282.

Vers 6956. *Polycratique.)* Il parle d'un livre de Jean de Sarisbery, intitulé : *Polycraticus de nugis Curialium;* ouvrage rempli de diversités très-curieuses.

Vers 6994. Marseille se révolta contre Charles d'Anjou en 1262, pour la seconde fois. Boniface de Castellane, chef de la révolte, eut la tête tranchée, quoi qu'en dise Gauffridi en son Histoire de Provence.

Vers 6998. *Dont il est huy roy couronné.)* Charles d'Anjou fut obligé, par les Vêpres de Sicile, de quitter le royaume en 1282. Et depuis il n'en a eu que le titre.

Vers 7018. *Qui firent pis que Sarrasins.)* Jean de Meung était Français, et par conséquent obligé de parler contre Conradin, qui cependant était un prince sage et vertueux, et véritable titulaire du royaume de Sicile.

Vers 7036. *Daire.)* C'est Darius roi de Perse, vaincu par Alexandre.

Vers 7196. On voit par ce reproche, qu'alors notre langue était chaste ; mais pas autant qu'elle l'a été depuis.

Vers 7659. *Tarse)* en Cilicie, est ici mis pour la rime.

Vers 7828. L'étoile du nord a toujours servi de guide aux mariniers, et leur en sert encore fort souvent.

TOME SECOND.

Vers 8147. La défaite de Charlemagne, et non de son neveu Rolland, à la bataille de Roncevaux, est un des grands événemens des romans de chevalerie.

Vers 8186. Hé ! que le pauvre Clément l'a bien dit en parlant du temple de Cupidon ! Il marque :

> En après sont les très-saintes reliques,
> Carcans, anneaux aux secrets tabernacles,
> Escus, ducats dedans les clos obstacles,

Grans chaines d'or dont maintes beau corps ceint,
Qui en amours font trop plus de miracles
Que beau parler ce très-glorieux saint.

Et La Fontaine, oui, La Fontaine n'a-t-il pas dit:

Et quelle affaire ne fait point
Ce bien-heureux métal, l'argent maître du monde!
Soyez beau, bien disant, ayez perruque blonde:
N'omettez un seul petit point;
Un financier viendra, qui sur votre moustache
Enlevera la belle.

Vers 8501. Clément Marot l'a bien dit, en parlant d'une de ses maîtresses:

Je lui ai donné fruits nouveaux
Achetez en la place aux veaux,
Disant que c'étoit de mon crû;
Je ne sçai si elle l'a cru:
Et puis tant de bouquets de roses.

Vers 8632. Le poète Marot l'avait dejà dit:

J'ai soupiré, j'ai fait des cris;
J'ai envoyé de beaux écrits;
J'ai dansé, j'ai fait des gambades, etc.

Vers 9058. Phoroneus fut le second roi d'Argos, qui poliça la partie du Peloponèse qu'il habitait.

Vers 9073. Le pauvre Pierre Abailard et la tendre Héloïse, ont été les objets les plus tragiques que l'amour ait jamais presentés.

Vers 9115. Ce fut à Saint-Gildas de Ruys en Bretagne que le bon Abailard fut abbé. C'était un honnête homme, mais il avait de mauvais moines; cela n'était pas étonnant alors.

Vers 9258. Olympiades fut la mère d'Alexandre, et a passé pour le plus beau corps de femme qu'il y ait jamais eu.

Vers 9452. *S. Arnoulx.)* Apparemment que ces mes-

sieurs ont changé de patron et de protecteur dans le ciel ; car aujourd'hui on prétend qu'ils doivent s'adresser à S. Gengoux, dont on lit une historiette assez jolie dans le Menagiana, tome j, où l'on voit qu'il sçut se venger de madame Gengoux son épouse.

Vers 9917. Villon l'a bien fait connaître, lorsqu'il dit que le motif des vols n'est pas tant la pauvreté que la débauche; aussi dit-il : Où tout va-t-il ?

Tout aux tavernes et aux filles.

Vers 10906. *Toute sa baronnie.)* C'est-à-dire, tous les seigneurs de sa cour. Anciennement le terme de baron voulait dire les seigneurs les plus grands et les plus qualifiés du royaume.

Vers 11081 et 11093. Ce sont-là les poètes de l'amour, et ceux qui en ont écrit avec plus de délicatesse.

Vers 11094. Par tout ce discours, et par la prophétie qui vient après, il paraîtrait que Jean de Meun ne commença le Roman qu'au vers 10134, quoique nous ayons dit dans la Préface, que Guillaume de Lorris n'en a fait que les 4149 premiers vers. Ce qui me pourrait faire croire que Guillaume a été plus loin que je n'ai dit dans la Préface, est le 7098ᵉ vers', où l'on voit que Charles d'Anjou, vainqueur de Mainfroy et de Conradin, était encore vivant au temps que l'auteur était au huitième millier des vers de son Roman. Or Charles d'Anjou dompta Marseille en 1262, et mourut en 1265. Ainsi Guillaume aurait avancé le Roman plus que je n'ai dit d'abord.

Vers 11589. *Le cas.)* Pour le chat. On dit encore un *cat* en langage picard.

Vers 11603. *Sergent)* veut dire ici un serviteur; *Serviens.*

Vers 11645. *Mantel zebelin,)* pour manteau doublé de martre zebeline.

Vers 11750. *L'Apostole,)* pour le pape, tiré de l'usage ancien, qui disait *petere Apostolos*, pour dire en appeler au pape.

Vers 11756. Tout cet endroit attaque le privilège que les religieux mendians prétendaient avoir d'être les curés universels des fidèles; mais aujourd'hui ils ne sont plus dans ce sentiment, du moins en France.

Vers 11936. Nos anciens ont très-fort crié contre les mendians vigoureux et robustes, *contra validos mendicantes*. Ils en voulaient aux moines établis, dont la subsistance établie sur la providence les obligeait quelquefois à mendier au lieu de travailler des mains pour vivre, comme faisaient les apôtres.

Vers 11964. C'est *de mendicantibus validis*, au Code Justinien, liv. xj, titre 25.

Vers 12036. *Ces blancs moines.)* Ce sont les religieux de Citeaux*; ces noirs*, ce sont les bénédictins, nommés jadis *monachi nigri. Riglez chanoines*, pour chanoines réguliers : ceux de *l'Hôpital*, ce sont ceux de Saint Jean de Jérusalem, depuis nommés chevaliers de Rhodes, et aujourd'hui chevaliers de Malthe : *ceux du Temple*, ce sont les Templiers. Voyez la Préface à ce sujet.

Vers 12093. *Chevallerie.)* Les pauvres gentilshommes entreprenaient anciennement des actions de chevalerie, soit pour purger les grands chemins de voleurs, soit pour défendre la veuve et l'orphelin, et ils en tiraient une honnête subsistance. Il y avait aussi des chevaliers de lois, qui enseignaient le droit ou les autres sciences.

Vers 12127. Guillaume de Saint-Amour, docteur de Paris, fut, à la sollicitation des moines, banni l'an 1254, pour avoir défendu contre eux l'ancienne discipline de l'église; mais il rentra glorieusement l'an 1263.

Vers 12160. *Attermoyeurs.)* Ce sont les usuriers, an-

cienne maladie des Français, qui prêtaient à tant pour cent par chaque terme.

Vers 12202. *Dames Palatines.)* Ce sont les dames de la cour.

Vers 12225. *Saint Macy)* pour S. Matthieu l'évangéliste; anciennement on disait *Macé* pour Matthieu.

Vers 12260. Belle remarque à faire sur toute cette politique.

Vers 12305. *Procurations.)* C'est le droit de visite, qui était donné par les curés aux évêques, aux archidiacres et aux doyens.

Vers 12415 et 12447. Bel éloge de l'Université de Paris, qui était dès lors en grande estime.

Vers 12425. *L'évangile pardurable.)* C'est l'*evangelium æternum*, contre lequel Guillaume de Saint-Amour écrivit très-vivement.

Vers 12773. *Les Barrés.*) Ce sont les carmes, qui vinrent en France avec des habits barrés de diverses couleurs.

Vers 13025. *Gersay.)* Petite isle aux Anglais, sur les côtes de Normandie.

Vers 1342. C'est ici que commence le sermon de la vieille Matrone, d'où Regnier a tiré sa Macette.

Vers 13462. Sterlins était une monnaie d'argent venant ordinairement d'Angleterre, et qui a eu cours en Guyenne et en France.

Vers 14597. Ho! que La Fontaine a bien tourné cet endroit ! Quelle différence entre les graces de notre poésie, et celle de ce bon vieux temps !

J'en prends à témoins les combats
Qu'on vit sur la terre et sur l'onde,
Lorsque Pâris à Ménélas
Ota la merveille du monde.

TOME TROISIÈME.

Vers 18825. Les lunettes d'approche étaient alors inventées, comme on le voit par cet endroit.

Vers 18947. Les verres ardens sont ici désignés.

Vers 18952. Il parle en cet endroit des verres ou miroirs à facettes. Il paraît par tout ce détail, que les inventions de ces sortes de verres, aussi bien que des lunettes d'approche, n'étaient pas anciennes.

Vers 19489. Messire Gauvain fut un des plus braves et des plus courtois chevaliers de la Table ronde.

Vers 19491. Robert I, comte d'Artois, frère de S. Louis, né au mois de septembre 1216, et tué à la bataille de Massoure en Syrie, le 9 février de l'an 1250, nouveau style, laissa Robert II, comte d'Artois, qui mourut à la bataille de Courtray l'an 1302. Je crois que c'est de ce dernier que parle le Roman.

Vers 20833. *Que le fu-Tur n'y aura jamais presence.)* J'ai déja remarqué dans la Préface la singularité de cette rime, où l'auteur coupe un mot en deux pour y arriver. Cependant il faut avouer que quelques manuscrits dont je me sers n'emploient pas cette licence ou ce déréglement poétique. Voici comme on y lit :

Car se bien la verité sens,
Tous les troys temps y sont présens,
Liquels presens le jour trespasse,
Mais ce n'est pas presens qui passe.
En partie pour desfenir
Dont, soit partie à venir,
Preterit, temps n'y fut presens;
Et de vray, si bien je l'entens,
Futur n'y aura jà presence,
Tant est destable permanence.

Et l'édition de Clément Marot met les derniers vers en la manière suivante :

En partie pour desservir
Ne dout soit partie advenir,
N'oncq preterit, present n'y fut;
Aussi vous dis que Dieu voulut
Que le futur n'y ait presence,
Tant est destable permanence.

Vers 21635. Voyez cette historiette au liv. x des Métamorphoses d'Ovide.

Vers 21649. *Lavine)* ou Lavinie, fille de Latinus, et depuis femme d'Eneas, à ce qu'on prétend.

Si j'avais voulu poursuivre jusqu'au bout les différences des manuscrits et des éditions du Roman de la Rose, j'aurais fait consommer beaucoup de papier au libraire et fait perdre bien du temps aux lecteurs, qui en murmurant auraient eu la patience de tout lire. Ce que j'en ai fait connaître, peut suffire pour montrer qu'il n'y a pas de livre qui ait été plus changé et altéré que celui-ci. Ceux qui voudront en faire l'épreuve, auront de quoi se contenter dans les bibliothèques publiques, et même en beaucoup d'autres bibliothèques particulières qui sont remplies d'un grand nombre de manuscrits de ce poème célèbre.

FIN DES NOTES.

LE CODICILLE

DE MAISTRE

JEAN DE MEUNG.

Ly Pere et ly Filz et ly Sainctz Esperis,
Ung Dieu en troys personne aouré et cheriz,
Tienne les bons en sa grace et secours les perilz,
Et doint que cil traictié soit moult à maint meris!

J'ai fait en ma jeunesse maint dit par vanité,
Où maintes gens se sont mainteffoys délité;
Or m'en doint Dieu faire ung par vraye charité
Pour amender les autres, qui pou m'ont prouffité.

Bien doit estre excusé jeune cueur en sa jeunesse,
Quant luy donne grace d'estre meur en vieillesse;
Mais moult est grant vertu et très-haulte noblesse,
Quant cueur à jeune ââge à meureté s'adresse.

Mais ly myen et ly autre sont de si grant durté,
Qu'en nul estat ne veulent venir à meureté;
Ains se sont à jeunesse si joinctz et ahurté,
Com se de tousjours vivre ilz eussent seureté.

Mais il est autrement; car nous sommes asseur
De mourir ; mais du terme, moy ne d'aultre n'est seur;
Plus tost meurent ly jeune souvent que ly vieur;
Je ne sçay bien ou mal ou encontre bon eur.

Mort est à tous commune, mort est à tous banniere,
Mais nulz n'en peut sçavoir l'heure ne la maniere;
Si prie Dieu et celle que mon cueur a tant chiere,
Qu'il vueille recevoir en gré ceste matiere.

Qui tend à bonne fin de bon commencement,
Il doit tendre à trois choses s'il a bon fondement;
A la gloire de Dieu, et à son saulvement,
Et à donner par tout bon édiffiement.

Le Filz Dieu glorieux par le sien bon saintisme,
Me doint, se il lui plaist, par toute ceste rime
Ly louer, moy saulver, édiffier mon prime,
Qui veult et commande que l'en l'ayme com soy-meisme.

C'est-à-dire qu'on l'ait pour ce fiablement
Qu'on aime soy-mesmes, c'est pour son saulvement:
Je n'y voy ne n'y sçay nul autre entendement,
Ne la sainte escripture ne le glose autrement.

Et s'aucuns vouloyent dire: Dieu comment sera-ce
Que je ne vueille plus que Dieu de bien me face,
Ou d'honneur qu'à mon proesme: Sire jà Dieu ne place
Que tous cilz qui ce veulent ayent perduë grace.

Plus vouldroyent avoir honneur que je l'eusse,
Et estre beaulx et riches moult plus que je le fusse;
Plus vouldroyent sçavoir tout ce que je sçeusse:
Qui diroit au contraire, n'est nul qui l'en creusse.

Car en cinq cens personnes n'en a pas ung ou une
Qui les biens de nature, de grace, ou de fortune
N'ame plus à soy qu'à autres; et s'aucuns ou aucune
En doubte, c'est folie, car c'est chose commune.

Je respons qu'on peut faire trop bien selon la lettre
Quanque Dieu encommande, sans autre mot y mettre;
Si me vueil, se je pui, du monstrer entremettre,
Avec l'aide de Dieu mon seigneur et mon maistre.

Quant Dieu dist qu'on amast son prouchain comme ly,
Il ne dist mye plus, mais trestout autre si :
Dont nul ne se peut bien excuser de cecy ;
Car chascun pour ce faire sans paine et sans soucy.

Se tu es beaulx et riches, de legier peuz vouloir
Que je le soye aussi sans riens de toy douloir ;
Se je vaulx et tu vaulx, il ne t'en doit challoir,
Puisque tu ne puis moins de ma valeur valoir.

Toute rien veult et ayme son pareil par nature,
Pource, dis-je, que femme ou homs se desnature,
Qui n'ayme à ceste fin humaine créature ;
Car rayson si accorde, Dieu et saincte escripture.

Je me tairay à tant d'endroit ceste matire,
Et parleray d'une autre où plus le cueur me tire ;
Mais il convient souvent aucune chose dire,
Pour ce qu'il chiet en doubte d'esclaircir et d'escrire.

Maintes paroles sont en logique et en droit,
Et en divinité, que qui les entendroit,
Ou sens qu'elles démonstrent jà nul bien n'en viendroit ;
Pour ce les convient-il gloser en bon endroit.

Et ceulx font vilenie qui le pires y glosent,
Et qui pour les aucteurs le plus sain ne supposent;
Car se ceulx fussent vifz qui en terre reposent,
Je croy qu'ilz respondissent à quanque ceulx opposent.

Nulz ne doit des aucteurs parler senestrement,
Se leur dit ne contient erreur apertement;
Car tant estudierent pour nostre enseignement,
Qu'on doit leurs motz gloser moult favorablement.

Se nous voulons à Dieu prendre similitude,
Nous aurons avec luy pechié d'ingratitude;
Et s'ilz nous firent bien, moult nous serions trop rude
Se nous mesdisions d'eulx ne de leur estude.

Tu qui contre ceulx-mesmes de ton venin vuider
Ne sçez espoir leur texte jusqu'au vif desvuider,
Et pour ce te devroyes d'eulx blasmer refroider;
Car je cuid par leurs faultes sont en ton faulx cuider.

S'entre cent mil biens ont ung mal entassé,
Ly maulx chée, et ly biens ne soyent pas quassé;
Ains en soyent louez ly saige homme passé,
Qui oncques de bien faire ne furent jour lassé.

Des damnés nous dolons, des saulvés ayons joye,
Et de ceulx qui actendent mercy fait bien qui proye.
Il n'est nul, ce me semble, qui excuser s'en doye;
Car à toutes sciences nous ouvryrent la voye.

Le Filz Dieu qui si bien les condicionna,
Qui à la Magdaleigne les péchiez pardonna,
Leur mérite les biens qui pour eulx nous donna;
Car de ce doit prier chascun qui rayson a.

Priez et merciez, beneissez et louez,
Soit pour eulx cil qui telz les fist comme vous ouez;
Trop pou fut de telz hommes ne de si bien douez,
Puis que Dieu fut pour nous en sainte croix clouez.

Bien fait qui prye Dieu, bien fait qui le mercye,
Mais mieulx fait qui adès le louë et glorifie;
Car mercys et prieres si sentent marchandie,
Mais graces et louenges yssent de courtoysie.

Se je dis fors que bien, Dieu ne le prengne à pris;
Car qui prie, il demande; qui mercy, il a pris;
Mais qui Dieu louë, il semble qu'il doit avoir appris
Qui est doulx, qu'il est bon; qui a loz, il a pris.

Amer Dieu et le voir, le louër et beneistre,
C'est l'office des anges, qui sont nostre ministre :
De ce tiennent au ciel saintz et sainctes chapitre,
Ainsi devons-nous faire cy aval à leur tiltre.

Loüons et exaulsons la saincte trinité,
Pour quy ly doulx Filz Dieu prist nostre humanité;
Loüons sa sainctetė, loüons sa déité,
Sa bonté, son povoir, et sa divinité.

Et loué et beneys soit ly Dieu de nature,
Qui créa toutes choses de sa vérité pure,
Qui de special grace fist l'homme à sa figure,
Et l'establyt seigneur de toute créature.

Moult parayma Dieu l'homme, c'est legier à prouver,
Quant à sa propre forme le voult faire et ouvrer :
Encor y peut-on bien greigneur amour trouver;
Car il se voult faire homme pour homme recouvrer.

Et homs et femme estoyent perduz pour une pomme;
Ramender ne povoit leur meffait fors par homme;
Si prist Dieu chair humaine pour allegier la somme
De leurs griefz, qui estoyent greigneurs que je ne
nomme.

Nommer ne pourroit nulz, tant fust enlangagiez,
En com grant redevance homs s'estoit engagiez;
Car de cinq cens mondes n'en payast les aagiez,
Se le Filz de Dieu mesme ne s'en fust ostagiez.

Dieu! com fust prouffitable cette obligacion
Qui de mort nous saulva, quant damnez en estion!
Là si devroyent penser et la femme et ly hom;
Se nous estions sages, trestous y penserion.

Quant Dieu nous a donné soy et quanqu'il avoit,
Et il nous a osté tout ce qui nous nuysoit,
Bien se doit-il tenir pour traïstre renoit
Qui peche mortelment, puis que tout ce cil avoit.

Qui bien regarderoit à son commencement
Dont il vint, qui le fist, et pourquoy et comment,
Et son estat present et son définement,
Jamais ne devroit prendre de pecher hardement.

Pechié est si vil chose, que plus vil ne peut estre;
Pechié souilla tous ceulx qui oncques peurent naistre;
Pechié mist à la mort Jesus le roi celestre;
Qui peche mortelment, il occist Dieu son maistre.

Puis que Dieu pour pechié destruyre perdit vie,
Qui peche, si l'occist ce semble et crucifie;
Si fait-il quant en soy : mais fol est qui s'y fie
Que Dieu meure jamais, car il ne mourra mye.

Qui jusques à la mort en pechié demourra,
Mort est, car la mort Dieu jamais nel secourra :
Or face desormais chascun ce qu'il vouldra,
Mais après mort verra comment il lui viendra.

Pour Dieu et pour sa mere ne nous décevons pas;
Nous voyons que la mort accueurt plus que le pas;
Tous nous convient mourir, nul n'en aura repas;
Nostre chetive vie n'est qu'ung petit repas.

Tantost que ly homs naist, il commence à mourir;
Pou peut force et jeunesse en homme seignourir;
A vingt ans ou à trente prent sa teste à flourir,
Et d'illec en avant ne fait que langourir.

Ou il a mal de teste, de pis ou de poictrine,
De polmon ou de foye, de costez ou d'eschine;
Lors le convient saigner ou prendre medicine :
Ainsi s'anyantist et dégaste et défine.

Au dangier de physique vivre nous esconvient;
Mort nous prent fors et jeunes, mais pou nous en souvient:
Qui vit jusque à vieillesse, voye qu'il en advient;
Ainsi com en l'estat d'ung enfançon revient.

Il devient insensif de parole ou de fait,
Lourt et sourt et aveugle, bossu et contrefait;
Pou ly membre en ce point d'amender son meffait;
Qui le veit et le voit, il semble homme deffait.

Il devient sec et froit, baveux et roupieux,
Rongneux et grateleux, et merancolieux;
Jà tant n'aura esté pardevant gracieux,
Qu'il ne soit en ce point chargant et ennuyeux.

Sa femme et ses enfans mesmement s'en ennuyent;
Les estranges le mocquent, et les siens le défuyent;
Et ceulx qui du sien vivent le ramponent et huyent:
Fols sont qui jusque alors à bien faire s'estuyent.

Pour la très-doulce Dame piteuse et débonnaire,
Ne nous eschivons pas jusque alors de bien faire,
Que l'en en puyst saveur de devocion traire
De son cueur, sans lequel nul ne peut à Dieu plaire.

Qui lors n'aura bien fait, trop aura attendu,
Ne ce qui doit à Dieu n'aura jamais rendu;
Car il aura son temps en fol us despendu,
Et son doulx Créateur troublé et offendu.

Qui sçauroit quel péril c'est de Dieu courroucer;
Il se lairroit ainçois par membre détrencher,
Qu'il osast au péril de pechié gebecier;
Car par nul autre glaive ne peut l'en Dieu blecier.

Quant je parle de Dieu, entendez sainement,
Car Dieu ne peut avoir playe ne mouvement;
Mais de soy courroucier ne fait démonstrement
Par l'execucion de son punyssement.

Adès fust Dieu, et est, et sera en ung point,
Ne pour riens qui adviengne il ne se muë point;
Mais il fit toutes choses à nature et à point,
Qu'oncques paintre qui fust si proprement ne paint.

Péchié porte sa paine, et bien fait sa mérite;
De ces deux choses sont homme et femme à eslite:
S'ilz pechent, ilz se damnent; s'ilz font bien, ilz sont quicte;
Mais à Dieu riens qu'ilz facent ne nuyst, ne ne prouffite.

Se toute la lignée d'Adam estoit damnée,
Dieu n'y perdroit en soy une feve frasée :
Tout ainsi je vous dy que s'elle estoit saulvée,
Mieulx ne luy en seroit en soy d'une totée.

Dieu nous fist et refist, ce devons-nous tous croire,
Pour estre parsonniers de sa joyeuse gloire ;
Mais à Dieu n'en est mye le vaillant d'une poire :
Bien devrions avoir tel bonté en mémoire.

Quanque Dieu nous a fait, c'est pour nostre prouffit,
Et non pas pour le sien ; car il seul se suffit :
Trop sommes desloyal et plus que desconfit,
Quant par pechié perdons ce pourquoy il nous fist.

Trop sommes aveuglez quant si pou nous prisons,
Quant Dieu tant nous prisa qu'il en détint prisons,
Pour pechié desconfire ; en quoy estoit prins homs,
Dont les diables furent destruys et leurs prisons.

Aymons-nous, puis que Dieu nous ayme et veult avoir,
Fuyons maulvaise amour, fuyons maulvais avoir,
Fuyons toutes les choses que nous povons sçavoir
Qui desplaisent à Dieu : si ferons grant sçavoir.

Il est perdu sans fin qui en pechié devie,
Et nous n'avons espoir que quatre jours de vie;
Si me semble que bon seroit avoir envye
D'amender ses meffaitz tant com l'en est en vie.

Tant com nous sommes cy nous sommes en misere,
Encor sera-t-il pis qui en enfer mis ere;
Car illec ne pourra le fils aider au pere,
Ains eschiet que chascun son propre fait compere.

Hélas! quant je regard mon estat primerien,
Com Dieu me fist homme quant je n'estoye rien,
Et de tant vil matire et de tant vil mesrien,
Bien devroye amer Dieu au moins au derrien.

Encor le doy-je plus amer quant il me membre
Qu'il me fist chrestien, et qu'il me daigna reimbre,
Qu'il me fist quant au corps sans deffaulte de membre,
Ne le doy oublier n'en aoust n'en septembre.

Dieu m'a fait mainte grace en bien corporelment,
Encor m'a-il plus fait spirituellement;
Si m'a tousiours esté large temporelment,
Parquoy je le devroye amer trop fermement.

Dieu m'a par mains perilz conduyt sans mescheance;
Dieu a donné aux miens honneur et chevissance,
Dieu m'a donné servir les plus grans gens de France,
Dieu m'a traict sans reprouche de jeunesse et d'enfance.

Mais une remembrance m'espovente et effronte,
Que qui plus tient de Dieu, plus a à rendre compte;
Nul ne prent si hault coup com cil qui trop hault
monte;
Qui mal use d'honneur bien doit tenir à honte.

Trop est cueur aveuglé qui souvent ne recorde
Ce que Dieu luy a fait, car rayson si accorde;
Ne nous fions pas tant à sa misericorde,
Que nous n'ayons paour de sa juste discorde.

Dieu hayt ingratitude, Dieu hayt celle et celluy
Qui en descongnoissance sont trop ensevely;
Soyons à le servir promptz et desgourdely,
Et usons bien des graces que nous avons de ly.

Qui en sa conscience vouldroit souvent muser,
Assez y trouveroit de quoy soy accuser;
Nul ne nulle qui vive ne s'en peut excuser,
Que des graces de Dieu ne puisse bien user.

Qui est fort, ce n'est mye pour meurtrir ne pour batre,
Ne pour luyter à deux ou à troys ou à quatre ;
Mais pour soy roydement contre pechié combatre,
Et pour faire penance loyaulment sans débatre.

Qui a sens, ce n'est mye pour autruy conchier,
Ne pour desservir ame pour faulsement prier ;
Mais pour bien conseiller et pour édiffier
Autruy pour bonnes œuvres, et pour Dieu mercier.

Qui est beau, ce n'est mye pour soy enorgueillir,
Mais pour belles pensées en sa beaulté cueillir ;
Car tous les beaulx et laiz convient tous envieillir :
Il n'est si grant beaulté qui ne viengne à faillir.

Il n'est si beau visaige ne si merveille face,
Qu'une petite fievre en pou d'heure n'efface,
Et par advanture mort s'y combat ou s'y glace :
Il n'est nul qui adonc à se veoir ne le hace.

Trop est horrible chose d'homme mort et de femme ;
Trop est aveugle cueur qui par trop s'y enflamme :
Pour cete pry pour Dieu et pour la doulce Dame,
Que du corps peu nous chaille, et pensons bien de l'ame.

Quelque le corps devienne, l'ame ne peut finir ;
Pour ce nous doit tousjours des ames souvenir,
Et si devons le corps si audessoubz tenir,
Que l'ame puisse à Dieu qui la créa venir.

Ame n'est mye faicte pour tousjours séjourner
En ce très-meschant monde qu'on voit tout bestourner;
Mais si bien et si bel s'y doit cil atourner,
Qu'à son droit héritaige puisse tout retourner.

Ame est si très-bel chose qui très-bien la remire,
Que plus de cent mil mondes ensemble tire à tire,
Ne quanque peut penser, ne souhaiter, ne dire,
Fors que Dieu seulement ne luy pourroit suffire.

Ce n'est mye merveilles, ains est nécessité
Qu'on vise que je monstre, que ce soit visité;
Car le monstrer n'est pas trop grant subtilité,
Mais croire le contraire seroit iniquité.

Chascun scet que quant l'ame de sa charoigne part,
De ce monde n'emporte avec soy point de part;
Sa desserte l'emmaine, bien ou mal s'en départ,
En aussi pou de temps comme il tonne ou espart.

Pensons que quant ly homs est au travail de mort,
Ses biens ne ses richesses ne luy valent que mort,
Ne luy peuvent oster l'angoisse qui le mort,
De ce dont conscience le reprent et remort.

Lors, s'il le povoit faire, vouldroit tout fors jurer,
Car bien voit que tieulx biens ne luy peuvent durer:
Pource est grant folie de soy advanturer
Es biens où l'en ne peut son cueur bien asseurer.

L'en acquiert à grant paine ces biens qui trop pou durent,
Et en fait l'on trop pou pour ceulx à qui ilz furent:
S'ilz n'en ont à leurs vies pour eulx fait ce qu'ilz deurent,
Encor en feront moins leurs hoirs qui tous les eurent.

Aymeront mieulx noz hoirs noz ames que nous-meismes;
Que feront-ilz pour nous quant nous riens n'en feismes?
En trop grant advanture d'eulx damner les meismes,
Espoir quant tel avoir oncques nous leur acquismes.

Car s'il est mal acquis, tout le leur convient rendre,
S'ilz ne veulent leurs ames au gibet d'enfer pendre:
Ne jà pource la paine des damnez n'en est mendre;
Car jà ont en enfer pris quanqu'ilz doyvent prendre.

Nous sçavons tous et toutes que mort n'a point d'amy:
Combien que mes parens soyent tenuz à my,
Tost m'auront oublyé ainçois an et demy,
Et deviendront m'espoir du mien my ennemy.

Helas ! helas ! si-tost com mort les dens nous serre,
La lasse chetive ame ne sçait hostel où querre:
Les vers ont la charoigne, et les parens la terre;
Maulvais fait pour hoirs maulvaisement acquerre.

Mal furent telz avoirs et acquis et gaigné,
Dont ly filz et ly pere sont en enfer baigné,
Dont je voy si le monde aujourd'huy méhaigné,
Et presque tous ce semble sont à tel seing signé.

Cilz qui de telz richesses se nourrissent et paissent,
Amesgrissent les ames plus que les corps n'engressent:
Se ne nous les laissons ainçois qu'elles nous laissent,
En péril nous mettront et ceulx qui de nous naissent.

Or me peut aucun dire : Sire, se Dieu m'ament,
Je n'ay de quoy donner, ne faire testament;
Car j'ay toute ma vie gagné moult loyaument:
Quiconques autre chose de moy vous dira, ment,

J'ay mes petits enfans à qui suis plus tenus
Qu'au povres estrangiers, ne qu'au freres menus;
Je les ay bien et bien jusque icy maintenus,
Ne je ne les vueil pas laisser povres, ne nus.

Cuidez-vous, se je meurs, que mes enfans m'oublient,
Ne mes hoirs, ne ma femme, qui en moy tant se fient?
Je ne faiz pas grant force se les autres m'en prient.
Ne convient-il respondre à tous ceulx qui ce dient?

Je dy premierement, que l'avoir mal acquis
Doiz tout rendre, jà soit que n'en soyés requis,
Du bon dépars pour Dieu où loyal est acquis,
Se tu estoyes ores comte ou duc ou marquis.

Dieu t'a de bien acquerre donné grace et povoir;
Ce ne tout mye fait femme, n'enfant ne hoir;
Et se tout ce ne veulx ne congnoistre ne veoir,
Assez legierement t'en pourra mescheoir.

Je ne dy pas qu'on donne quanqu'on a acquesté;
Mais selon l'aisement que Dieu t'aura presté,
De moult moult, de pou pou, de neant voulenté:
De tout ce peut avoir chascun à grant planté.

Tu ne doys pour riens laissier Dieu ne les siens;
Car il t'a tant donné pour toy et pour les tiens!
Départs luy aucun pou des biens que de luy tiens;
Car tes hoirs qui demeurent, espoir n'en feront riens.

Quanque l'en fait pour Dieu est chose trop asseure;
Mais ce qu'on laisse aux hoirs va tout à l'advanture;
Car tout se pert souvent par dez ou par luxure,
Ou il se multiplie par terme ou par usure.

Puis que tu as assés pour autruy et pour eulx,
Tu ne leur dois estre si surment curieulx,
Que tu en entr'oublies les povres langoureux,
Et t'ame à qui tu dois estre plus amoureux.

Se tu as de l'autruy, rens-le donc maintenant,
Et puis pense de t'ame, car c'est bien advenant,
Et tes hoirs et ta femme praignent le demourant;
Car pas ne doyvent estre si premerain prenant.

Se tu aymes tes hoirs, après leurs bonnes taiches;
Car se tu aux délitz du monde les allesches,
Et tu ne les chasties, reprengnes et rebresches,
Tu pers eulx et le tien: et si dys que tu pesches.

Mieulx les heriteroyes se tu bien les doctrines,
Que se tu leur laissoyes d'or et d'argent dix mynes ;
Car par ce les avoyes tout droit et achemines
Aux honneurs et aux joyes mondaines et divines.

Nul ne leur doit monstrer d'amer autrement chiere,
N'à planer ne chuer de devant ne derriere ;
L'en devroit mieulx vouloir qu'ilz gesissent en biere,
Que ilz feussent par vers de maulvaise maniere.

Et pource qu'on ne sçait encore que ilz feront,
Tiengne à folz ceulx et celles qui trop les ameront,
Et qui Dieu et leurs ames en entr'oublieront ;
Car les hoirs pour les mors bien petit en feront.

Tu sçais que les vifz font pour povres trespassés :
S'ilz en font une messe chanter l'an, c'est assés ;
Espoir s'ilz en font deux, tost les verrés lassés :
Or est bien employé ly avoirs amassés !

Premierement des hoirs vous feray mencion,
A qui tout leur avoir vient par succession,
Qui en font trop petit selon m'entencion,
S'ilz ne sont clercs, ou prestre, ou de religion.

Ceulx n'en parfont neant, qui au siecle demeurent;
Car besongnes et femmes et enfans sur leur qu'eurent,
Assez font, ce leur semble, sa mort se bien leur pleurent.
Mais pou de force font s'ennemys les deveurent.

Qui plus hault brait et crye, qui plus est emplourez,
Plus est ce semble au monde du mort enamourez :
En ung jour s'en delivrent : Dieu en soit aourez;
Car depuis n'en feront, dont Dieu soit honnourez.

Fol est qui d'une offrande ou d'ung grant cry jetter
Se cuide à ung seul jour vers les mors acquitter;
Moult parest trop meschant qui veult desheriter
Dame de paradis, pour telz hoirs heriter.

C'est grant inquietude de mettre en oubliance
D'ore à jà ceulx et celles qui par longue abstinence
De pou boire et mangier, et pour leur grant grevance,
De leurs corps nous acquiert honneur et soubstenance.

De grande congnoissance sont ly hoirs par usage;
Se les mors s'oublierent, ilz ne furent pas sage;
Bon fait faire pour soy, ains qu'on past le passage :
Or reparlons de ceulx qui sont en mariage.

Pou refont pour leurs femmes les maris, est certain;
Si tost com Gille est mort, veulent avoir Bertin;
Lors donroient à grant peine deux fueilles de plantin
Pour femme ne pour mere, pour sœur ne pour hantin.

Amour d'homme vers femme n'est mye taincte en
graine:
Pour trop pou se deffait, pour trop pou se desgraine;
Car se ly homs n'a femme vive, servant et saine,
L'amour ne dure pas loyal une sepmaine.

Combien que ly homs ait long-tems femme tenuë,
Combien qu'elle se soit bien et bel maintenuë,
Si trestost com la mort luy a enclost la veuë,
Jà puis l'ame chétive ne sera secouruë.

Qui ce voit, ne se doit en telz amours fier;
Car ce semble ung barat, pour femmes conchier,
L'en se devroit ainçoys tenir de marier,
Que l'on se mariast pour si-tost oublier.

Qui bien ayme une foys, jamais n'oublyera;
Qui bien ayme le corps, tousjours l'ame aymera;
Et qui bien fit pour l'ung, pour l'autre bien fera:
Ne fauldra à mary qui tel le trouvera.

Mais il en est huy mains, combien que riches soyent,
Combien que riches femmes et grans avoirs pris ayent,
S'ung pou pour leurs affaires les femmes les deproyent,
A envys de cent livres les quatre leur ottroyent.

Tant de durtés diverses leur monstrent à voir dire,
Qui maintes bonnes femmes font saillir en l'empire,
Et embourser telle chose et mettre en tyrelyre,
Qui a ung grant besoin pourroyent bien suffire.

Quant dame Catherine voit la façon d'Ampioce,
Qui pour l'amour sa femme ne donne une beloce,
Si doubte que du sien ne luy face autel noce,
Si luy refait souvent d'autel fust telle crosse.

Maulvaise pourveance de marys par convent,
Fait les femmes maulvaises malgré elles souvent;
Car quant ilz les ont mise en leur povre convent,
Assez ont, s'elles peuvent de l'air vivre ou du vent.

Les ungs les laissent perdre par droicte nonchalance,
Les ungs par gloutonnye d'emplir leur orde pance,
Les autres par boubans, les autres par enfance:
Lors convient que les femmes quierent ailleurs chevance.

Quant ceulx n'ayment les ames de celles qu'ilz convoyent,
Comment aymeront-ilz les ames qu'ilz ne voyent?
Trop est par fort à croyre que point amer les doyent,
Et je tiens ceulx et celles pour nices qui le croyent.

Comment aymera cil qui ne sçet pas amer?
Comment me sera doulx qui a le cueur amer?
A peine pourroit l'en trouver jusque à la mer,
Ames où il n'y eust quelque soit à blasmer.

Les biens de mariage sont troys, dont ly ungs dure,
Y a moult fine amour, dont pou de gens ont cure;
Ne pour quant mariage est le bien en figure,
Que Dieu et saincte Eglise conjoinct en escripture.

Quant Dieu joinct homme et femme, pour ce faire le volt
Que tousjours s'entrefussent loyal, ferme et devost;
Mais je voy or en eulx loyaulté de prevost:
Quant ly ungz desvuide, ly autre contrevost.

Les femmes sont diverses, et ly mary felon;
Pour ce s'entrayment-ilz des amours Ganelon.
Agnès n'ayme Hubert, non fait Perot Bellon:
Ilz ont nom fol si fie, s'a droit les appellon.

Or quant ly maryz sont itelz communément,
Qui entr'amer se doyvent plus especialment,
Qui doit jamais cuider que nulz aime loyaulment?
Car quant au preu des ames tout ly plus loyalment.

Si est desloyaulté, si est corruption,
Qui court plus que par tout selon m'entention,
Fait congnoistre à ses ordres mainte exécution,
Dont il est mieulx souvent à leur religion.

Aumoins sont-ilz souvent ceulx qui moins nous déçoyvent;
Car ilz font preu d'autruy et si rementoyvent,
Et si envers eulx-mesmes font des laiz ce qu'ilz doyvent,
Et veuleut eschever tout ce que ilz conçoyvent.

Le monde et son orgueil ont par leurs sens plaissié;
Car par my et par tout si courent eslessié,
Belle monstrent en ordre, bel se sont abessié;
Car ilz ressont seigneurs de ce qu'ilz ont baissié.

La cause, ce me semble, pour quoy ilz seignourissent,
Si est la grant science en quoy ilz se nourrissent,
Ou deffaut de laquelle autres clers s'apovrissent,
Qui quant aux biens du monde contre rayson florissent.

Simonye et lignages, prieres et servises
Donnent huy dignités, prébendes et eglises;
Science n'y a lieu, ne bonnes meurs acquises;
Mais trop sont venimeux telz dons et telles prises.

En grant péril sur m'ame sont itelz beaulz donneurs;
Pource ne sont pas quictes de leurs dons les preneurs;
Ainçois sont cilz et celles et larron et robeurs
Des biens de saincte eglise, et sont faulx déceveurs.

Quant l'entrée est maulvaise du bien espirital,
Le millieu et l'yssue sont de legier ytal;
Car ly ung trait ly deux dedans son hospital,
Ce voit-on clerement mieulx que par ung cristal.

Clerc qui par simonye entre en prelacion,
Ne peut pas seur maindre sans dispensacion;
Ne vault riens sa confesse ne sa contricion,
S'il ne rend quanqu'il prent sans diminucion.

Le prendre, le donner, le garder, la despense,
Ne l'estat maintenir sont par droit en deffense:
Pechié de simonye est de si grant offence,
Que pape qui tout peut envys il en dispense.

Bien se gard' qui tieul est, car mains en y a tieulx,
Qui à leur damnement vivent de telz chastieulx:
Mieulx leur vauldroit estre tous coys en leurs hostieulx,
Qu'en ce point célébrer messe sur les autieulx.

Mais s'ilz feussent garnis de meurs et bien lettrez,
Jamais par simonye ne feussent emmitrez;
Dont Dieu et la gent laye les ont tous enviltrez,
Par l'erreur et la cause où ilz se sont montrez.

Clercs servans quelz qu'ilz soyent, ou cousin ou nepveu,
Leurs plus grands bénéfices prennent tous, et ce veu
Bons escoliers et sages n'ont en eulx nul adveu;
Car ilz ne leur font aide, ne promesse, ne veu.

Comment ose ung prélat une cure commettre
A ung clerc qui le sert, qui n'a meurs, qui n'a lettre,
Et qui oncques espoir ne se soult entremettre,
Fors de pain et de vin dessus la table mettre?

Comment sera la cure d'ung grant peuple bien seüre
En ton jeune parent tout emplis d'envoiseure,
Qui garderoit à peine une mesle meure,
Qu'il n'y mist tous les dens tantost à grant alleure?

Tu qui de telz curez sans curer nous obscures,
Nostre mort et la leur et la tienne procures;
Car pour eulx nous ordoyes plus que tu ne nous cures.
Pour Dieu et pour honneur, employe mieulx tes cures.

Tes curez doient pour toy de nos ames respondre;
Tu nous doys le pont faire, pour ton nom doit espondre;
Mais passer ne povons, se cil ne nous assondre,
Ne nous garder des loups, se il se va respondre.

Toy et luy nous devez de ceulx d'enfer deffendre,
Qui adés nous aguettent de nos ames surprendre,
Que se par voz deffaults nous laissiez à eulx prendre,
Ambedeux vous eschiet au gibet d'enfer pendre.

Ne prye mye doncques pour ton clerc vainement,
Pour don, ne pour priere, ne pour ton fol parent;
Car si faictes, amours ne va pas Dieu querant,
Ne jà à ton besoing ne te sera garant.

Se ton clerc bien te sert, bien tu le doys payer,
Non pas des biens de Dieu se doye despayer;
Dont puis t'ame et les noz jusqu'à la mort player,
D'autre bien les puis bien, s'il te plaist, apayer.

En toy ne doys avoir nulle corruption,
Car tous sommes et toutes en ta correption :
Soubz tes esles devons prendre absolution,
Non mye male exemple de dissolution.

Se ton clerc ne sçet riens fors temporalité,
Ne luy faitz mye paye d'espiritalité ;
Car tel paye n'est mye de droit ne d'équité,
Mais de droit avarice selon la vérité.

Qui donne bénéfice pour épargnier sa bourse,
Je dy que ceste paye est diverse et rebourse,
Et si pert Dieu et s'ame qui tel avoir embourse ;
Car le drap et la penne de dissention bourse.

Prélat, le tien estat est de perfection,
Mais tes vices en toy font ta perdition :
Tu n'as de t'ignorance nulle excusation,
Car tel qui fault ne doit estre en prélation.

Tu doys le Testament vieil et nouveau sçavoir,
Dont ne doyt ignorance en telz faitz riens valloir ;
Car tu as congnoissance et aux faulx et au voir,
Et au bien et au mal, pour partir ton avoir.

Les bons et les maulvais sont dessoubz tes appreuves,
Qui sçet ou qui ne sçet t'appartient que tu preuves,
Et doys faire et laisser selon ce que tu treuves,
Se tu ne veulx trouver constitutions neufves.

Tu devrois bien congnoistre les Clercs de t'éveschié,
Ly quelz ont bon engin, ly quelz sont empeschié;
Et quant tu les congnoys qu'ilz sont bien entachié,
Se tu ne les avances, tu n'es pas sans pechié.

Ayes-en dix ou douze tousjours à tes despens,
Car bien les puis souffrir, si com je cuide et pens;
Et s'ung pou de ton meuble ainsi tu en despens,
Je vueil que l'en me tonde s'en la fin t'en repens.

Metz les ungz à grammaire, les autres à logicque,
Les autres à nature, les autres à physique,
Ceulx à théologie, ces autres à loysique,
S'ens d'autruy par deffault de bons Clercs ne te pique.

Selon ce qu'ilz prouffite, leur donne, s'il t'eschet,
Et ne te repens mye s'adés bien ne t'en chet;
Car vingt foiz en chet bien s'une foiz en meschet;
Et se ainsi le faiz, le tien pou en dechet.

Se tu ainsi le veult maintenir et emprendre,
Les clercs de t'eveschié s'en peneront d'aprendre,
Et te pourras par eulx soustenir et deffendre,
Et pourront toutes gens bon exemple à toy prendre.

Lors auras bons legistes et auras bons prescheurs,
Et bons physiciens, et très-bons conseilleurs;
Et pourras accuser tes grans entregueteurs,
Dont courroux et reprouches te viennent et paeurs.

Clercs qui ont telz prelatz, tous à bien faire entendent,
Pour le preu et l'honneur que des prelatz attendent:
Les bons en sont meilleurs, les maulvais en amendent,
Et les sciences sçavent, et monstrent, et entendent.

Toute subtil science haulte intellective,
Se pert huy en voz lectres; car en la lucrative
Courent plus tost qu'ilz peuvent pour leur vie chetive;
Car nul ne fait mes forces, mais qu'il ait dont il vive.

Lors se font advocats qu'ilz n'ont autre secours,
Et s'en vont en enfer tout droit plus que le cours,
Par les menuës gens qu'ilz plument par les cours:
Maints en y a huy telz par deffault de secours.

Quant ilz ont bien le peuple à leur povoir mené,
Et ilz ont de l'avoir assez amoncelé,
Adoncques sont prelatz bel gent appellé;
Lors reprennent estat quant ilz sont desgueullé.

Les ungz revont aprendre, les autres se maryent
Et deviennent bigames, dont leur estat varyent;
Et sont aucuneffoys ceulx qui plus droit charyent,
Et qui clercs et prelatz plus fortement conlyent.

Les grans ennemis Dieu si sont les renoyez,
Car ilz sont à mal faire enduiz et envoyez;
Et sçavent ceulx qui ont dedans Acre estoyez,
Car par ceste gent furent mis à glesve et noyez.

Pour Dieu, seigneurs prelatz, embracez diligence,
Car par trop de maulx naissent de vostre négligence;
Ayez pitié des clercs et de leur indigence,
Et prenez-en vous-mesmes chastoy et corrigence.

Sçavoir vous appartient com chascun se moyenne,
Soyent clercs, soyent laiz, soyent communs ou moyenne:
Vous avez en voz garde et en vostre démoyene
Les biens du crucifiz et du saint patrimoyne.

Se fortune vous a enclouez sur la roë,
Se ly avoirs de Dieu entour vous flote et roë,
Ce n'est pas pour mucier, ne pour faire montjoë;
Autant vauldroit qu'il fust repost dedans la boë.

Vos estaz en devez sans excez maintenir,
Et le remenant aille aux povres soustenir,
Non pas aux grans bonbans, ne aux grans cours tenir,
N'a vingt peres de robes dedans la court venir.

Tant de robes pareilles ne valent une trompe,
Qui par la ruë monstrent ta venuë à grant pompe:
Se tu as qui te serve et qui presse te rompe,
Bon est; mais que par toy ton assez ne corrompe.

Ne pren de ton tien maistre vaine nécessité,
Car tu l'as bien où mectre ailleurs sans vanité:
Tout est perdu fors ce qu'on fait en charité;
Or pense, s'il te plaist, à ce que j'ay dité.

Se tu veulx mal user de ta grant seigneurie,
Se povres gens te foulent, je ne m'en merveille mye;
Car quant la congnoissance est trop ensevelie,
Droiz et Dieu se consent que telz gens t'humilie.

Ilz sont chastes par veu, povre et obéissant:
Tu es riches et sires; mais seigneurissant,
Et en mal richoyer, c'est bien apparissant,
Sait tout ordre et le leur avec pervertissant.

Leur science en grant pitié tout ton povoir démonstre,
Leur povreté est dame et ta richesse montre,
Et ostent aujourd'huy quique science remonstre;
Car leur obéissance ta seigneurie prémonstre.

Ainsi est et sera quique doye peser;
Car ilz sçavent trop bien ton povoir souspeser,
Et à leurs advantaiges leurs engins apeser:
Si ne peut ton povoir contre leurs sens peser.

Voyrement ilz n'ont garde se ilz ne se destruyent;
Car le peuple et les princes par leur sens si près ruyent,
Que doubter ne se doyvent des prélatz qui or vient,
S'en meurs et en sciences autrement ne sauvient.

S'ilz ne sont bons et sages, sans blasme et sans reprouche,
S'ilz ne sont clercs qui preschent et de fait et de bouche,
Jà n'en empescheront l'humeur de ceste touche
Que près d'eulx, maulgré eulx, par sagictons n'approuche.

Qui autruy veult blasmer, il doit estre sans blasme;
Et qui veult en blasmer, il doit avoir du blasme:
Bien dire sans bien faire, est comme feu de chausme
Qu'on esteient de legier au pied ou à la paulme.

Laye gent ayment moult le prestre leur curé,
Par qui conseil ilz croyent sans nulz autre curé;
Ilz le sentent preud'homme, sage et amesuré;
Jà ne le guerpiront s'ilz l'avoyent juré.

Mais s'ilz le sentent vil de science ou de mours,
Et s'il se monstre rude comme bugle ou ung ours,
Il ne doit pas se plaindre ne faire grans clamours
Se ses parrochiens ne l'ayment par amours.

Ly ung plus que ly autre son saulvement convoite,
Et a la conscience dangereuse et estroicte,
Si besoing ne trop bien se ly semble et exploite
Quant il treuve un preud'hom qui le maine en voye droicte.

Et se lors ly sien cueur est tel que Dieu le vueille,
Qu'il sache bien respondre qui avec luy se dueille,
Et qui a point le maine, qui doulcement le cueille,
Fol sera s'il guerpist tel molin, mais qui meulle.

Se telz curez nous donnent les prelatz, bien feront;
Car leur estat eux-mesmes moult bien reforniront,
Et les religieux jà prieurs n'en seront,
Ains cuide estre certain qu'ilz en attenderont.

Tout ce gist en prelatz, s'ilz ne sont paresceux,
Et je dy mon advis et de tieulx et de ceulx;
Si leur prye qu'ilz ne soyent envers moy courrouceux;
Car nul homs de bien ne doit estre amenceux.

Jà les ungs et les autres se m'aist Dieu mien sire;
Mais il me semble et voir est que c'est grant matire,
Que chascun quel qu'il soit saiche en quoy il est pire,
Si que chascun de soy garir puisse estre mire.

Maintenant pou y a nulz moynes ou prieurs,
Ou abbé, ou évesque, qu'ilz ne soyent vicieux;
Et se ceulx dedans ordres voyent clerc parmy eulx,
Ne les trouveront mye par tout religieux.

Quant vray religieux en son cloistre s'enfonce,
Monde et mondaine vie que par veu de soy tronce;
Car s'il en ung remaint le poids de demy once,
Sa vie est périlleuse, s'il n'a la retz et ponce.

Sa vie dois paroir necte et plaine sans nul fronce,
Ses euvres doyvent estre sans ortie et sans ronce.
Or gard qu'il ne repraigne ce à quoy il renonce!
Je ne le dy sans plus fors sur ceulx qui font ce.

Ne suffist pas avoir honneste vestement,
Qui or vivre se veult bien et honnestement:
N'est mye nect ne munde qui vit mondainement;
Moult est saint qui au monde peut vivre sainctement.

La vie que je sache au monde plus mondaine,
Si est la vie de court et toute la plus vaine;
Mais se vins et viandes, jusqu'à la pance plaine,
Donne Dieu et santé, la vie est saincte et saine.

Ceste vie pourchassent or en droit ceste gent,
Par leur subtilité plus que pour leur argent;
Si se sçavent aider des langues bel et gent;
Qui en sont exemple cloistre et du monde sergent.

Sergent sont et seigneurs de court sans faire noise,
Et jusqu'aux yeux s'y plongent se la langue ne bloise,
Et jurent saint François et Dieu qu'il leur empoise;
Mais je n'y en voy nulz qui voulentiers s'en voyse.

Double est de qui son fait ne concorde à son dit,
Et qui se mect en euvre que sa langue escondit :
Telz gens semblent celluy qui son noir chief blondit,
Qui le noir soubz le jaune répont et estondit.

Je tien que leur dit soit de bien faire exemplaire ;
Mais jà puisque leur dit à leurs faitz est contraire,
Je concluz que leur dit est plus sains que ly faires,
Et que la vie de court leur est doubteurs repaires.

Ilz dyent que ce fait vertu d'obédience,
Il peut bien en aulcun que je dy voir en ce ;
Mais s'ilz le se pourchassent par certaine science,
Je ne sçay s'ilz y pevent saulver leur conscience.

J'espoire que s'ilz eussent ytel refretoier,
En convent comme en court et ung tel restoier,
Et si legier chapitre et ung tel dortoier,
Que la court ne hantassent pour leurs piedz embouer.

En leur convent mangeassent eofz, et choux, et naveaulx ;
Mais ilz trouvent à court trop plus de leurs aviaulx,
Bons poissons, bonnes chairs, et vins vieilz et nouveaulx,
Qui les tiennent en joye, gras et blans et nouveaulx.

Je ne vueil mye dire pour ce que tous seglassent;
Mais de l'ordre et du leur mieulx leur preu ilz pourchassent,
Et y prennent souvent assez de ce qu'ilz chassent,
Pour les ungz et les autres qu'ilz lyent et enlassent.

Ly ung prennent les roys, et ly autres les roynes,
Pour sçavoir ly secretz des cueurs et les convines;
Car ilz sont tous certains que par ces deux racines
Leur sont les autres branches subjectes et enclines.

Ilz ont sans engendrer filz et filles grans masse;
Car, puisque sire et dame s'embatent en leurs nasse,
Souspeçonneux se sent qui après eulx ne passe:
Ainsi ilz ont la court toute enclose en leur chasse.

Ilz sont seigneurs des laiz, quel qui soit du clergié,
Contre qui ilz se sont armé et aubergié,
Pour les comptens qu'ilz ont contre ceulx enchargié,
Dont ilz souloyent estre vestus et hebergié.

Ly contemps a esté grant des prelatz et d'eulx,
Ne est pas ce estains, c'est dommaiges et d'eulx;
Et pour quant les prelatz les menent deux et deux:
Or soit donc Dieux à eulx et aux autres aideux.

Je me tiens aux plus fors et à ceulx qui vaincront;
Mais les freres se semble du plus bel vainqueront,
Car ilz font en ce signe où ilz tant remaindront,
Car la proprieté s'ilz peuvent en actaindront.

Pour leur povoir ilz tiennent qu'en leur souloit prester,
Ne ly prelat ne peuvent au ravoir contrester;
Car le pape ne veult la grace interpreter
Qu'il leur fist, si eschiet le plus coy demourer.

S'ilz pourchassent leur preu, ilz ne font pas que nice
S'ilz portent que ce puisse estre sans autruy préjudice;
Mais s'à autruy dommage ilz pourchassent office,
Moult de gens y pourroient noter erreur ou vice.

Tout le secret des ames doit congnoistre et entendre
Cil qui en doit à Dieu respondre ou rayson rendre;
On ne luy peut nul autre soubstraire sans mesprendre,
Le povoir et les ames dont il se doit deffendre.

S'il n'y avoit pechié, si est-ce Vilenye;
Car long-temps a esté honnorez et servye
Ces gens de tous prelatz, et si ne deussent mye
Avoir oultre leur gré leur puissance saisie.

Autre si grant povoir com ilz ont ilz avoyent,
Quant de l'auctorité des prelatz en usoyent;
Car l'en leur en donnoit touteffois qu'ilz vouloyent,
Si que lors leur querelle et leurs amys gardoyent.

Grant sens est d'amys faire, et greigneur du garder;
Mais pou en fait l'en garde qui les veult escharder:
Oncques gens mieulx ne sceurent ores enchambader,
Que ceulx qui en leurs œuvres veulent bien esgarder.

Leur povoir et l'autruy par tel art nous estonnent;
Car, tant que ly prelatz povoir leur habandonnent,
Cilz estuyent le leur; mais quant ilz ne leur donnent,
De leur povoir acquis absoulent et pardonnent.

Ainsi veulent leur guerre sans riens perdre appaisier,
Et de l'autruy mesaise ce semble eulx à aisier,
Et leur povoir si croistre par tout et abbaissier,
Qu'on leur doit obéir jusques aux piedz baissier.

Puisqu'ilz sont aux prelatz pers et coadjuteurs,
Des princes et du peuple peres et executeurs,
Ilz sont et peuvent estre des orphelins tuteurs:
Assez auront à faire tous leurs persecuteurs.

Je les tiens pour trop sages, que qui luy autres en dient;
Car en toutes sciences pour tout vaincre estudyent,
Et sans labour de main vivent et ediffient
Par leurs filz et leurs filles dont ilz se glorifyent.

Conte, duc, roy et prince, sont si en leur dangier,
Que qui de leurs hostieulx les vouldroit estrangier,
Je cuyd qu'ilz le vouldroyent par rayson chalengier,
Et prouver par usage qu'on ne les peut changier.

Pou en est qui de court veulent estre apostate;
Je ne m'en merveil pas, car chascun les y flate,
Ou ilz flatent autruy pour que l'en n'en s'embate;
Car la cuisse mangue qui ung petit la grate.

Lourt est de non flater à homme mandyent,
Vient de trop grant vertu, selon mon escyent;
Il n'est si preude femme de cy en Oryent,
Qui ung pou en ce cas ne si voit ortyent.

Mais tout fait ce qu'ilz flate ou qu'ilz soyent flaté,
Ne pour quant moult de biens qu'ilz font sont en clarté;
Car ilz gectent par an mains chetifz délaté,
Qui autrement seroyent roupt ou debareté.

Ilz sermonnent de Dieu, ilz confessent, ilz chantent,
Ilz scelent, ilz conseillent, ilz sont hantez, ilz hantent,
Ilz ayment leurs amys, ilz arrachent, ilz plantent,
Et si sçavent et veulent tenir ce qu'ilz créancent.

Et si lors ilz trouvassent qui leur preu tenir feissent
Aussi-bien comme ilz font, jà ne s'entremetissent
D'estre à ces testamens; ainçoys je croy que meissent
Leur us en autre chose où leur prouffit ilz veissent.

Mais ung bon testament ou une sépulture,
Qui leur vault or endroit à la comble mesure,
Leur valoit assez moins ains qu'ilz y missent cure
A chevir; car l'argent leur parestroit trop dure.

Ne meurent nulz qu'ilz puissent sans faire testament;
Et si n'a si grant homme dessoubz le firmament
Vers qui ilz ne pourchassent leur droit si roidement,
Soit en court de prelat, ou en plain parlement.

Ce n'affiert pas à frere, ne à gent qui maudit;
Car quant frere de cloistre sont frere de landit,
Leur bonne renommée forment en amendrit:
Pou se peut eulx garder que le peuple n'en dit.

Il n'affiert, ce dit l'en, à un frere prescheur,
Ne à frere mineur, qu'ilz deviennent plaideur :
Long-temps se sont monstrés simples et contempleur;
Or jà ne puissent-ilz estre escandaliseur !

De tous les testamens, s'ilz peuvent, s'entremectent,
Et ilz sont plus pour eulx, que pour ceulx qu'ilz alectent :
Car ilz les font et gardent, et de perdre se gaictent,
Et com les plus créables s'y font mectre ou s'y mectent.

Mais on dit en mains lieux, et maintes gens le croyent,
Que jà tant ceste gent ne testamenteroyent
Pour le prouffit des ames ou des corps, quelz qu'ilz
soyent,
Ce n'est leur grant prouffit temporel qu'ilz y voyent.

Leurs œuvres nous font foy de leur intencion ;
Car par celluy Jesus qui souffrist passion
Ilz prennent tout et puisent en execution,
Que moult de gens en ont moult grant admiracion.

Des testamens ont huy ces deux ordres le cours ;
Et s'ilz s'en entremettent par commun entrecours,
Testamens, sepultures leur font si grant secours,
De tout quanqu'il leur fault trouvent illec secours.

Les testamens les vestent et hebergent et paissent;
Car les riches du monde hantent tant qu'ilz les plaissent
D'avoir corps pour l'avoir à la mort s'ilz les pressent,
Que parens et paroisses quelz qu'ilz ayent les laissent.

N'y vault affection de pere ni de mere,
De mary ne d'enfant, ne de seur ne de frere,
Ordre blanche ne noire, se ceulx ne se compere:
Tout leur font pour le leur guerpir, c'est chose clere.

Ne pour quant le saint pere, ne ly saint patriarche,
Et Tobie et Jacob, et Noé qui fit l'arche,
Qui tint seul en son temps du monde la monarche,
Esleurent à Gesir ou les leur en leur marche.

L'en doit amer les siens de sa nativité,
Et les saintz cymetieres de grant antiquité,
Où la chair et les oz de ceulx furent gitté,
Dont ly vifz sont au monde richement herité.

Qui autrement le fait sans grant nécessité,
Je ne sçay s'il fait bien selon la vérité;
Car ilz ront autre part si grant affinité,
Qu'en y pourroit noter ung pou d'iniquité.

Se dieux com grant doulceur est vouloir habiter
Avec ceulx de qui corps dieux nous daigna jetter,
Nulz homs plus doulce chose ne nous peut ajetter,
Que nous avec le nostre doy en ressusciter.

Et se les freres dient que celle souvenuë
Fust doulce et prouffitable devant leur survenuë;
Mais l'ordre moult en doit estre plus clere tenuë,
Pour les biens et les messes en quoy est maintenuë.

Jà je ne sceusse souldre très-bien cest argument,
S'ilz prenissent les corps sans aultre émolument;
Mais nul, tant soit-il sage et bien joue d'instrument,
N'aura, s'il ne leur donne, avec eulx monument.

S'autre si es bons povres comme riches prisassent,
Et de leurs corps avoir à la mort les priassent,
Ce ne fust pas merveille se les gens esperassent
Que le corps pour amour des ames pourchassassent.

Mais s'ung grant usurier ou ung grant baretierres,
Combien qu'il ait esté desloyal et pechierres,
Leur veult estre à la mort larges et grant donnierres,
Il mourra cordelier, se il veult, ou preschierres.

Si la pitié des ames les meut principalment,
Prenissent povres et riches avec eulx égalment:
Ainsi doit l'en aymer qui ayme loyalment;
Car vraye amour s'estend par tout generalment.

Mais ilz prennent les riches, et des povres n'ont cure:
Il semble ou peut sembler que telle sepulture
N'est mye pourchassée de dévocion pure,
Ains doubte qu'il n'y ait ung pou de suppressure.

Car honneur ou avoir leur fait ces corps attraire,
Et ilz par leur preschier leur laiz et l'autruy traire,
Les font si bien lier comme ilz sçaivent retraire,
Je ne sçay s'ilz le pevent faire sans eulx meffaire.

Que leur ont desservy ordres blanches et noires,
Où il a tant de bien et messes et provoires,
Et de sainctz et de sainctes, que selon les hystoires
N'orent pas Dieu pour courre par marchiés et par
foires.

Lieux solitaires furent leur habitation,
Pour entendre ou secret de contemplacion;
Et s'ilz ne veulent vivre qu'en congrégacion,
Et en tourbe de peuple plain de turbacion.

Pource se moyne blans ne courent par les ruës,
Et ilz n'ont cordes ceintes pour mesurer les nuës;
Ains travaillent leurs corps aux boys et aux charruës,
Doyvent pource avoir sépultures perduës.

Qui sçauroit tous les biens que moyne a en estuy,
Prieres et aumosnes dont a parler m'estuy,
Plus grant secours aux ames en nul ordre n'est huy;
Car nul bien n'est trouvé qui ne soit en cestuy.

Qui a fiance en messes cilz en ont, et font tant
Qu'il n'a ordre en ce monde qui les voit surmontant:
Pour neant en yroie le nombre racomptant;
Car trop sçauroit de compte qui les yroit comptant.

Tant d'hommes et de femmes doulx et dévotz y a,
Psaultiers et patenostres et ave-maria,
Que nul n'en scet le compte fors Dieu qui les créa,
Qui a laisser le monde si les humilia.

Or peut bien frere Jehan et li frere Gaultiers,
Que plus vault une messe ne que treize psaultiers:
Voir est; mais l'ordre blanche en a plus que le tiers,
Dont l'argument aux freres ne remaint pas entiers.

Si dyent, nous sçavons bien mieulx que cilz preschier,
Et la saincte escripture espondre et reverchier;
Et pour le pris des ames et de nous nestoyer,
Encor n'est-ce pas droit de l'autruy empeschier.

Et leur messe vault quatre, ilz ont bonne couleur
De dire que leurs messes sont de greigneur valeur
Que celles de Cisteaulx, et qu'il se fait meilleur
Entrer avecques eulx; mais seroit grant foleur.

La vertu de la messe gist au saint sacrement;
Car prestres quelz qu'ilz soyent uniement,
S'ilz dyent les paroles avec l'entendement,
Bon bonté ne luy donne, ne mal empirement.

Et s'ilz me dyent : Sire, nostre dévotion,
Quant nous disons nos messes prent conformation;
Si grant à remembrer Dieu en sa pension,
Que merveilles y prennent les mors dont nous prion.

Certes je m'y accords; mais je pour veoir suppose
Que qui plus tient des mors, plus les ayme sans glose:
Com ly moynes ont plus, si puis conclure et ose
Que l'amour de leur mort les point sur toute chose.

Lequel doit plus aymer la mort, à vostre advis,
Ou cil qui tout a d'eulx, ou cil qui a des vifz?
Grand confort est aux ames, certes je vous plevis;
Car ceulx qui plus les ayment les ont en leur pervis.

Les freres convient vivre des vifz toutes saisons,
Et moynes ont des mors vivre, robe et maisons;
Pour quoy l'en peut conclure par toutes ces raysons
Que plus amer le doyvent, se le voir n'en taisons.

Vrayement si sont-ilz, et si croy tout de voir,
Qu'ilz en font nuyt et jour envers tous leur devoir;
Car les larges aumosnes que j'en voy recevoir
Aux povres de leurs biens m'en font apparcevoir.

Prieres et aumosnes prouffitent plus ensemble
Que priere par soy; dont encor plus me semble
Qu'envers Dieu Jesu-Christ ces deux choses ensemble
Moult plus doyvent valoir que vray dire ce semble.

A prier pour les ames sont larges et diligens,
Et à faire en aumosnes ne sont pas négligens,
Et rendre leurs services jour et nuyt bel et gens,
Et jeunent autretant ou plus que d'autres gens.

Dehors chars ne mangevent et tousiours vont en langes,
Et hebergent o eulx et privez et estranges,
Et font d'autres biens tant que saint Michel ly anges
Ne les devroit changer s'il sçavoit qu'estoit changes.

En port et en paroles se portent humblement,
Beaulx dieux com povre vie tiennent communéement;
Car en leur couvent vivent assez petitement,
Et de leur povre vie louent Dieu haultement.

Dieu ayme plus, je croy, simplete et bonne vie,
Qui ne fait soy prier par force de clergie,
Que se nulz homs sçavoit toute philosophie,
Se il n'est doulx et humble, tout ne vault une ortye.

Estre humble sans clergie vault mieulx que la converse,
Que quanque ly ungz dresse, ly autre tumbe et verse:
Science quant elle enfle est chose si traverse,
Qu'el envenime tout se la voye n'est terse.

Ne pour quant l'ordre blanche se je suis voir disans,
A bien de trestous clercs subtilz et suffisans,
Et de bons escoliers et de maistres lysans,
Et croistront, s'ilz m'en croyent, ains que vienne
dix ans.

Mais nul pour grant clergie ne se doit trop priser,
Ne ceulx qui bien luy font grever ne despriser,
Ne par ses grans paroles haynes attaisier;
Ains doit moult, s'il est sage, de ses vouloirs briser.

Il ne vint oncques bien d'estre si courageux,
Ne de grever autruy à certain ou à jeux :
Homs de religion est par trop oultrageux,
Quant à religion veult estre dommageux.

Toutes ordres sont bonnes, bien gard chascun la souë;
Chascun fait grant priere, s'il fait bien ce qu'il vouë;
Mais l'en ne doit priser ce que Robin se louë,
Personne nul qui porte le venin à la quouë.

Souffrons que ceulx amendent de qui nous amendons,
Plaise-vous que ceulx preignent en aumosne et en dons;
Car s'il aultrement est, mal pour bien leur rendons,
Et croy que mal loyer de Dieu en actendons.

Ne voulons tout avoir, souffrons qu'autres gens ayent;
Car ceulx qui d'autruy bien se deulent et mal payent,
De mortel apostume navrent leurs corps et playent;
Frere et moines ont assez, jà de ce ne s'esmayent.

Freres ont plus clergie et moins possessions;
Mais ilz ont trop plus giste et procurations
Sur prelatz et sur prince et sur religions,
Et sur tout autre peuple par toutes régions.

Et cuide estre certain qu'ilz ont bonnes pastures;
Et si ont en mains lieux du leur mis en pastures,
Qui leur valent assez sans autres avantures:
Or voyons qui les meut à avoir sépultures.

Sépultures pavent leur cloistre et leur eglise
De mainte belle tombe polie, blanche et bise,
Fort et dure et espece, qui ne se casse et brise;
Mais je voy pou de povres, tant soit bon, qui y gise.

Les riches sont dedans, et les povres à la pluye;
Car ly ung les boutoye, ly aultres les desvie;
Et si n'est povreté qui à la foys n'ennuye,
Ne nul si grant beguin qui en ce cas ne fuye.

Cestuy fait ainsy mene par gent si très-experte,
Devroit estre compté devant Dieu pour deserte;
En ce ne font-ilz point que je saiche de perte,
Car nulle gent qui vive n'est en ce plus apperte.

En ce sont si appert que nulz ne les surbat;
Les riches tiennent près tout comme l'ame leur bat,
Et ad ce qu'ilz les ayent mectent si grant debat,
Que chascun, s'il osoit, pour pou ne s'en debat.

Larges sont du leur prendre, et large d'eulx abscondre;
Bien sçavent de vingt livres les dix avoir sans tondre:
Se l'exécucion du mort a de quoy fondre,
Alors ilz en envoyent l'ame plus droit que couldre.

Pou font de testament qui autre note chante,
Tant aux freres de Chartres, tant aux freres de Mante,
Pou y voy d'autre fruit, je ne sçay qu'on y plante,
Tout ce peut sçavoir homme et femme qui les hante.

Vous enfans ne beguines n'y sont pas ramenteu,
Ne les povres honteux, ne plus les povres veu,
Ne blanc moyne ne noir, dont sont-ilz souvent peu,
Trop moins sont congnoissans ains qu'ilz ne sont congneu.

Par le saint sacrement du très-benoist autel,
Les testaments qu'ilz font ou font faire sont tel,
Que l'on devroit à paine croire langue mortel,
Trop en tiennent de telz réponz en leur hostel.

Quant ilz ont mieulx qu'ilz peuvent subtile leur attrait,
Et ly testaments sont ordonnés et attrait,
Tantost si s'en saisissent qu'on ne saiche leur trait,
Et pour ce que leurs dons ne leur soyent retrait.

Mais ainçoys qu'ilz le passent s'en veulent enformer,
Lors par le sacrement et par foy affermer,
Dont il convient ainçoys aucunz des hoirs lermer,
Qu'ilz les ,puissent avoir pour leur propos fermer.

Ainsi nous servent-ilz de testamens soubz chappe,
Et ne plaignent iceulx fors ce qui leur eschappe,
Et advient moult de fois ains que corps soit soubz
chappe,
Que ly ungz y vendenge et ly autre l'y grappe.

Trop sont sage et subtilz pour acquerir à l'ordre,
Trop auront mal aux dens quant ilz n'y pourront mor-
dre,
Rien ne leur peut fouyr, ne rien ne leur peut tordre;
Conscience, ce semble, ne les en peut remordre.

Ilz osent bien en don ou en ausmone prendre,
Quanque bon et maulvais leur oseroyent tendre:
S'ilz font bien, Dieu le sçait; mais ne le sçay en-
tendre
Que l'en puisse aumosner ce que l'en doit tout rendre.

Et s'ilz par advanture vouloyent sermonner,
Qu'iceulz pevent mieulx prendre qu'on ne leur peut donner,
Bien leur en conviengne, je n'en quiers mot sonner;
Mais assez mieulx, ce semble, pourroyent raisonner.

Peut l'on prendre d'Anthoine ce qu'on toult à Renyer,
Quant l'en sçait que du sien n'y a ung seul denier?
Je ne sçauroye dire par jugement planier
Qu'on peust de telles prises faire loyal grenier.

Ne prennent pas sans plus meubles et heritages,
Dont ly papes est sire, mais leur est ly usages;
Car aucunes gens sont qui qu'en soit ly dommages,
Qui reviendront encores à part à leurs lignages.

Ne pour quant avoir propre où l'en peut revenir,
N'est pas si grant péril com l'autruy retenir;
Car ainsi l'autruy prendre ne se peut à chenir,
Que de legier sans rendre puisse à mercy venir.

Combien com ait ses freres ou leur religion,
L'en ne leur doit acquerre trop bonne intencion:
Autruy proprieté, ny autruy possession,
Icy ne peut cheoir grace, ne dispensacion.

Quant les hoirs n'y ont droit, comment le retiendront
Ceste gent qui d'Auvergne ou de Romme viendront?
Je cuyd que quant exemple à Thobie prendront,
De telz morceaulx manger, ce croy-je, se tiendront.

Quant Thobie, qui Dieu nulle fois n'oublioit,
Entendit d'avanture le chevrel qui crioit,
Dont faire le deust paistre où il tant se fyoit;
Garde, dit ly saint homs, que larrecin n'y soit.

Quant cil tençoit sa femme, luy qui estoit loyaulx,
Pourquoy ne doubtent cilz avoir très-desloyaulx?
Ou n'a de bon acquest qui vaille deux naveaulx;
Nul ne peut bonne andoille faire de telz boyaulx.

L'en trouve bien entr'eulx une bonne personne,
Qui ne se mefferoit pour riens ne pour personne;
Ains prennent à bon gré tout ce que Dieu leur donne,
Et leur poise et ennuye quant nul yst hors de bourne.

Et ne se font pas trop par les ruës congnoistre;
Qui les vouldra trouver si les quiere en leur cloistre:
En riens fors qu'en bien faire ne se veulent congnoistre,
Car ne prisent le monde la montance d'une oistre.

Cilz vivent et conseillent selon Dieu et à droit,
Et qui les ayme et prise vrayëment il a droit;
Se tous estoyent telz, jà bien ne leur fauldroit,
Et cesseroit murmure dont chascun mieulx vauldroit.

Raison m'esmeut à croire; car qui onc les veist tieulx
Si dévotz et si humbles et si espiritieulx,
L'en mettroit tout ainçoys et meubles et chastieulz,
Qu'on leur laissast avoir souffrette en leurs hostieulx.

Mais pource que l'en voit que mains d'eulx se forvoyent,
Les ont huy moins à cueur aucunz qu'ilz ne souloyent;
Et pourroit encores estre que se femmes n'estoyent,
Qu'ilz auroyent souffrette s'ilz ne se humilioyent.

Moult leur donnent les femmes de ce qu'ilz ont mestier,
Jà si bien les maris ne les sçauroyent guettier;
Car ilz sçavent les cueurs tormentez rehaitier,
Et du salut des ames songneusement traictier.

Se les femmes trouvassent leurs maris si entiers,
Elles s'y appuyassent par pou plus voulentiers;
Mais si-tost com ly corps en gyst sur deulx sentiers,
A peine feroyent faire pour l'ame deulx trentiers.

Telle est l'amour des homs, c'est douleur et dommages :
Trop est fol qui s'y fie, ce n'est pas heritages :
Pense chascun de s'ame, et si sera moult sages;
Car loyaulté se dort, et pitié est en gages.

Tieulx sont après la mort les maris à leurs femmes;
Je n'en excepte nul, clerc, ne lay, ne bigames,
Fors espoir troys en cent. Or reparlons de femmes
Quant leurs maris sont mors qu'elles font pour leurs ames.

Madame ses voisines et ses parentes mande,
Pour garder la coustume et pour fuyr l'esclande;
Lors fait son parement d'une vieille truande
Qui lui porte son pain et son vin à l'offrande.

L'argent et la chandelle pource que petit poise,
Porte par contenance à l'autel la bourgoise;
Et la vieille est si duyte, si sage et si courtoise,
Qu'elle va à l'offrande devant luy une toise.

Lors offre pain et vin couvert d'un pou de toille,
Et ung denier fichié dedans une chandelle;
Puis estend son mantel tout ainsi comme une voille.
Tu qui n'as ce veu, va à Paris; or voy-le.

Là verras-tu offrir dames à grant convine,
Aultres si bien parées, ou mieulx comme une royne;
Et sont si très-remplies de la grace divine,
Que les convient-ilz ceindre jusques sur la poictrine.

De telles en verras par Paris offrir maintes,
Qui ainsi com je dy sont sanglées et ceintes
D'unes larges ceintures, qui si pou sont estraintes,
Qu'on ne congnoist souvent les vuides des enceintes.

Toutes sont par rains lées, combien que mesgres soyent;
Ne sçay qu'elles y boutent ou qu'elles y employent,
Fors demys pelissons, si comme la gent croyent:
Tout ce sçavent espoir telles ou tielz qui m'oyent.

Pensons qu'elles font bien, et ne l'appetisson
Par ce demy chiot, ou ce demy plisson
Dont elles sont hourdées ainsi com herisson,
Les gardent mainteffois de froit et de frisson.

Dieux, com il leur advient à faire anniversaires,
Et à porter la torche et aultres luminaires!
Mieulx en pert la beaulté des yeulx et des viaires,
Ou telz musent espoir, il ne leur en chault gueres.

Bon est que pou leur chaille de ceulx qu'elles amusent;
Mais ne sçay si par tout du remenant s'accusent;
Car ly tour et la cure où elles le leur usent,
Donnent de folier cause à ceulx qui y musent.

Tu qui ce as peuz veoir sans maulvais desirer,
Et sans penser folie dont se doit Dieu yrer,
Voy comment elles sçaivent tout leur corps attirer,
Par ce que de bien veoir ne puisses empirer.

Voy comment elles portent leurs manteaulx proprement,
Voy comment elles nagent dessus le panement,
Comment elles se chaussent contemplativement;
Voy du col en amour grant esmerveillement.

La gorge et ly gorgeons sont dehors la tonelle,
Où il n'a que troys tours à la tourne bouelle;
Mais il y a d'espingles demy une escuelle
Fichées en deulx cornes et entour la touelle.

Pardieu! j'ay en mon cueur pensé mainte fiée,
Quant je veoye dame si faictement lyée,
Que sa touaille fust à son menton clouée,
Ou qu'elle en eut l'espingle dedans la chair ployée.

Je ne sçay que cuider, foy que je doy saint George,
Fors qu'elles ont trouvé celle nouvelle forge,
D'eulx lier pour monstrer leur menton et leur gorge,
Qui mye n'est ytelle d'eaue ne de pain d'orge.

Pour dire vérité, ne sçay se je foy loy,
Mais se les escrouelles ou le mau saint Eloy
Y faisoyent leurs nidz, comme en leur franc alloy,
Elles se raliassent à l'ancienne loy.

Se je l'osoye dire sans elles courroucier,
Leur chausser, leur vestir, leur lyer, leur tressier,
Leurs chapperons troussiés et leurs cornes dressier,
Ne sont venuz avant fors pour homme blecier.

Je ne sçay s'on appelle potances ou corbeaulx
Ce qui soubstient leurs cornes qu'ilz tiennent pour si beaulx;
Mais tant sçay-je bien dire que saincte Elizabeaulx
N'est pas en paradis pour porter telz lambeaulx.

Encor y resort-elles ung grant harribourras,
Que vois entre la toille qui n'est pas de bourras;
Et la tample et les cornes pourroit passer ung ras
Aussi greigneur souriz qui soit jusques Arras.

Plus fort; car sur les cornes entour le hanepel,
Senglent estroit leurs testes d'un latz ou d'ung chapel,
Pour leur fronc reffroncier pour desrider la pel:
Dieux, se je mens, ou non, a garant en apel.

Ne le font mye toutes; mais aulcunes le font
Quant Dieu et maladies les ride, gaste ou font.
Dieu les fist une foys, mais elles se deffont:
Non font pas à voir dire, mais els se contrefont.

Or en y a aulcunes qui coulourer se veulent,
Qui font ne scay quel chose, je ne sçay qu'ilz y meulent,
Je ne sçay se des mors s'esjoissent ou deulent,
Mais leurs visages sont plus luysans qu'ilz ne seulent.

Pour Dieu! de trop mirer leurs agaiz nous gardon,
Car plus poignent et persent qu'ortie ne que chardon:
Je me suis mye pleige, se trop les esgardon,
Que nous ne soyons pris comme rat au lardon.

Tant font les savoureuses en venirs en aler,
En s'adayer des bouches, en regars, en parler,
Qu'il en eschiet souvent les plus chaulx devaler,
Les plus fermes fremir, les plus sains mesaler.

Toute jour font et treuvent nouvelles mignoties,
De guigner, de pigner, d'estre par rains fournies,
D'elles hault se courcer pour estre moins honnies,
D'estre aulx plus haultes femmes de paremens unies.

Certes nulz telz exceps à bourgoyses n'aviennent;
Car leurs chétifz mariz qui de ce les soustiennent,
Usurier au pejour toute jour en deviennent,
Par quoy les lasses ames en enfer droit s'en viennent.

Elles font mal du faire, et eulx pis du souffrir;
Car quant de leur bon gaing ce ne leur peut souffrir,
Certes ains les devroyent toutes laissier bouffir,
Que leurs ames par elles aux diables en offrir.

Dieu soubz mist femme à homme, et voult qu'il fust
ses chiefz;
Quant il est aultrement, c'est honte, c'est meschiefz:
Pou en souvient aux dames des coups et des meschiefz,
Mais qu'assez ayent robes, joyaulx et couvrechiefz.

Il n'a si vaillant homme de Paris jusques à Tours,
Soit conte, ou roys, ou ducz, ou prince, ou senatours,
Pour quoy elles laissassent leurs curieux atours;
Ains se laisseroyent batre autant com l'en bat ours.

Bien se passent à pou de boire ou de mangier;
Mais cil qui se veult faire hayr ou ledengier,
Avoir groings rechigners et riote ou dangier,
Joyaulx ne belles robes ne leur face estrangier.

Je dy toutes ces choses pource qu'elles leur vaillent,
Et que mieulx se congnoissent en quoy elles deffaillent,
Et que ceulx qui pour leurs laidanges à neant aillent,
Restraignent leurs folies ains que plus avant aillent.

Je leur dis qu'ilz appreignent le chant de la bergiere,
Ou la gent qu'ilz carolent dient retourne arriere:
Je me tayray à tant d'endroit ceste matiere,
Car les femmes espoir ne l'on mye trop chiere.

Et se je leur en dy, nulle ne le desvueille,
Mais droit est que chascune en ses excès se dueille:
Si leur pry que chascune en bon gré le recueille,
Car ce n'est pas, par m'ame, pour mal que je leur vueille.

Je ne dy riens par yre ne par contreuvement,
Fors ce que ly commun en voit communement;
Ne je ne juge pas de leur entendement,
Car bon compte en rendront à Dieu, se je ne ment.

Espoir qu'elles le font en bonne entencion,
Pour garder leurs mariz de fornication;
Mais se Dieu prent en gré leur contemplacion,
Il fera, s'il luy plaist, aux mors rédemption.

Pour l'offrande des mors pris-je cest incident,
Qu'en ne doit pas tenir à maulvais accident;
Car moult mieulx me vauldroit espoir en occident,
Que mal dire souffrisse ma bouche ne my dent.

Ainsi offrent les dames pour les mors, ilz font bien,
Car mieulx vault ainsi faire que l'en n'en fist rien:
Aumoins en est-il mieulx au prestre paroissien,
Et au mort, si Dieu plaist; mais je ne sçay combien.

Ne pour quant, je sçay bien que l'en ne fait mémoire
Que pour ceulx seulement qui sont en purgatoire;
Car les saintz sont là sus en pardurable gloire,
Mais aulx damnez ne vault bien qu'on face une poire.

Et pour ce qu'on ne sçait qui est damné ou saulx,
Ordonna saincte eglise que l'en priast pour saulx
Qui attendent mercy; c'est ly meilleur consaulx
Qui à tout chrestien est commun et consaulx.

Du salut de tous ceulx ayons bonne esperance,
Qui trespassent en foy ou en vraye esperance,
Pour qu'il appere en eulx signe de repentance,
Tousjours devons payer pour eulx leur délivrance.

Et se noz oraysons espoir ne leur valoyent,
Sur ceulx qui grace actendent dessus nous retourroyent:
Prieres ne se perdent, ne biens faitz, quelz qu'ilz soyent:
Pour ce font ceulx trop bien qui tousjours de cueur proyent.

Car qui pour autruy prye soy-mesmes ne s'oblie,
Ains se gecte de pechié qui tout taint et troublye;
Et puis est en mémoire sa fin et son obeye,
Nectement tient son cueur qui ainsi le forbie.

Mais il convient troys choses à empetrer priere;
Il convient avoir grace, il convient qu'en requiere
Chose moult raysonnable, qui aviengne et affiere;
Et si convient avoir du requerre maniere.

Qui a grace et qui prye amesuréement,
Et qui parle par bel et aviséement,
Prier peut et requerre le tout presentement;
Mais que cil qui déprie ait bon entendement.

Et Dieu sçet et congnoist, dit et pense le fait;
Il a tout, il peut tout: fol est qui lui meffait:
S'il ne veult riens ne peut, et quanqu'il veult est fait,
Ne riens qu'il vueil faire ne peut estre deffait.

Il est courtoys et large, toutes bontés luy duysent;
Tous les biens quelz qu'ilz soyent, en luy sont et
reluysent;
Et tous ceulx qui bien sçavent et font, en luy le puisent:
Requerons, nous aurons, se pechiez ne nous nuysent.

Mectons-nous en estat que Dieu nous doye oyr;
Ne nous laissons couvers en pechié ne veoïr:
Pechié qui trop se lasse s'y peut si espoïr,
Homme et femme qu'à peine peut puis de soy joir.

Qui pechié mortel couve, il est mort et ravis:
Pechié monte plus tost qu'à degrés ne qu'à vis:
Tantost qui ne se guecte est rompu et ravis;
Car pechié attrait autre, ce dit ly roy Davids.

Mal herbe croist tantost, ce dit l'en en proverbe,
Et ce qu'icelle joinct estainct qui ne la cerbe;
Maint bel jardin s'en pert et maint belle gerbe:
Nul ne doit aleicher mal arbre, ne mal herbe.

Nulle herbe ne fait pis que font mortelz pechiez;
Car il n'est homs qui vive, tant soit bien entachiés,
Se d'ung seul mortel vice est folié et tachiés,
Que tout le bien de luy ne soit mort et tachiés.

Et puis qu'un seul pechié mortel tout nous encombre,
Que feront ceulx et celles qui en ont fait sans nombre,
Qui vivent en tenebres et en mort et en ombre?
Certes trop ont à faire, se Dieu ne les descombre.

N'a pas petit à faire, se m'aïst saint Denis,
Qui petit jusqu'a ores s'est à bien faire mis;
Il sçait bien que son temps n'est pas encor démis,
Et qu'il peut pou de soy, et a fors ennemis.

Ainsi est-il de nous vrayement, comme je dy:
Se nous sçavions combien nous avons Dieu laydy,
Et combien de bien faire nous sommes refroidy,
Nous verrions clerement que je point ne mesdy.

Noz pechiés sont si grans, et nostre vie est briefve;
N'est mye de cent ung qui son ââge acheve;
Et nous pour quant ly diables de toutes pars nous greve,
Et la chair et le monde les yeulx du cueur nous creve.

Le monde nous attrait, et la chair nous tormente,
Et le diable leur aide qui par dedans nous tempte,
Qui assaut toute jours dix fois, ou vingt, ou trente,
Pour ce qu'il a grant paour que cueur ne se repente.

Ces troys murtiers nous mainent mainte guerre diverse,
Qui la paix de noz cueurs tumbe, trouble et traverse
Moult est à grant péril qui avec eulx converse;
C'est ores une chose trop pesant et diverse.

Ly pejour ennemy de tous, sont ly privé;
Et ces troys sont à nous si joinct et si rivé,
Et de nous décevoir si duyt et abrivé,
Que nous sommes par eulx presque tout chaitivé.

La chair nous est si près, que plus près ne peut estre,
Car en chair nous convient vivre, mourir et naistre;
Le monde nous atteint à dextre et à senestre;
Ly diable court par tout sans fraing et sans chevestre.

Puisqu'ilz nous sont si près, et qu'ilz sont telz et tant,
Et qu'ilz sont d'un accord à nostre mort traictant,
Soyons donc pour nous-mesmes si sage et si guettant,
Tant que nous sommes vifz et sain et en estant.

Nous sommes trop subtilz aux choses de ce monde,
En congnoistre, en acquerre tant que tout surhabonde;
Et si sommes certains que ce ne vault un unde,
Ains repaire à néant comme lŷ chant de l'aronde.

Eslevons noz engins et noz affections,
Noz cueurs et noz pensées et noz dévocions,
A Dieu et à ses œuvres, et illec nous fions;
Mercions-le de cueur, et aymons et prions.

Priere a grant vertu; et si vous diray d'elle,
Elle espurge et nettoye, elle doubte, elle cele,
Elle se joingt à Dieu, elle répont soubz celle:
Priere est si grant chose, je n'en sçay nulle itelle.

Priere doulce et humble, embrasée et dévote,
Se joingt si près de Dieu et accointe et accoste,
Que du cueur dont elle yst toute maulvaisté oste,
Chair et monde et ly diable, et fait de Dieu son hoste.

Priere va à Dieu plus tost que vent ne vole,
Plus tost court et racourt que ne tourne une mole,
Quanqu'elle veult impetre du souverain apostole,
Seul à seul y raisonne, seul à seul y parole.

Trop est grant et puissant la vertu d'oraison;
De Dieu et de ses joyes est par ly à chois hom:
Trop est fol qui les pert par petite achoison;
Car tous les biens du mond luy met en sa cloison.

Ceulx qui les bonnes œuvres ont par pechié estainctes,
Doyvent honteux estre et humbles en faisant leurs
complaintes:
Qui Dieu prie et sa mere et ses saintz et ses sainctes,
Jà n'est si loing de Dieu qu'il ne viengne aux attaintes.

Oraison nous impetre vertu de congnoissance,
Oraison nous impetre grace de repentance,
Oraison nous impetre de tous maulx allegeance;
Nulz homs ne nulle femme ne doit estre sans ce.

Mais à soy pou prouffite et Dieu petit honneure,
Qui pense ung et dit l'autre, puis dessoubz, puis
desseure:
L'en doit avoir le cueur à ce qu'on dit et œuvre,
Car viande est parduë qui bien ne la saveure.

Ne se peut affermer ne que sur ung desgiel,
Qui tient son cueur en terre et la langue a au ciel:
N'est mye belle chose que le cueur gyse en fiel,
Quant l'en change parole de doulceur et de miel.

Quant ta parole est blanche et ta parole est fauve,
Tu voles en tenebres comme une souris chauve;
Tieulx prieres ne valent une feuille de mauve,
Car du cueur doit yssir ce qui nous damne et saulve.

Que te vault quant à Dieu le mouvoir de tes levres,
Quant le tien cueur ne pense qu'à moutons et à chievres,
Ta langue n'est pas saine quant ton cueur a les fievres,
Et Dieu congnoist tantost quant l'ung de l'autre sevres.

Se tu veulx que cil praigne en gré tes oraisons,
Ne pense pas que blé si vauldra en roisons;
Car se Dieu ne te vent ses biens et ses saisons,
Petit te peux fier en laines n'en toisons.

Se tu metz tout ton cueur à compter une fable,
Ou à emplir ton ventre quant tu siez à la table,
Moult le doys ores mieulx avoir et ferme et estable
A Dieu quant tu le pris; c'est chose véritable.

Dieu est le franc oyseau qui ne veult que sa proye,
Que le cueur proprement sans gezier ne sans foye;
Là prent Dieu son repos, son confort et sa joye;
Trestout le remenant ne prise ung pou de croye.

Jà Dieu, s'il n'a le cueur, il ne sera bien peu,
Car par Dieu et pour Dieu ne fut ton fait esleu;
Ou cueur est Dieu amé, ou le cueur est Dieu creu;
Du cueur est Dieu servy, et loué et congneu.

Se nous y pensions bien com grant chose est de cueur,
Pour pere ne pour mere, pour frere ne pour seur,
Ne pour trestout le monde ne ferions tel sueur;
Et si l'avanturons souvent à gecter pueur.

Cueur est la greigneur chose qui soit : c'est chose clere
Que par le très-doulx cueur de sa très-doulce mere
Vint le filz Dieu en terre de la destre son pere,
Qui pour noz cueur gaigner voult souffrir mort amere.

Cueur rend à Dieu les ames, cueur gouverne le corps,
Cueur recorde et apaise à Dieu tous noz discors;
Par le cueur nous est Dieu doulx et misericors;
Cueur, sans comparaison, vault mieulx qu'argent ne ors.

Et puisque cueur est tel et de si grande valeur,
Donne-le tout à Dieu fraiz et en sa chaleur;
Car Dieu n'en auroit cure s'il tournoit en paleur,
Ne se ses adversaires eut le tenois à leur.

Dieu n'a cure de cueur froit, ne pasles et porry;
Ce n'est pas don pour Dieu, ains est pour maistre Orry.
Tu qui m'oez ne te gabes de moy, ne te sourry;
Car mal fuz oncques né, s'en tel cueur ès norry.

Dieu ne prent mye en gré chose morte et pourrye,
Ne ne veult demourer en telle compaignie:
Cueur ne peut hebergier Dieu en sa compaignie,
Se toute aultre pensée n'est de luy forbanye.

Se le cueur est charnel, Dieu est espiritable;
Se le cueur est mentierres, Dieu est très-véritable;
S'il est glout et yreux, Dieu est très-charitable:
Nulz cueurs de Dieu contraires ne peut estre habitable.

Cueur ne peut qu'ung seul hoste ensembles hebergier;
Pource doit l'en tenir à fol et à bergier,
Qui veult Dieu et pechié en son cueur enchergier:
Nul ne peut ces deux choses enclorre en son vergier.

Le ciel sur toute chose est de très-grant espace,
Et si ne peut avoir le premier pechié place,
Ains fondit en abisme plustost qu'ung pou de glace;
Car il n'est rien au monde que Dieu autre tant hace.

De cueur devons hayr trestout mortel pechié,
Dont moult de gens de cil en sont moult entechié;
Par droicte acoustumance si sont si allechié,
Que Dieu veoir ne pevent tant en sont à eschié.

Dieu ne fist pas pechié, mais il fist toute chose:
Dont est pechié neant, je ne sçay aultre glose;
Et puisqu'il est ainsi, par voir dire vous ose
Que qui gyst en pechié en neant se repose.

Hayons ce que Dieu hayt, car je sçay vrayement
Que riens ne luy desplaist fors pechié seulement;
Et si suis tout certain, ou l'escripture ment,
Que nous ne povons perdre paradis aultrement.

Qui créa toutes choses pour valoir, non pour nuyre;
Mais pechié ne vault riens, ains est pour tout destruye:
Il semble aux sotes gens qu'on s'y peut trop déduyre,
Mais tout ce n'est pas or qu'on voit par dehors luyre.

Il n'est cueur pour qui ait sens et discretion,
Qu'il ne voye en peché pure décepcion;
Car l'en en sent après cent ans d'affliction,
Que l'en n'eut par devant de delectacion.

Adès dure la lune, adès dure ly vers,
Qui mort la conscience du long et du travers,
Nul esté tant soit chault, ne nulz très-frois yvers,
Ne nul aultre torment n'est au cueur si divers.

Conscience est la guecte qui guecte le chastel:
Jà si pou n'y ferra pechié de son martel,
Qu'elle ne tourne à Dieu plustost que ung cartel,
Et encuse et descueuvre quanqu'il a au platel.

Conscience ne laisse ly cueur pecheur durer:
Jà pechié, se j'espoir n'y vouldra pasturer,
Qu'elle ne crye haro sans soy trop asseurer;
Pour cela nous voult Dieu en noz cueurs envoyer.

Nulle riens fors que Dieu ne peut percier la haye,
Qu'elle puist avoir paix jusqu'à tant que la playe
Soit sanée et reclose par contrition vraye:
Riens ne la griefve tant com quant Dieu la delaye.

Jusqu'à tant que le cueur se repente et congnoisse,
Ne l'y est conscience jour vivre sans angoisse;
Conscience le foule, conscience le froisse,
Conscience le point plus que serans et broisse.

Jacobins nous tesmoignent, si font frere meneur,
Que n'est riens qui soit plus envers notre Seigneur;
Et Dieu la croit et l'ayme, et ly fait ung honneur
Si grant, que je ne sçay qui peut estre greigneur.

Preigne soy chascun garde qu'il fait et qu'il fera,
Et soit trestout certain que Dieu le jugera
Ainsi que conscience le ly encusera;
Car jugié du contraire aultre pas ne sera.

Jà n'y aura mestier, barat n'impatience;
Car Dieu, qui est fontaine de toute patience,
Fera son jugement de nostre conscience,
Qui ne tesmoignera riens fors de sa science.

Elle a par tout esté, bien doit en estre creuë;
Car à vie ni à mort ne s'est mie du cueur meuë,
Ains y fut aussi-tost comme royson conceuë;
Si doit estre sa preuve sans nulle aultre receuë.

Certes si fera elle, nul n'en doit avoir doubte;
Pour Dieu et pour sa mere retiengne qui escoute;
N'est si mal sourt com cil qui ne veult ouir goute;
Ouvrons noz cueurs à Dieu, puisqu'il y heurte et boute.

Moult nous est grant honneur d'avoir tel compaignon:
Trop sommes desdaigneux, se nous le desdaignon;
Car si-tost comme il entre, fourbannist le gaignon,
Qui nous traict en enfer parmy le thaïgnon.

Ce grant bien nous fait Dieu, et aultres plus de cent,
En sa doulce venuë quant en noz cueurs descent.
Certes je m'esmerveille comment cueur se consent
A herbergier aultre hoste, quant si doulx hoste sent.

Cueur qui les biens de Dieu congnoist et sa puissance,
Et voit l'engin au diable et sa grant décevance,
Doit avoir dedans soy grant honte et grant amence
Quant le pire reçoyt, et le meilleur hors lance.

Il convient que ly ungs ou ly aultres y soit,
Dont cil doit y mieulx estre qui l'ame nourrissoit,
Que cil qui cueur et corps et l'ame meurtrissoit;
Car Dieu ne pourroit estre se cil ne s'en yssoit.

Dieu! comment puet durer cueur où ly diable habite?
Car c'est des créatures du tout la plus despite,
La plus espoventable, la plus vil, la plus triste,
Et la plus très-horrible qui peut estre descripte.

Ainsi me vueille Dieu à grant besoing aidier,
Qu'il est trop plus horrible qu'on ne peut souhaitier;
Mais ne m'en convient mye trop longuement parler,
Car ce doyent toutes gens sçavoir sans y cuider.

Avec ce qu'il est lait, il est plain de tout vices,
Car faire au pis qu'il peut est ses propres offices;
Pour ce, dis-je et voir est que trop est folz et niçes
Qui en son escyent s'enclost dedans ses lices.

Qui à sa propre forme le pourroit regarder,
Il ystroit de son sens, je cuide, sans tarder;
Mais il sçet ses malices si soubtlement farder,
Que nul ne s'en prend garde, ou ne s'en veult garder.

Si le peut l'en bien faire qui faire le vouldroit;
Qui à la vérité d'oraison retourroit,
Je suis certain que Dieu si-tost le secourroit,
Que tant ly ennemis froissier ne le pourroit.

Dieu veult que l'en soit bon, et Dieu veult que l'en
vaille;
Dieu, se nous nous aydons, est en nostre bataille:
S'il ne nous chault de nous, cuidez qu'à Dieu en chaille:
Nul ne doit, ce dit l'en, mangier qui ne travaille.

Mangier ne bien avoir ne doit qui ne s'aïde;
Ains tiengne de soy-mesmes celluy pour homicide,
Qui se pert par paresse que clerc Clement occide;
C'est ung pechié mortel dont pou de gens l'aïde.

Dueil et honte et hideuse doit chascun concevoir
Qui se pert par paresse ; car chascun doit sçavoir
Que qui se veult aidier, Dieu fait bien son devoir :
Riens, se nous ne voulons, ne nous peult décevoir.

Touteffoys que ly diable te tempte ou contrarie
D'orgueil ou de paresse, de luxure ou d'envie,
Dy tousjours non feray, ou il ne me plaist mye,
Et je te dy sur m'ame que sa force est faillie.

Pense ou dy non feray, et vrayement tu le vains,
Et puis il ne pourra trop lever ses levains :
Ly penser et ly dire doit estre pou grevains,
Dont ly diables par tout demeure vilz et villains.

Où est le champion qui se laissast oultrer,
Pour penser non feray, ou pour le démonstrer ?
Certes l'en le devroit d'ung tinel affronter,
Qui pour si pou de chose se lairroit surmonter.

Quant la temptation dedans le cueur s'embat,
Se la discretion le refuse et débat,
Dieu encontre le diable en ce point se combat,
Ne Dieu ne peut cheoir se le cueur ne l'abat.

Jà ceste vilenie ne nous soit reprouchée,
Ne Dieu ne se consente qu'à nous tant y meschée,
Que nostre champion par nostre faulte chée;
Car tout en retourroit dessus nous la hachée.

Quant Dieu chiet, c'est-à-dire, que nous ne ly duyons
Noz cueurs et noz pensées, et nous y actrayons
Le diable, lors je dy qu'il chiet et nous chayons;
Car ce qui est sien propre à tort ly fortrayons.

Saint Pol or dit que nous sommes de Dieu aideurs,
Non pour luy; mais que nous qui sommes tous pe-
cheurs,
Aydons-luy et luy nous, et n'ayons pas de poeurs;
Car Dieu pour nous saulver print le nom de saincteurs.

Dieu se deult plus pour nous que nous ne nous dolons;
Dieu nous veult plus de bien que nous ne nous voulons;
Dieu nous est debonnaire plus que n'est ungs coulons;
Trop sommes aveuglés quant ainsi le troublons.

Aymons ce qui nous ayme, car nature le porte,
Et à ce qui nous het cloons très-bien la porte,
Qui veons que ly diables quant il vient nous enhorte,
Et comment comme Dieu quant il vient nous conforte.

Quant ly diables y vient, je dy qu'en sa venuë
De tous maulx nous revest, de tous biens nous desnuë;
Car les yeulx de noz cueurs nous cueuvre d'une nuë
Qui de Dieu et des sainctz nous toult la seurvenuë.

Quant ly doulx Jesus-Christ est mis en oubliance,
En l'amour de noz cueurs doit estre la fiance,
Tantost si saulte en nous ly diables sans deffiance,
Et devenons ses serfz par estroite aliance.

Premierement ce fist nostre consentement,
Car de nous né peut faire son vouloir aultrement;
Lors nous fiert de sept vices mortelz profondement,
Puis de l'ung, puis de l'aultre entremelléément.

Orgueil et la luxure, paresse et avarice,
Envie, gloutonnie, ire, sont mortel vice
Dont ly diable nous fiert et embrase et atice:
Trop est hardy ly homs qui le cueur n'en hérice.

Car se nous ne cheons par l'ung ou par les deux,
Nous tumbons par les aultres, car trop sommes en eulx :
Soubtilement nous frappe ly traistre, ly hideulx,
Et si sommes trop foibles, c'est dommaiges et d'eulx.

De chascun de ces vices qui très-bien si advise,
Nous tempte lors le diable en mainte subtil guise;
Car il tempte d'orgueil celluy qui tant se prise,
Ou qui est boubancier, ou qui aultre desprise.

Orgueil desobeist, orgueil fiert et guerroye,
Orgueil veult achever tout quanque celle enroye :
Tant y a de racine, qu'à paine le pourroye
Toutes bien diviser, ne jamais fait n'auroye.

Ire le suit de près qui a plusieurs sions,
Rancunes et haynes, plaiz et detractions,
Meurtres et homicides et aultres occisions;
Et le pis que g'y voye, c'est desperations.

Avarice rengendre une vil nourriture,
Termoyement, rapine, larrecin et usure,
Et toute ydolatrye qui, selon escripture,
L'honneur du créateur toult pour la créature.

Idolatrye vault autant com mescreance,
C'este qui en avoir mect toute sa créance,
Qui tant le croit et ayme qu'ailleurs n'a nul beance:
C'est ung trop vil pechié et plain de mescheance.

Cueur qui n'ayme ne Dieu, ne soy, ne son prouchain,
En luy n'a charité ne qu'il a en ung chien;
Car riens ne luy suffist, ne ne peut dire rien,
Ains pense tout à soy, prent tout et tout retien.

Du sien et de l'autruy est aver par martire;
Car du sien prent à dueil, et pour l'autruy soupire.
Il est de tel nature; car qui bien le remire,
Qu'il ne peut ung jour vivre sans envie et sans yre.

Envie n'est pas seule, mais a grant compaignie
De mesdiz, de contreuves, et d'autelle mehaignie;
Soy-mesmes destruit l'orde et vile rechinie,
Tant se deult d'autruy bien que jà ne sera lie.

Mains maulx yssent d'envie, sans ceulx que nous disons,
Barat et tricheries, haynes et traysons;
Trop de gens sont espriz de ces quatre toysons:
Envie est ung pechié des grans que nous lisons.

De paresse renaissent négligence et oyseuse
Desplaisance de bien qui trop est périlleuse:
Paresse n'est de Dieu ne d'autruy curieuse,
Ne de faire le bien; par trop est ennuyeuse.

De gloutonnie naissent et oultraige et yvresse,
Et prodigalité qui est fole largesse,
Aveuglement de cueurs, efforcie et foiblesse:
Gloutonnie est ung vice qui trop durement blesse.

Nul ne doit affoyblir sa corporel substance,
Pour boyre jusqu'à yvrer, ne pour emplir sa pance;
Mais par grant conscience et par grant abstinance
De boyre et de mangier, pour faire sa penance.

Luxure est ung pechié que gloutonnie aluche,
Et si le fait flamber plus cler que seiche buche;
C'est ung feu enragié qu'en trop de lieux se juche:
Moult est fermes et fort qui en ce ne tresbuche.

Luxure n'est de riens endormie ne crampe,
Par tout court, par tout monte, et par tout raint et rampe;
Car gloutonnie l'orde lui fait ardoir sa lempe,
Qui ne laisse de luy compter nul bon exemple.

Se pechié de luxure n'est de trop près gardez,
L'en peut par tout crier, vous ardez, vous ardez:
Presque trestout le monde en est engarbardez;
Nul ne se pert si-tost par tables, ne par dez.

C'est ung pechié à tous communaulx et moyens,
A tout chrestienne gens, à juifz et à payens;
Tous nous y abutons, quelque gré qu'en ayens:
Croye soit, se Dieu plaist, que pas tous n'y chayens.

Luxure regne en yeulx, et en piedz et en mains,
Et en bouche et en cueur, qui n'est mye du mains;
Briefment elle envenime tous noz membres humains;
Nulz n'en est espargné, soit Françoys ou Rommains.

Luxure a deux aidans qui tout le monde affollent,
C'est charnel mouvement et ly diables qui vollent;
Car les cinq sens du cueur qui le fol corps rigollent,
De déliz folz et vains qui congnoissance tollent.

Bouche, mains et oreilles, et les piedz, sont le pont
Par où ly ennemis en noz cueurs se repont,
Qui par sa grant malice luxure couve et pont,
Par les charnelz desirs qu'il attire et espont.

Ainsi nous enveniment et la chair et ly diables,
Par leur barat soubtilz, couvers et contreables;
Car se celuy faulx traitre povoit estre veables,
De rien qu'il en heurtast il ne seroit creables.

Ainsi ce naist du diable ceste temptation,
Et de nostre charoigne nostre indignation,
Et de nostre consent la consommation,
Par quoy luxure est mise à execution.

Ainsi entre luxure qui a trop mal entrée,
Et pejour maintenuë et fin desesperée;
Car quant acoutumance s'y est enveloppée,
Honte et foy de Dieu part comme chose aveuglée.

Luxure est un pechié qui trop s'y laisse vivre,
Si vit jusque à la mort, à paine s'en délivre;
Virgile et Aristote en furent jà si yvre,
Que pou leur y valut leur engin et leur livre.

David et Salomon en furent si déceu,
Et maint autre grant homme et sage et apparceu;
Qui s'y laisse endormir trop a le sens déceu,
Car elle rend au diable le double et triple creu.

Luxure damne au coup à tout le moins deux ames,
Non pas tant seulement ces seigneurs ne ces dames,
Mais tous les consentens, soyent hommes ou femmes:
Luxure est ung pechié qui trop espraint les femmes.

Luxure est contre Dieu et contre mariage,
Et contre chasteté et contre pucellage,
Contre religion soyent de moiniage,
Ou au plus hault estat, ou de heremitage.

Luxure emboë tout et en riens ne la raince,
Car en tous les estatz mord, acroiche ou apince,
D'un duc fait ung villain, ou d'ung villain ung prince:
Ce sçavent ceulx et celles qui bien ont aprins ce.

Luxure confond tout là où elle sa oultre;
Car maint droit heritiér desherite tout oultre,
Et herite à grant tort maint bastard, maint advoultre:
Trop de maulx se tapissent par dessoubz ceste poultre.

Luxure est vil chose, si orde et si despite,
Qu'el nous put plus assez qu'elle ne nous délicte;
La paine en est sans fin, et la joye est petite:
De cest ort vil pechié se font ly sodomite.

Or avez-vous ouy les noms et la nature
Des sept pechiés mortelz et de leur nourriture,
Par qui nous sommes tout de perdre en advanture,
Se la bonté de Dieu ne nous prenoit en cure.

Donc nul ne se doit trop en sa bonté fier,
Combien qu'il soit prud'hom ; mais soy humilier
Vers Dieu de plus en plus, mais doulcement prier
Qu'ennemy ne le puisse par pechié conchier.

Car trop sçait ly maulvais daguets et de cautelles,
Pour les plus fors survaincre telz les veult-il et telles;
Car pou s'efforce à ceulx qu'il tient entre ses esles,
Qui tresbuche en enfer, sans fourgons et sans pelles.

Trop ly plaist quant il peut sainctes gens mal baillir,
Et faire perdre grace et en pechié saillir:
Aux maulvais, ce luy semble, ne peut-il pas faillir;
Se ne luy chault pas moult de telz gens assaillir.

Qui fort se cuyd ou sage, gard soy en tous costez;
Car si-tost com tel cueur s'est aux pechiés frotés,
S'en est aucuneffois tout ly plus assotez,
Et qui envys à peine en peut puis estre ostez.

Dont il est grant mestier que qui se sent en grace,
Et il se veult garder, qu'il pense souvent à ce,
Garde par humilité hors du corps ne luy glace;
Car il n'est riens ce croy que maulvais autant hace.

Toutes vertus se gardent en vraye humilité,
Et prennent fondement en vraye charité:
Ces deux ont sur les aultres greigneur auctorité,
Pource qu'icelles donnent et force et seureté.

Qui les a, si les gard, et qui non, si les quiere
Pour faire bonnes œuvres, et par doulce priere;
Car nul ne peut attaindre à la vraye lumiere,
Sans ces deux sans lesquelz nul n'a riens qu'il requiere.

Ambedeux sont moult grans, mais charité est graindre;
Car, que qu'il soit des aultres, il eschiet ceste maindre
Sans fin en paradis, où nul ne se peut faindre
D'amer très-ardemment sans cesser, sans reffraindre.

Là cesse le mystere d'esperer et de croire,
Quant il voit ce qu'on croit et tient ce qu'on espoire:
Aymer Dieu et le veoir, estre tousjours en gloire,
C'est toute leur entente et toute leur mémoire.

Très-doulx Dieu, com cy a très-doulce vision,
Où l'en voit face à face Dieu sans division,
En troys vrayes personnes en sa vraye vision :
Bien devons desirer tel contemplation.

Là verrons-nous la force de tous les sacremens
En Dieu qui est de tous fin et commencemens :
Ce ne peut cy comprendre humain entendemens;
Tout est ce que le croyre, c'est nostre saulvemens.

Là nous feront noz yeulx aperte ostention
De la divinité et l'incarnation,
De la nativité et de la passion,
Du ressuscitement et de l'ascention.

Sacremens et article seront là descouvert,
Qu'à nostre congnoissance n'y aura riens couvert;
Quanque cy nous est cloz, nous sera là ouvert;
Quanque cy nous est sec, nous sera là tout vert.

Là verrons le Filz Dieu et sa très-doulce Mere,
Et son saint Esperit et son glorieux Pere,
Et les ames saulvées, dont chascune est plus clere
Sept fois que le soleil quant plus cler nous esclere.

Et puisque tant est clere chascune ame saulvée ,
Moult aura grant clarté icelle bieneurée
Qui en son très-doulx ventre porta celle ventrée
Dont toute créature est si enluminée.

Quelz seront saintz et saintes et aussi vous démenge.
Quelz cuydez-vous que soyent ly ange et ly archange?
L'ange ne pourroit dire , ny privé, ny estrange,
Leur clarté, leur bonté, leur purté, leur louenge.

Quel sera Jesus-Christ en sa grant Déitez.
Que cuidez-vous que soit la sainte trinitez ?
Pour Dieu , vous qui en grace vivez et habitez ,
Pensez en ce souvent, et vous y délitez.

Pensez qu'est le délict de tousjours remirer,
Quanqu'en peut en ce siecle vouloir ne desirer:
Là devons tous et toutes tirer et aspirer,
Et en ceste memoire de joye souspirer.

Trop voit-l'en voulentiers au monde ce qu'on ayme;
Mais pou vault cil déduyt, car adès y fault trayme;
Tard vient, a tost trespasse com ung petit de rayme;
Pource n'est pas bien sage qui son cueur trop y seyme.

Mais tout cil qui cy ayme ou bien y veult aymer,
D'amour nette et durable se doyvent enflamer,
Et Dieu ly ung pour l'autre prier et reclamer,
Qui le maint à la gloire où ilz n'ont point d'amer.

Puisque gens s'y s'entr'ament ont des ames pitié,
Que l'en doit plus aymer que le corps la moytié,
Toute la court du ciel prisent leur amytié,
Et de maint grant péril sont par ce respitié.

Netz sont et amoureux tout cil de celle court,
Car nulle aultre monnoye en paradis n'a court;
Tous les biens de ce monde nous semblent estre court,
Mais leur joye amoureuse ne fault, ne ne décourt.

Là verrons-nous les anges qui cy aval nous gardent,
Qui leur doulx créateur ayment tant que tous ardent,
Sans cesser le contemplent et louent et esgardent,
Une toute seule heure de ce faire ne tardent.

Qui bien savoureroit quelle chose Dieu peut estre,
Qui fist toutes les choses qui oncques peurent estre,
Qui tous a à nourrir, à garder et à paistre,
L'en devroit bien tenir à seigneur et à maistre.

Qui remire le ciel, le soleil et la lune,
La beaulté des estoilles dont nul n'en feroit une,
La mer, l'air et la terre, chascuns homs et chascune
S'en devroit merveiller; mais c'est chose commune.

Toutes les œuvres Dieu sont trop esmerveillables;
Et puisque telz merveilles faites choses voyables,
Croyons que trop greigneurs les fait és pardurables,
Ne pour quant les communs sont les moins agréables.

Voir est, et si je croy que ly quatre élément
Durront sans prendre fin; mais tout le mouvement
De toutes choses prenent vie et corrompement,
Cesseront et seront purgiés parfaictement.

Mais toute leur beaulté qui cy tant nous délite,
Courra sur les saulvez que Dieu prent a eslite;
Et toute sa vilté qui y est et habite,
Courra sur les damnez qui tousjours seront triste.

Pensons quantes plaisances peuvent estre trouvées
En ces quatre élémens qui soyent ordonnées,
Toutes revertiront sur les ames saulvées,
Et trestout le contraire sur les ames damnées.

Chault et froit sans mesure, pueurs intolérables,
Boteraulx et couleuvres, et vision de diables,
Le ver de conscience qui parest trop grevables,
Deffaulte de tous-biens, toutes choses nuysables.

Certes trop mal se fait en tel clos emmurer,
Où il convient par force en tel clos demourer:
Las! comment y pourront ces orgueilleux durer,
Qui ne pevent nul rien ne souffrir n'endurer?

Que feront ces riches hommes, ces grans délicieux,
Ces aisiez de ce monde, ces grans luxurieux,
Qui de leur vil charoigne sont si très-curieux,
Quant toutes les angoisses courront là parmy eulx?

Comment pourra gesir au feu qui art et fume,
Qui ne peut cy dormir fors que sur lict de plume?
Comment pourra souffrir tous maulx à ung volume,
Qui ne peut cy dormir pour ung petit de reume?

Comment pourra souffrir sur son ventre une mole,
Qui ne peut cy souffrir une dure parole?
Car tous les vens d'enfer lui courront par la gole,
Et ne peut cy souffrir ung pou de vent qui vole.

Sent et fouldre et tonnoirre qui tout perce et enteste,
Feu, gresle, noif et glace, et orage et tempeste,
Les tormentent adés des piedz jusqu'à la teste;
Car enfer est tout comble de tormens jusque au feste.

Tormens y a pour papes, pour roys, pour chevaliers,
Pour faulx clercs, pour faulx lays et pour faulx régu-
liers,
Pour les religieux et pour faulx séculiers;
Tormens y a communs, propres et singuliers.

Plus y a de tormens que de fueilles en tremble;
Car les damnés y sont tormentez, ce me semble,
Aultrement cil qui tuë, aultrement cil qui emble:
Las! quant il m'en souvient, trestout le cueur me
tremble.

S'aucuns pour fole amour se sont entredamnez,
Là seront mys ensemble et joints et enchaignez,
Batus et derompus, froissiés et eschinez,
Et mauldiront le jour qu'ilz furent oncques nez.

Et ont pour leur amour, perpetuelle hayne;
Pour leur joye, tristesse; et pour leur paix, atayne;
Et pour leur faulx délit, très-destraignant gehaine:
Perilleuse est amour qui telle queuë traine.

Tormentés sont ensemble cilz qui se entrehéent,
Qui veoir point ne se veullent, qui leur parole béent,
Et ces faulx usuriers qui la povre gent héent,
Si près que riens qu'ilz puissent alessier ne leur béent.

Ceulx gens ne vont pas seulz en enfer le puant;
Car leurs femmes et leurs hoirs vont après eulx bruant,
Où ilz ne trouveront qui les aille huant,
Ains seront tous ensemble tormenté ly ruant.

Tieulx gens qui s'entredamnent, selon m'oppinion,
Sont en la paine ensemble à leur confusion,
Pource que devant eulx voyent l'occasion
Et la cause certaine de leur damnation.

Et se les amoureux ont espoir paine grande,
Non pourtant damnez sont nulz nez en peut deffendre,
Ne nulz qui soyent en vie ne souffreroit la cendre
Du feu qui sans estraindre leur ardra la chair tendre.

Voyon que ly pechié ne soit pas tout honny,
Et que entre pecheur il soit trop plus pugny;
Mais iceulx toutesvoyes n'istront jamais du ny
Où tous, s'ilz s'y boutent, sont perdu et honny.

La paine des chétifz qui en enfer vont maindre
Est si grant, que chascun souffrir cuide la graindre:
L'en n'y oit que cueur braire et guermenter et geindre,
Car le feu les destraint qui ne se peut estaindre.

Et tant leur font les diables souffrir après hachie,
Qu'il convient que chascun son créateur mauldie;
Ilz ne pevent mourir, si het chascun sa vie,
Ne ne peuvent vouloir qu'ilz ne reffusent mie.

Cy a fort chose à croire, et si est véritable;
Car la sentence de Dieu est si ferme et estable,
Que puisqu'ilz sont donnez et delivrez au diable,
Riens ne peuvent vouloir qui leur soit prouffitable.

Pensés à ce souvent; car qui y penseroit,
S'il estoit bon, je croy qu'encor meilleur seroit;
Et s'il estoit maulvais, il s'en amanderoit,
Et de ses voulentés moult ce croy laisseroit.

Femme et homs qui le jour une fois seulement
Veult remembrer sa fin et son commencement,
Paradis et enfer, et leur démainement,
Ne doit estre damné s'il a entendement.

Pensons qu'enfer est plain d'angoisse et de leurs vices,
Et paradis de joye et de toutes délices ;
Et que Dieu est si franc, si doulx et si propices,
Que se nous y faillons je nous tiens pour trop nyces.

Boutons-nous entre nous, demandons, il donra ;
Querons, nous trouverons ; voulons, et il voudra :
Jà sans nous ne demourre, en luy ne demourra,
Mais que l'en vueille en temps que temps valoir pourra.

Nul ne sçait qu'est bon vin qui bien ne l'assaveure :
Assavourons bien Dieu, et si desirons l'heure
Que nous soyons au lieu, car trop plus nous demeure
Que mestier ne nous fust ; mais pechié nous court seure.

Et s'aucuns vouloyent dire qu'ainsi lacez se sentent
D'amours qu'ilz ne s'en pevent partir, je cuyd qu'ilz mentent ;
Mais or ce sont les diables qui fort ainsi les temptent,
Et leurs foibles courages qui trop tost se consentent.

T'en à paine et travail ains qu'ung fol délict viengne,
Moult doit l'en plus pener à ce que l'en s'en tiengne,
Et quant le Diable tempte, que l'en s'en contretiengne :
Qui se sent en ce point, de ces motz luy souviengne.

Grant coust ne grant travail ne fault en ceste guerre
Fors que telle vigour qu'il n'eschiet pas loing querre,
Mais en son corps mesmes, dedans sa propre terre:
Plus n'y fault fors que Dieu dévotement requerre.

Par qui ce fait n'estoit jà si embaboynez
D'amour, ne d'autre vice tant soyent enracinez,
Qu'en assez petit d'heure ne soit enluminez,
Et de sa maladie guéris et terminez.

Ne nous peut délaisser ce qui nous fait pesance,
Ne nul ne peut guerpir ce qui nous fait grevance,
Tost oublyé pechié qui ainsi le exence;
Car riens ne greve tant com male acoustumance.

Aise de tout pechié est si envenymée;
Car il n'est créature, tant soit en Dieu fermée,
S'elle hante souvent une aultre, ou est hantée,
Que pechié ne s'y glice ou male renommée.

Quant deux gens s'entreveulent trop souvent entreveoir,
Parler, ou compaigner, ou longuement seoir,
Trop leur a donné Dieu grant force et grant povoir,
S'ilz se peuvent garder bien longuement sans cheoir.

Et la chair et ly diables sont si malicieux,
Et si adviséement et si contagieux,
Qu'à paine peut nul estre si très-religieux
Qui ne branle en ce point, soit abbé ou prieux.

L'en peut aultre vice en combatant destruyre,
Mais il convient cestuy especialment fuyre;
Car son feu et sa flambe fait si près de luy bruyre,
Car nul qui près s'en tiengne ne s'en part sans luy cuyre.

Car jà tant n'y aura d'esperitalité,
S'il ne fuyt et escheve toute opportunité,
Et trestout son aiséement, si comme le dy é,
Que mort ne s'y embate de la carnalité.

Fuyons en combatant, combatons en fuyant,
Et esperons que Dieu nous va de près suyvant;
Et s'il tarde à la foiz ne vous voyse ennuyant,
Ains soyons vigoureux contre le souldoyant.

Cil puissant roy de gloire, qui sans fin regne et vie,
Qui, tout ains que riens feust, sceut et congneut et vie,
Qui tout peut et soustient, et gouverne et chevie,
Vueille garder noz cueurs jusques à la devie.

La vierge glorieuse qui glorieusement
L'enfanta vierge, après vierge au commencement,
Luy face comme mere son doulx commandement,
Et luy prye comme fille de nostre saulvement.

Vierge très-gracieuse de toutes graces plaine,
Vierge qui n'as pareille premiere ne derraine,
Clere estoille de mer, qu'on nomme tresmontaine,
Maine-nous et conduis à la joye souveraine.

Vierge doulce, à laquelle nulle ne se compere,
Vierge fille ton filz, Vierge mere ton pere,
Navre-nous des cinq plaies ton filz si qu'il y pere,
Que son glorieux sang en noz cueurs brille et pere.

Vierge qui du corps Dieu ton filz t'enceinturas,
Qui le doulx fruict de vie en tes flans demeuras,
Dont tout l'amertume du monde assavouras,
Ne nous oublie mye, cure de nous auras.

Dame de paradis, et royne couronnée,
Tresoriere de grace, avant saincte que née,
De la grace de Dieu avant prédestinée,
Or benoiste soit l'heure que tu nous fuz donnée.

Dame en qui la beaulté tout paradis se mire,
Dame qui la bonté langue ne peut descrire,
Tant a de bien en toy qu'à nul ne peut suffire:
Tu es mere de Dieu, et nul ne te peult nuyre.

C'est la greigneur honneur que nul te puisse faire,
C'est la chose qui plus te plaist et te doit plaire;
Pource je te supplie, mere Dieu debonnaire,
Que tu par ton saint nom nous vueilles à toy traire.

Pour ce es-tu mere de Dieu que de nous pitié ayes,
Dont plus feablement te prie que tu nous oyes,
Et que tu nous impetres les souveraines joyes,
Encontre l'ennemy nostre deffense soyes.

Très-doulce mere Dieu, se je ce te reprouches,
Tu n'y as vilenye, ne blasme, ne reprouches;
Ains est ton grant honneur et qui plus près te touche,
Pource s'en enhardissent et mon cueur et ma bouche.

Tu sçais ma voulenté, tu sçais m'entencion;
Pource te supplyé-je par grant affection,
Que tu si nous impretres vraye rémission,
Et là sus avec toy gloire et rédemption.

A ceste vision nous vueille convoyer
La court de paradis qui en vueille prier,
Ton filz qui est le pris de tout nostre loyer,
La saincte trinité la nous vueille ottroyer.

Se je dy gueres plus, je doubte qu'il n'ennuyt
Aux oyans cui Dieu doint joye et santé ennuyt;
Car à seul escouter trop forment en ennuyt,
Qui met dix jours à dire ce qu'il peut dire en huyt.

Ly plusieurs s'esjouyssent de briefté orendroit,
Et la prolixité ennuye en tout endroit:
Or convient taire, ou soit tort, ou soit droit,
Mainte bonne parole plus qu'il ne conviendroit.

L'en dit communément que beau parler ennuye,
Et que qui a trop vent que Dieu luy donne pluye;
Si vault mieulx, ce me semble, qu'en taire me déduye,
Que je par trop parler ce que j'ay fait destruye.

Et s'il y a nul bien, à la gloire de Dieu aille,
Et au salut de m'âme, et aux escoutans vaille;
Et du mal, s'il y est, leur prie qu'il ne leur chaille,
Mais retiengnent le grain et jettent hors la paille.

Le bien soit mys en œuvre et le mal oubliés,
Et du bien qui y est Dieu en soit mercyés;
Si vous prie tous et toutes que vous pour moy priés
Celluy qui fut pour nous en croix crucifiés.

Cy fineray mon dit au nom de Jesu-Christ;
Et chascun qui l'orra mercie en Jesu-Christ,
Et luy prie humblement que nous soyons escript
Au saint livre de vie que cil mesme a escript.

FIN DU TOME TROISIEME.





